

64e année, No 13

Montréal, 9 août 1952

PÉR
S-400
Ex. 9

A-L
le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents



Notre roman d'amour :

LA RIVALE INATTENDUE

par JACQUES DOMINIQUE

POUR VOUS QUI CONSTRUISEZ

A PROPOS DES PLANS

Il est indéniable que les conseils d'un expert peuvent rendre plus facile la tâche de choisir un plan de maison répondant aux exigences d'une famille, tout en étant adapté à ses conditions financières. Mais même sans cette aide, il est possible de déterminer si un modèle de maison est approprié en dressant la liste des besoins actuels et futurs des membres de votre famille.

Le coût élevé de la construction incite les gens à construire de petites maisons. Ceci a pour effet de donner plus d'importance que jamais à la nécessité d'obtenir un maximum d'espace habitable avec autant de confort et d'avantages possibles, en faisant la division des pièces.

Au nombre des principes généraux à suivre, nous devons souligner que les chambres à coucher doivent être groupées et séparées des autres pièces de la maison, que le vivoir doit avoir des dimensions suffisantes pour que toute la famille puisse s'y rassembler et que la cuisine soit située d'une façon pratique. La salle de bain doit toujours être la plus facile d'accès de toutes les pièces de la maison.

La question d'une salle à manger séparée doit être décidée en pensant au budget aussi bien qu'au goût de la famille. On doit, cependant, s'assurer que tous les membres de la famille pourront prendre place à la table sans difficultés. Les dimensions de la cuisine, aussi bien que de plusieurs autres pièces, dépendront de l'importance que l'on attachera à chacune.

On doit étudier sérieusement la circulation entre les pièces d'une maison et attacher beaucoup d'importance à la ventilation et à la lumière naturelle. On doit éviter autant que possible que le vivoir et la salle à manger servent pour la circulation. Une entrée de service, bien située à l'arrière, est toujours très utile afin de maintenir l'intérieur de la maison aussi propre que possible lorsqu'il y a des enfants.

Dans une maison de petites dimensions, il est toujours préférable de choisir un plan offrant quelques grandes pièces. Il est plus facile de l'adapter aux besoins de plusieurs familles qu'une maison avec un nombre de petites pièces. Il est toujours de première importance de prévoir amplement d'espace pour l'entreposage et un grand nombre de garde-robes et d'armoires.

PENSEZ A TOUTE LA FAMILLE

La préparation d'un plan de maison exige plus que les renseignements concernant les dimensions, le style et l'emplacement. Pour constituer un véritable chez-soi, votre demeure doit pouvoir refléter vos goûts, vos intérêts et vos habitudes.

Règle générale, le modèle de maison indique la façon dont la disposition des pièces et les élévations furent agencées pour répondre à vos exigences. Un plan bien proportionné offre non seulement une construction solide, mais fait preuve de bon goût. Une telle maison possédera sans aucun doute une bonne valeur de revente parce qu'elle pourra s'adapter aux exigences d'un plus grand nombre de familles.

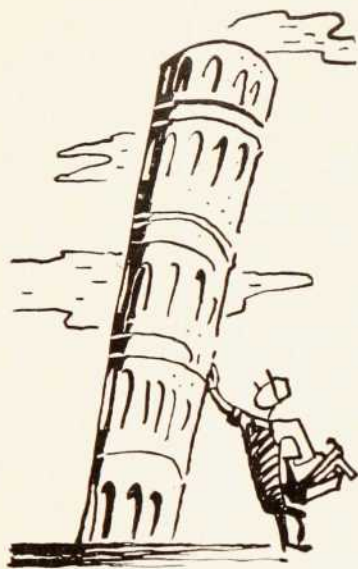
Au nombre des items affectant la valeur d'un bon modèle de maison, mentionnons la disposition des pièces, la proportion des lignes et l'apparence intérieure et extérieure. Un plan de maison bien conçu offre toutes les commodités essentielles à la vie moderne. Même une petite maison, si elle est bien disposée, peut vous procurer amplement d'espace et tout le confort nécessaire.

Lorsqu'on fait le choix d'un modèle de maison, on doit se rappeler certains principes essentiels, tels qu'un maximum d'espace habitable, la séparation des chambres à coucher des autres pièces de la maison et une bonne circulation entre les différentes pièces et les sorties principales. En même temps, il faut éviter autant que possible les passages inutiles.

On semble attiré de plus en plus, à choisir des plans offrant des pièces combinées pouvant servir à plusieurs fins. Dans ces maisons, il y a un minimum de divisions et l'on s'efforce de plus à unir l'extérieur à l'intérieur, en incluant de grandes superficies vitrées à l'intérieur de votre demeure un peu de la beauté et de la grandeur de la nature.

La proportion des lignes extérieures d'une maison est bien importante. Il faut s'efforcer de bénéficier de la topographie de l'emplacement et d'harmoniser le bâtiment avec l'apparence naturelle du terrain.

Avant d'entreprendre la construction d'une maison, il est toujours utile de faire un modèle à échelle des pièces. Ainsi, vous aurez une idée exacte de la disposition des meubles et de l'espace disponible.



MES LECTRICES M'ÉCRIVENT

Une lectrice nous écrit pour nous confier son embarras et demander notre avis. Voici en quels termes, elle nous pose son problème : — « J'ai une fille de dix-sept ans qui vient de terminer ses études. Elle a été cinq ans au pensionnat et je me réjouissais beaucoup de son retour à la maison. Je pensais qu'elle serait pour moi une compagne et que, sous ma direction, elle se préparerait à être plus tard une bonne maîtresse de maison. Hélas ! rien ne se passe comme je l'avais prévu. Monique ne demande pas mieux que de m'aider, elle se croit même capable de me remplacer. Seulement, elle travaille de la façon et aux heures qui lui conviennent. On croirait qu'un cyclone a déferlé sur la maison : les meubles changent de place, les repas sont en retard, la batterie de cuisine et les appareils électriques abîmés, les emplettes chez les divers fournisseurs sont dictées par l'impulsion du moment et les factures s'en ressentent. Que dois-je faire ? Mon mari est d'avis de patienter ; pour lui tout ce que sa fille fait est digne d'admiration. Moi, je vois avec inquiétude et, avouons-le, avec impatience, cet état de choses... »

Madame, il semble bien que le conseil de votre mari s'inspire non seulement de son affection pour votre fille, mais aussi de la plus sage raison. Croyez-moi, ayez davantage confiance en votre enfant, soyez patiente, et tout ne tardera pas à s'arranger.

Les enfants grandissent et parfois les parents s'en désolent. Impossible, cependant, d'arrêter le cours du temps et mieux vaut s'adapter au changement, qui parfois se révèle d'une façon assez brusque.

Chez les jeunes filles, la première manifestation est peut-être la coquetterie. Elle s'accompagne bientôt d'une activité trépidante, d'une assurance formidable, comme elles disent, qui les poussent à tout entreprendre, pour la simple raison qu'elles se croient capables de tout accomplir.

C'est à la mère, qu'il appartient de diriger — de loin, bien entendu — ces manifestations d'activité. Si la jeune fille aime l'étude et désire suivre des cours, ou si encore elle s'intéresse aux bonnes œuvres, la chose est relativement facile. Si tel n'est pas le cas et qu'elle témoigne le désir de s'initier à ses futurs devoirs de maîtresse de maison, d'apprendre la couture et la cuisine, hâtez-vous de mettre à profit de si heureuses dispositions. Surtout, ne lui imposez pas de restrictions et permettez-lui de se servir de tous ces merveilleux appareils dont vous êtes si fière, et que vous manœuvrez vous-même avec un soin jaloux : machine à coudre, balayeuse, malaxeur, lessiveuse, etc...

Bien sûr que quand vous étiez jeune, vous ne les aviez pas à votre disposition et vos débuts de maîtresse de maison ont peut-être été ingrats, mais puisque maintenant votre travail s'accomplit avec moins de fatigue et plus de rapidité, il est tout naturel que votre fille souhaite procéder de la même façon. D'ailleurs, si vous lui avez donné, dès son jeune âge, l'habitude de manier avec soin tout ce qui lui appartient et de le ranger quand elle a fini de s'en servir, vous n'avez rien à craindre et vos leçons porteront leurs fruits.

Quand une jeune fille désire s'acheter de la lingerie, une blouse ou une simple petite toilette d'été, l'encourager à les tailler et coudre elle-même, en se servant d'un patron. De même, si elle désire inviter des amies à goûter ou à un souper froid du dimanche soir, lui laisser composer et préparer elle-même le menu, et lui donner toute liberté de décorer la table comme bon lui semble.

Si elle commet de légères erreurs — et cela ne peut manquer de lui arriver — elle sera la première à s'en apercevoir et la plus désireuse de mieux faire la prochaine fois.

GENEVIÈVE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage ODILON RIENDEAU
Chronique sportive OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Suzanne Cloutier, au milieu de ses compatriotes à Hollywood. De gauche à droite : R. P. Bernard Gingras, Louise Gilbert-Sauvage, correspondante à Hollywood, du Samedi, de La Revue Populaire et du Film, Suzanne Cloutier, l'acteur John Ireland et M. Paul S. Gingras, commissaire du trafic-voyageur du Pacifique Canadien.



Burt Lancaster, vedette américaine, souhaite la bienvenue à la nouvelle étoile de Paramount, Suzanne Cloutier. Comme l'on sait, Suzanne Cloutier tourne actuellement "Persian Gulf", où elle tient le rôle d'une petite réfugiée européenne recueillie au cours de la guerre par des officiers américains.

SUZANNE CLOUTIER TOURNE À HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD)



IL Y A LOIN de la petite Suzanne que j'allais interviewer, un jour de juin, il y a près de cinq ans, à la jeune actrice qui nous revient de France, précédée d'une très belle renommée. C'est au fameux « studio Club » de Hollywood, pension pour jeunes actrices recommandées, que nous avons fait connaissance. Aujourd'hui, je la retrouve d'abord au restaurant des studios Paramount, où nous déjeunons, presque en famille, puisque nous y sommes quatre Canadiens de langue française. Cependant, comme la conversation est générale, et l'interview forcément incomplète, nous prenons rendez-vous pour un jour suivant.

Plus tard, chez Suzanne, dans l'appartement très moderne où de froides glaces murales bannissent toute idée d'intimité, je suis pour un moment seule. Je me hâte d'apercevoir les rayons d'une bibliothèque où la maîtresse de céans a posé quelques livres. J'y retrouve des noms familiers qui atténuent en quelque sorte l'atmosphère de la pièce. Racine, Molière, Marivaux, Ronsard, Verlaine, Dorchain, LaFontaine, Somerset Maugham etc., dont le génie parvient à réchauffer le pied-à-terre que Suzanne désirerait plus familier. Mais ceci n'est qu'un détail auquel il sera facile de remédier.

— Quel sera votre premier rôle d'étoile, en Amérique ?

— Il s'agit d'une romance assez bien construite, sous le titre de "Persian Gulf". C'est l'histoire d'une petite réfugiée européenne recueillie, au cours de la guerre, par des officiers américains qui la placent dans un couvent. Quelques années plus tard, ils la retrouvent. La chrysalide s'est transformée en une belle jeune fille très à la page. L'idylle qui se poursuit alors entre ses bienfaiteurs et leur jolie pupille fait la trame de l'histoire. C'est une pièce exquise où les émotions du cœur humain jouent un rôle prépondérant. Notre jeune artiste démontrera, tout à son aise, à ses déjà nombreux admirateurs, l'étendue de son talent délicat.

Suzanne Cloutier, qui garde au théâtre son nom véritable, est née à Ottawa. Elle est la fille de M. Edmond Cloutier, C.M.G., Imprimeur du Roi, et de Hélène Saint-Denis. Elle étudia aux Ursulines des Trois-Rivières, chez les Soeurs Grises d'Ottawa, et au Collège Marguerite Bourgeois, à Montréal. Après ce stage, elle eut l'idée de faire sa vie dans la métropole américaine. C'est à New-York qu'elle se fit remarquer, comme modèle de Conover, et reçut l'invitation du directeur George Stevens de venir à Hollywood.

Mais, dans la cité du cinéma américain, la jeune beauté canadienne ne se vit confier qu'un rôle secondaire, aux côtés de Merle Oberon. Cependant, Suzanne Cloutier n'est pas de celles qui se croisent les bras en attendant la chance. Très intelligente, elle saisit aux cheveux l'occasion de faire partie de la troupe shakes-

Suzanne Cloutier, en 1949, dans "Au royaume des Cieux", film tourné à Paris sous Duvivier avec Serge Reggiani. — Suzanne Cloutier dans le rôle de Desdémone d'Othello, avec Orson Welles en 1950. — A l'époque de "Derby Day", en 1951, où elle joua avec Michael Wilding et Anna Neagle.

pearienne de Charles Laughton, au Coronet. Expérience magnifique qui devait lui être précieuse.

Il y a trois ans, un producteur français, de passage à Hollywood, lui fit signer un contrat pour un film devant être tourné en France. Ce film ne se fit pas. Sans perdre plus de temps, elle s'engagea dans la troupe de Jean Dasté et joua un répertoire de classiques dans toutes les villes de France. Tour à tour elle fut la Marianne des « Caprices de Marianne » ; « Angélique » de Georges Dandin. Suivirent : « Le Balladier du Monde Occidental », « Le Synge », etc.

Duvivier qui cherchait un visage nouveau pour son film : « Le Royaume des Cieux » vit celui de notre compatriote qui lui plut. Il l'engagea pour le rôle. Ensuite, elle fit des essais pour Orson Welles et devint la Desdémone de « Othello ». Après ce film qu'elle tourna avec Welles en Italie et au Maroc, elle joua aux côtés de ce dernier, à Paris, au théâtre Edouard VII, une pièce satirique sur Hollywood. Elle tourna ensuite "Derby Day", en Angleterre. Je l'ai vue ici à Hollywood, dans un film de début dont le titre américain était "The Sinners". Elle y était magnifique.

— Quels furent vos moments les plus embarrassants, au cours de vos expériences à travers l'Europe ?

— Mes finances !... Puis elle s'empresse d'ajouter : mais ma vie de voyageuse à travers les pays d'Europe ne me laissent pas le temps de songer à des embarras de ce genre. J'adore voyager ; c'est une très intéressante manière de s'instruire. Ces trois années furent pour moi une nouveauté, une expérience continuelle. L'étude dramatique, et celle des moeurs et coutumes des divers pays visités, me firent l'effet d'un véritable conte de fées. Pas une minute, ai-je eu le temps de m'ennuyer, j'étais toujours très occupée.

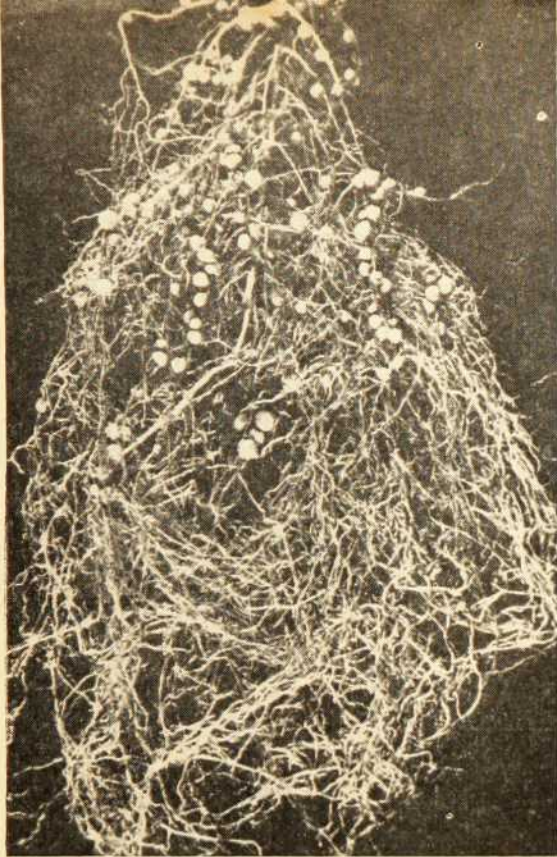
« Et puis, j'ai eu le bonheur d'avoir ma mère avec moi, pendant plusieurs mois, à Paris. Plus tard, ma soeur vint étudier la peinture, à l'Académie Julian. Elle est maintenant attachée au Herald Express en qualité d'artiste.

— Dites-moi, Suzanne, y avait-il longtemps que vous rêviez de théâtre ?

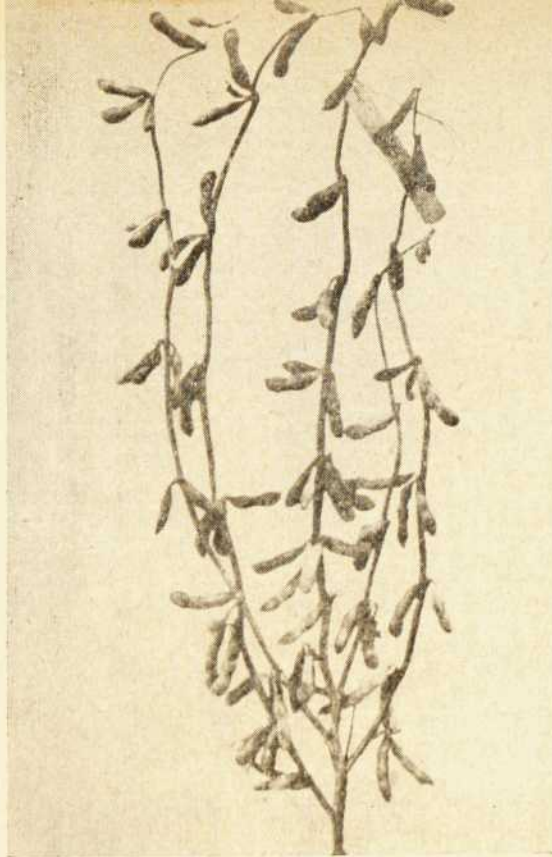
— Je crois que ce sont surtout les circonstances, le hasard aidant, qui m'ont poussée vers une carrière théâtrale.

A ce moment, notre jeune compatriote évoque pour moi quelques souvenirs d'enfance, anecdotes de sa vie de couventine. « Un jour », fait-elle, « une religieuse étant à peindre un tableau pour la chapelle, représentant Madeleine aux pieds du Christ, me prit comme modèle. Or, le modèle du Christ était un fort beau jeune homme que je devais contempler durant les séances de pose. Mon jeune cœur de quinze ans ne put supporter l'épreuve, j'en devins follement amoureuse. Ce fut d'ailleurs mon premier chagrin d'amour, car le beau modèle ne semblait même pas s'apercevoir de ma présence. J'ai appris depuis qu'il était entré dans les ordres. »

Au moment de prendre congé, elle me raconte combien le bel accueil dont elle fut l'objet à son arrivée, à Montréal et à Ottawa, l'a profondément touchée. « C'est une des belles choses dont je me souviendrai toujours avec plaisir. »



Ces "nodosités" sur les racines du soja attirent l'azote de l'air dans le sol, ce qui sert à l'améliorer.



Une fois que les feuilles de la plante sont tombées, les gousses restent attachées aux tiges qui se prêtent ainsi au battage.



Voici la plante complète du soja, telle qu'elle se présente au Jardin Botanique de Montréal. Elle réussit donc dans ce beau coin du Québec.

LE LÉGUME LE PLUS MERVEILLEUX DU MONDE

Le soja est le légume le plus versatile et le plus merveilleux du monde.

— Les Asiatiques, les Européens et les Américains en cultivent des millions de milles carrés. — Seul, le Québec se passe de ses multiples avantages.

C'EST UN FAIT MONDIAL que les Orientaux mangent dix fois moins de viande que nous, et pourtant ils vivent aussi bien que nous. C'est que les Chinois et les Japonais ont trouvé l'équivalent de la viande dans un légume qu'ils cultivent depuis 5,000 ans : le soja. Disons-le tout de suite : nos laboratoires nous démontrent qu'une livre de fèves soja contient autant de substances nutritives que deux livres de bœuf maigre ; or, une livre de ces fèves coûte environ cinq cents, tandis que deux livres de bœuf coûtent, vous savez combien.

Mais qu'est-ce ?

Le soja, ou soya, (le gros Larousse donne tout d'abord : soja ; la Ferme Centrale d'Ottawa donne aussi : soja) le soja est une plante légumineuse, c'est-à-dire qui peut se manger comme légume. Les Français le traitent de « pois chinois », d'autres le considèrent comme une fève oléagineuse.

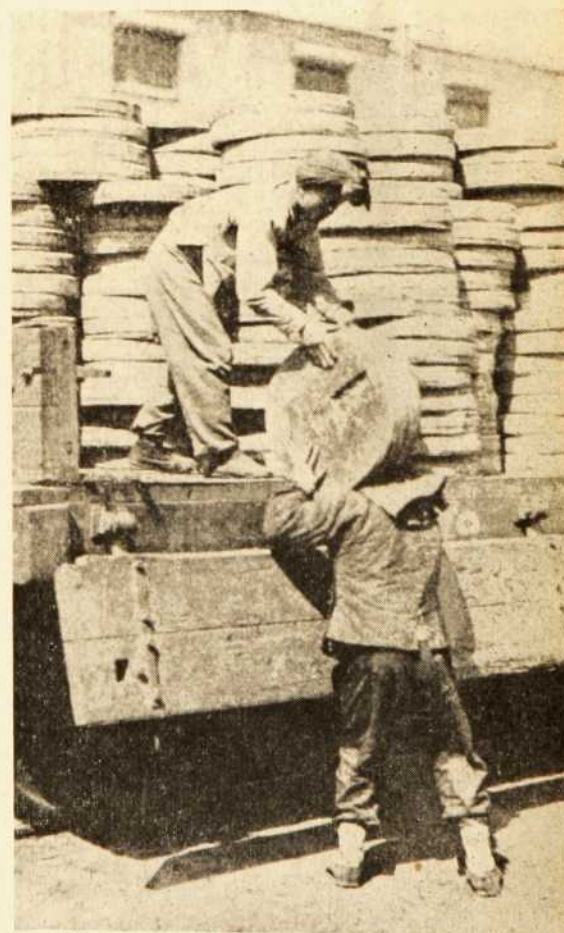
Le grain du soja a la grosseur d'un pois ordinaire ou d'une fève moyenne ; d'ailleurs la grosseur varie, vu qu'il y en a près de 2,000 sortes. La plante extérieure a plusieurs branches qui, avec ses feuilles et ses gousses peut former une touffe broussailleuse atteignant près de trois pieds de hauteur.

Versatilité incomparable

Il n'est pas de légumineuse ou plante quelconque qui se prête à d'aussi multiples utilisations. Le soja avantage le sol où il est cultivé, les animaux qui le mangent sous toutes sortes de formes et les hommes qui s'en nourrissent ou l'utilisent dans une foule d'industries.

La racine de la plante développe dans le sol une quantité de petites excroissances appelées « nodosités » (petits noeuds) qui ont la propriété d'attirer de l'air l'azote qui améliore le sol pour d'autres cultures.

[Lire la suite page 30]



Ce champ de soja a été photographié à la Ferme Expérimentale d'Ottawa où l'on essaie d'acclimater au Canada le plus d'espèces possibles. — A droite on voit ici un chargement de "tourteaux de soja" qui sont exportés de la Mandchourie vers les pays qui s'en servent comme fertilisants ou comme suralimentation du bétail et diverses industries.

(Photos Fernand Bourdeau)



M. Xavier Baudoin de Lusigny est correspondant au Canada du quotidien parisien "Combat" et de l'hebdomadaire égyptien "La voix de l'Orient".

Il connaît fort bien l'Orient et principalement Le Caire, pour les longs séjours qu'il y a faits depuis 3 ans.

LA JEUNESSE EGYPTIENNE 1952 fera-t-elle l'EGYPTE NOUVELLE?

par XAVIER BAUDOIN de LUSIGNY

Au mois de décembre de l'an dernier, alors que le désaccord s'aggravait à Suez, j'assistai aux Nations-Unies à Paris, à une conférence de presse tenue par Salah Eddine Pacha.

Il y avait là trois cents correspondants anglo-saxons qui souriaient d'un air entendu et blasé aux violentes diatribes que le Chef du Foreign Office égyptien lançait au visage de l'Angleterre.

Un confrère parisien notait, cependant, dans son éditorial du lendemain: « J'ai puisé dans les propos insensés de M. Salah Eddine, et dans sa façon toute particulière de politicien oriental, la certitude que cet homme était sentimentalement convaincu du bon droit de la cause qu'il défendait »...

Ce journaliste disait vrai. Le mot *sentimental*, surtout, était bien à sa place. Car, ainsi que j'ai pu le constater maintes fois au cours de mes séjours au Caire: Les Egyptiens sont des sentimentaux. Je veux parler des jeunes Egyptiens. Ceux-là qui nous intéressent ici.

Encore faudrait-il préciser dès l'abord, les différents constitutifs de ce que nous appelons la *jeunesse égyptienne*.

Forte aujourd'hui de 20 millions d'âmes, l'Egypte 1952 traîne encore, tel un boulet à son pied, une masse de 16 à 18 millions de paysans et de nomades, en proie à l'ignorance, à la maladie et à la misère.

Face à ce troupeau, un ou deux millions de favorisés, riches seigneurs arabes propriétaires terriens. Et puis quelques centaines de milliers de néo-Egyptiens, naturalisés-de-fraîche-date et résidents.

La jeunesse dorée

Il y a donc en Egypte, trois castes de jeunes, qui n'ont rien de commun, qui ne se connaissent pas et veulent s'ignorer: Les fils de famille noble arabe; les rejetons de résidents, la plupart du temps créoles; et puis les enfants de fellahs, nés au bord du Nil, et qui y resteront.

Il arrive fréquemment que les fils de familles riches fraternisent, les uns arabes, les autres d'origine européenne. Ils forment alors une sorte de *jeunesse dorée* qui se propage sur les plages mondaines d'Alex-

andrie et de Port-Saïd et se manifeste, aux fins de week-end, dans les boîtes-de-nuit du Caire et de la seconde capitale.

Jeunesse superficielle, s'il en est, qui bien que prétendant représenter l'élite moyen-orientale, n'est en fait que la pâle copie de ce que l'on peut voir de plus mauvais dans les milieux dits *zazous* de Saint-Germain-des-Prés.

Quand ces jeunes désœuvrés s'ennuient trop, le hachiche les aide à trouver quelque intérêt à l'existence... Bref, une vie dissolue et qui ne mène à rien.

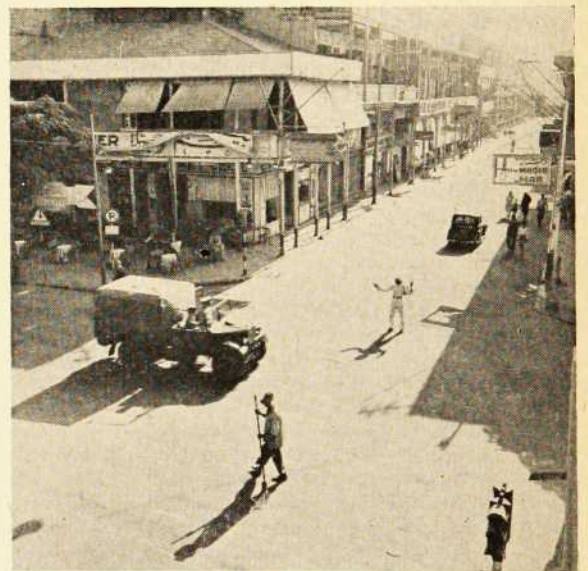
Chaque année, l'Université Farouk est témoin de scandales honteux causés par cette jeunesse dorée: Ainsi en 1950, un fils de haut-fonctionnaire, qui passait son bachot, se déclara mécontent de ce que l'un des examinateurs l'avait sévèrement noté. Joiignant le geste à la parole, il sortit une arme de sa poche et fit feu sur le jury.

L'an dernier, l'effervescence fut causée par une histoire de drogue. Un professeur de l'Université remarqua un étudiant qui achetait à la cantine une bouteille de Coca-Cola, le triple de son prix normal. Une enquête révéla rapidement que le *brevage* américain, était surdopé au hachiche après la sortie de l'usine. Et l'on découvrit que nombreux étaient les étudiants qui consommaient cinq ou six fois par jour, de cet étrange apéritif.

"Dans la grande lumière de l'histoire"...

Mais le jeune noble arabe évite le plus souvent de se mêler à cette jeunesse dorée. Gamal, fils de Pacha est un garçon très simple. Il est né dans une villa, sur les terres de son père en Haute-Egypte. Très jeune il est venu étudier au Caire. Il a passé ses diplômes de Docteur d'Université [Lire la suite page 29]

Au cours des événements qui ont agité l'Egypte cet hiver. En haut: un soldat anglais veille le long du canal de Suez toujours en grande activité. Ci-contre, de haut en bas: à Port-Saïd, les rues se vidaient comme par enchantement à l'annonce d'une patrouille britannique. — Une manifestation silencieuse au Caire.

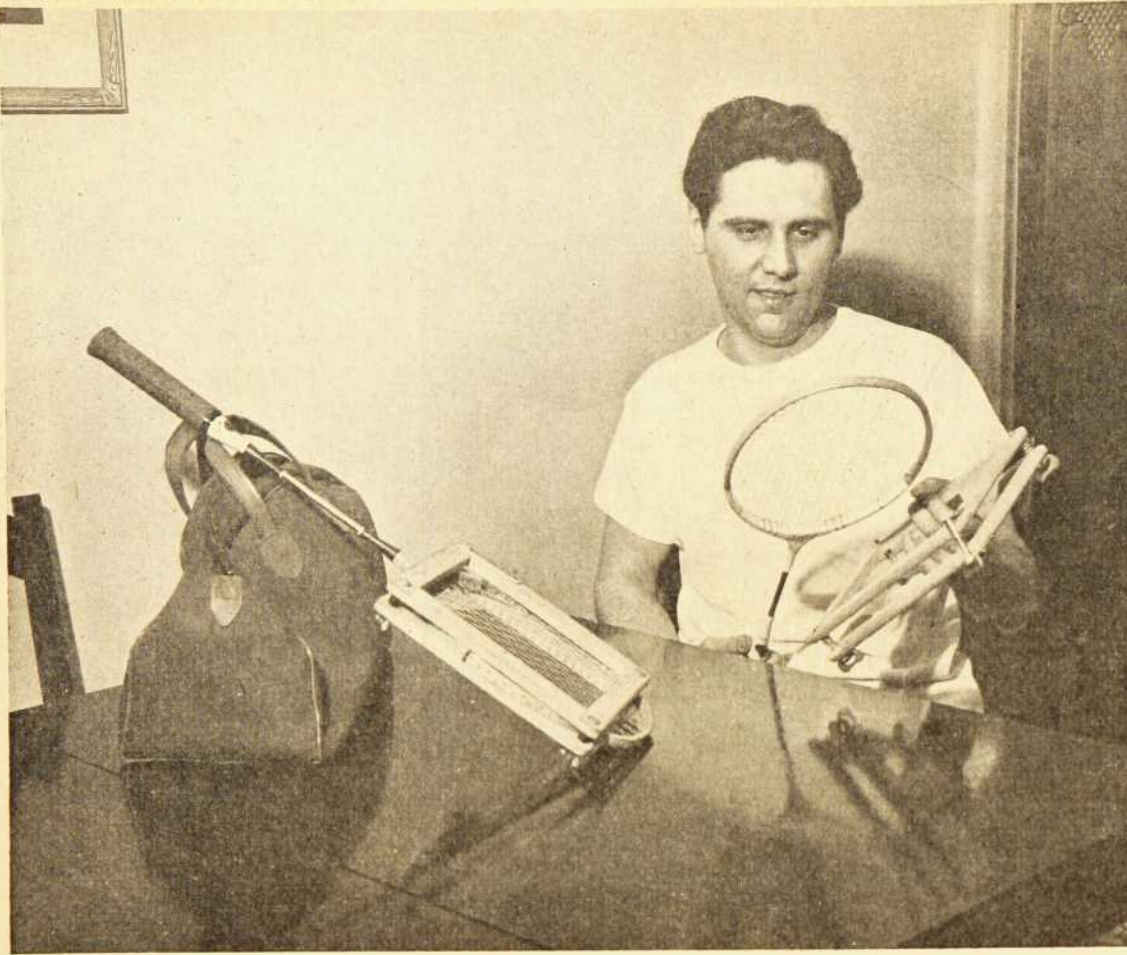


PROTRAIT DE VEDETTE

PHILIPPE ROBERT

Artiste de la scène et de la radio, titulaire d'un "Courrier du Coeur", vedette de nombreux programmes, dont l'"Heure du dessert", Philippe Robert apporte aux sports autant d'ardeur qu'au travail.

par Cherubina Scarpaleggia



PHILIPPE ROBERT, dans la vraie vie, préfère la grâce du badminton à la rudesse de la boxe. Il relance la balle plumée avec grande dextérité et, comme membre social du club Châteauguay, il lui arrive de se mesurer honorablement avec les champions canadiens.

"A L'HEURE du dessert, ici Philippe Robert». Au moment où vous lisez cet article, je ne sais si vous êtes en train de grignoter des biscuits mais sûrement cette phrase-thème vous a rappelé le programme journalier de notre vedette du jour. Philippe Robert jouit auprès de ces dames (et aussi de ces messieurs) d'une popularité si complète qu'il serait inopportun de remettre à plus tard un interview qui, sans doute, viendra grossir la collection-souvenir des admirateurs de nos comédiens de la radio.

Les notes biographiques révèlent que Philippe Robert « attrapa » sa première émission radiophonique en 1941 alors qu'il lut une partie d'un commercial de *Grande Soeur*. C'était un maigre début que les années suivantes devaient cependant améliorer. L'an 42 se passa en tournées théâtrales effectuées dans tous les coins de la province. Monsieur Robert se souvient, non sans satisfaction, d'avoir participé aux spectacles qu'Henri Deyglun organisait dans nos villes et villages et sur les affiches desquels ont paru, à une époque ou une autre, la plupart de nos comédiens. Philippe Robert, comme tant de ses camarades, affirme : « Ces tournées furent pour moi de véritables pierres d'achoppement qui, une fois surmontées, allaient me donner plus de confiance en mon métier et me permettre d'affronter avec plus d'aplomb le public de la métropole. »

A son retour à Montréal, Philippe Robert fut, selon ses dires, « pas mal chanceux » et se vit offrir des engagements intéressants. Au Théâtre Lux, il interpréta plusieurs rôles de jeune premier qui le classèrent vite dans l'esprit des réalisateurs comme un comédien à la voix agréable et au style doué. Les expériences des débuts allaient le servir. Bientôt Philippe Robert fut l'un des jeunes gens les plus

recherchés tant par les directeurs de postes qui veulent du travail bien fait que par les radiophiles qui reconnaissent le talent et le charme des vedettes. Parmi les principaux réalisateurs qui ont engagé monsieur Robert, il faut mentionner messieurs Claude Sutton, Paul Langlais, Lucien Thériault et Bernard Goulet. Sur la scène, Pierre Dagenais confia certain rôle à Philippe Robert dans sa magistrale réalisation du *Songe d'une Nuit d'Été*. En général cependant, Philippe Robert a surtout fait de la radio. « Je me suis consacré à l'art du micro et je reste presque essentiellement microphile » nous dit-il en riant de toute sa bonne humeur. Car Philippe Robert est toujours d'humeur affable et sa conversation pétillait de verve et de bons mots. S'il était ici, il nous répondrait que « les maux ne sont jamais bons ».

Pour les auditeurs qui aiment connaître les rôles réguliers interprétés par leurs vedettes de prédilection, précisons que Philippe Robert remplit dans les romans-fleuves, divers rôles qui souvent se suivent mais rarement se ressemblent. Ainsi, dans *La Rue des Pignons* il n'est autre que le rude et intrépide boxeur Maurice Millot, centre d'intérêt. De ce personnage, Robert dit : « C'est mon rôle le plus intéressant pour le moment puisque c'est là le personnage central et aussi parce que l'interprétation m'éloigne des récitatifs amoureux qu'on me confie souvent ». Dans les épisodes de *L'Ardent Voyage*, il devient le docteur Berthier; dans la *Métairie Rancourt* il fait le financier hableur Gustave Depoka; dans *Rue Principale* il n'est autre que le chef de police Albert Duranceau à qui il arrive de capturer les voleurs et aussi les coeurs; dans *Grande Soeur* il doit prendre un accent anglo-saxon pour incarner l'américain Cyrille Régent.

— Aimez-vous, monsieur Robert, interpréter ces personnages qui parlent avec un accent étranger ?

— Oui et non. J'aime prendre un accent pour la variété que cela confie au jeu et le dédoublement de personnalité que cela comporte. D'autre part, j'estime que dans les scènes de force, colère ou amour, cet accent devient encombrant du fait qu'il faut songer non seulement à l'interprétation exacte et souvent de débit hâtif mais aussi à un langage qui ne nous est pas du tout familier. C'est là une difficulté que je m'efforce de surmonter.

Nous savons, comme tous les auditeurs, qu'il s'en tire avec honneur et que les Américains ne pourraient se sentir que flattés... Le succès que s'est taillé Philippe Robert dans le monde radiophonique le fait même considérer par Radio 51 comme un nom pou-

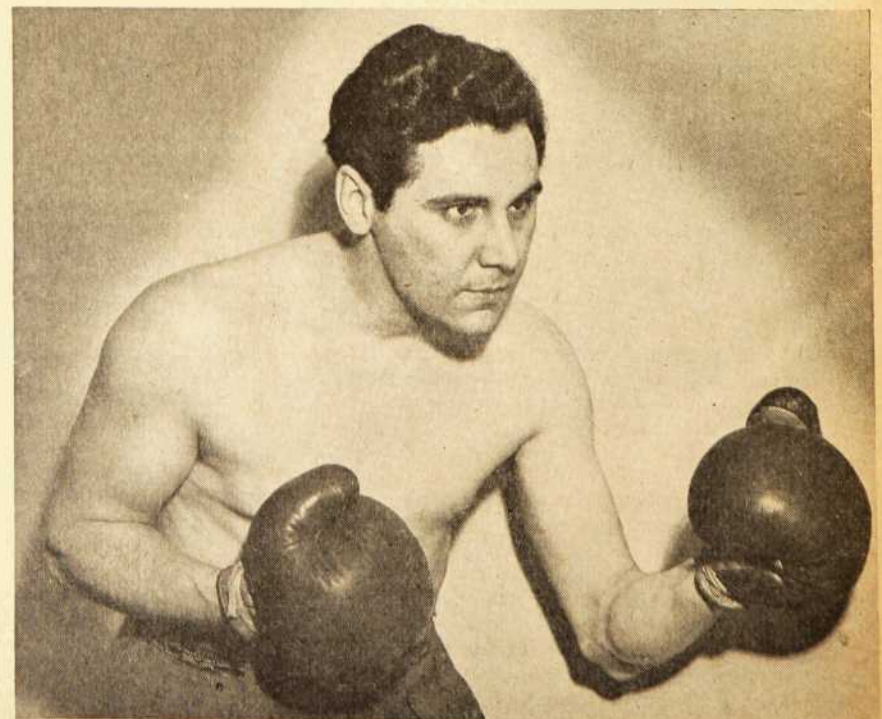
vant attirer la confiance des esprits. C'est ainsi que, depuis trois ans, Philippe Robert signe le *Courrier du Coeur* et ne se plaint pas du grand, trop grand nombre de lettres qu'il reçoit. Il se dit d'ailleurs très flatté de la confiance que les dames de tout âge veulent bien mettre en lui. Et si on lui demande quel est le genre de femme qu'il préfère, il répond qu'après la sienne, il aime toutes les femmes pourvu qu'elles possèdent cette qualité essentiellement féminine : le charme.

Il aime aussi les sports et pratique, avec enthousiasme, le badminton. Jeu qui lui permet de se mesurer assez souvent avec les meilleurs joueurs de la province. Pince-sans-rire, Philippe Robert affirme :

— Je fais aussi de la boxe.

— Vraiment ?

— Oui; dans la rue... des pignons !



Le boxeur Maurice Millot que tous les auditeurs de CKAC rencontrent dans "La Rue des Pignons" n'est autre que le pacifique Philippe Robert qui estime que la vie doit être toute de charme et de délicatesse... (Photos L. Alain, Le Samedi).



VIVIANE ROMANCE



PIERRE BLANCHAR



PIERRE FRESNAY

ILS ONT VINGT ANS... DE CINÉMA

par MARC LEBLANC

C'EST un fait certain, nous avons du mal à nous habituer aux figures, aux noms nouveaux. Lorsque les journaux cinématographiques parlent de nouveaux acteurs, ils le font avec une sorte de timidité qui ne s'explique que par la réticence de leurs lecteurs à s'intéresser aux nouveaux venus. Cette constatation est d'ailleurs faite sans aucune amertume. Au contraire. Il est, sans doute, bon que les talents neufs ne soient admis qu'avec une certaine réserve, car à les accepter trop vite, on risquerait certainement nombre de déboires et de déceptions.

Combien de temps faut-il pour devenir une grande vedette? Parfois quelques mois, souvent aussi davantage. Le plus difficile, toutefois, pour un comédien consacré par un grand succès cinématographique est de se maintenir en place. Rares, en effet, sont ceux qui savent garder très longtemps l'affection du public. Des artistes y ont réussi parce qu'ils ont su vieillir avec leurs rôles. Autrement dit, ils ont accepté, tout en restant vedettes, de tenir des emplois qui ne sont plus ceux de jeunes gens. En voici quelques exemples, mais on pourrait en citer bien d'autres.

Marlene Dietrich, dont le vrai nom est Marie-Magdeleine Van Losch, a connu son premier grand succès avec *l'Ange bleu*, tourné en 1929; elle a plus de trente films à son actif, dont le plus célèbre est peut-être *The Garden of Allah* et le plus récent, *No Highway in the Sky*, avec Jimmy Stewart.

Joan Crawford, qui se nomme en réalité Lucile Le Sueur a connu ses premiers succès en 1925. C'est pour le premier film où elle accepta de se vieillir

qu'elle remporta l'Oscar : *Mildred Pierce*. Nous l'avons revue dernièrement, et toujours avec le même plaisir, dans *Goodbye My Fancy*. Elle nous donnera sous peu, *This Woman Is Dangerous*.

Pierre Blanchar a près de trente ans de cinéma puisqu'il joua au temps des films muets. Il fut d'abord remarqué dans *Feu Mathias Pascal*, de Pirandello. Parmi ses plus récents succès se placent la *Symphonie Pastorale* et le *Docteur Laennec*.

William Powell a débuté à l'écran en 1920 et a fait un nombre impressionnant de films. Il est surtout connu pour sa série du *Thin Man*, mais il serait injuste d'oublier son amusante création du père dans *Life With Father*.

Edwige Feuillère a d'abord été connue sous le nom de Cora Lynn, alors qu'elle jouait, en 1932, *Cordon bleu*. Ses parents étaient italiens et se nommaient Currati. Ses grands succès sont dans toutes les mémoires : la *Duchesse de Langeais*, *l'Idiot*, *l'Aigle à Deux Têtes*. Elle vient de tourner, le *Cap de l'Espérance* qui n'a pas encore traversé l'océan.

Barbara Stanwyck (Ruby Stevens) a débuté dans *The Locked Door*, bientôt suivi de *Stella Dallas*. Elle semble acquérir plus de séduction avec les années et, ce qui est plus naturel, plus de perfection dans son métier. Son prochain film, toujours impatiemment attendu, sera *The Man With A Cloak*.

Pierre Fresnay (Laudenbach) est l'acteur le plus intelligent et le mieux connu du cinéma français. Son meilleur rôle est peut-être sa personnification de saint Vincent de Paul. N'oublions pas non plus, *Barry*, film dans lequel il interprète le rôle de Théo-

time, un moine du Grand-Saint-Bernard. Il a tourné l'an passé : un *Grand Patron* et *Monsieur Fabre*.

Le premier film de Katharine Hepburn remonte à 1932. Elle était l'une des quatre filles du docteur Marsh dans *Little Women*. Depuis, elle fut souvent la partenaire de Spencer Tracy.

Danielle Darrieux fit ses débuts à 14 ans, dans le *Bal*. Sa carrière fort brillante connaît une soudaine autorité avec la *Ronde*. Ce rôle si court, presque sans dialogue, est une merveille de subtilités, de nuances entre l'ironie et l'émotion, entre la charge et la vérité.

Claudette Colbert (Chauchoin) est restée la plus parisienne des étoiles de Hollywood. Elle y arriva à l'époque des films muets, puis fut la partenaire de Maurice Chevalier dans ses premiers films américains. Nous l'avons vue en jeune fille, en jeune femme, en mère de famille, récemment en religieuse, dans *Thunder On The Hill*, et toujours avec beaucoup de satisfaction.

Gaby Morlay, qui répond sur l'état civil au nom de Blanche Fumoleau, a débuté à l'écran en 1915. Jeune première remarquable, elle a fait courir et pleurer les foules pour un nombre incroyable de films. Son dernier grand succès est la *Gigi* de l'éminente romancière Colette.

Pierre Brasseur fit sa première apparition à l'écran dans la version muette du *Feu* de Henri Barbusse. Mentionnons parmi ses films les mieux connus : *Quai des Brumes*, les *Enfants du Paradis*, les *Portes de la Nuit*. Il vient de terminer *Barbe-Bleue*, avec Danièle Delorme.

[Lire la suite page 30]

DANIELLE DARRIEUX



GARY COOPER



KATHARINE HEPBURN



Roman d'amour

LA RIVALE INATTENDUE

par JACQUES DOMINIQUE

FLORINE regardait avec amour les belles boucles de Trot, son petit garçon, qui s'enroulaient sur le peigne comme des copeaux de soie.

— Il a les yeux de son père, songea-t-elle, en rendant sa liberté à l'enfant dont elle venait de terminer la toilette.

Aussitôt son cœur se serra.

Elle posa les yeux sur la pendule, le cadran marquait sept heures et demie et Marc n'était pas encore rentré.

Jane entrebâilla la porte de la chambre :

— Faut-il que je couche Trotty, Madame, ou il attend Monsieur ?

Florine répondit, d'une voix lasse :

— Couchez-le, Jane, Monsieur sera peut-être en retard.

— Papa ne vient plus dans ma chambre le soir, protesta l'enfant en posant sur sa mère ces yeux suppliants dont elle connaissait l'expression câline.

Si pareille à celle de Marc, en vérité... mais innocente, celle-là, au moins.

— Depuis que nous habitons cette villa, il est trop occupé par ses allées et venues, mon chéri. L'hôpital est loin.

Elle se rendit compte qu'elle parlait beaucoup plus pour la domestique, attentive et curieuse, que pour le petit, et elle rougit furtivement.

Allait-elle devoir donner des explications à sa servante ?

— Je voudrais retourner à Bruxelles, chez Mammy, décréta le bambin, tandis que la bonne l'emmenait. Je m'amusais bien et Mammy me racontait de belles histoires.

Flora en changea pas d'expression, mais une peine aiguë lui griffa le cœur. Cette indifférence que Marc lui témoignait depuis leur arrivée en France, sa mère le lui avait prédit, quand elle avait tout abandonné lâbas pour satisfaire le nouveau caprice de Marc ?

Elle se souvint des paroles de Mme Derval, au moment où le ménage avait quitté l'appartement de l'avenue Louise pour venir habiter dans cette villa de Saint-Germain, à quelques kilomètres de Paris.

— Tu lui fais cette folle concession pour avoir la paix, dis-tu, mais le pli sera pris et tu seras obligée de lui céder toujours.

Elle s'assit devant sa coiffeuse, libéra sa nuque des nattes qui l'alourdisaient : ses cheveux bruns aux chauds reflets, couleur de châtaigne mûre, s'épandirent sur ses épaules ; elle eut l'air très jeune tout à coup ; une jeune fille et non plus la maman de ce minuscule Trotty de quatre ans.

Elle enleva son tailleur de flanelle grise, choisit, dans sa penderie de femme coquette, une longue robe de chambre de souple lainage bois de rose qui seyait à son teint. Avec un soupir, elle renonçait à la sortie du soir qu'elle avait escomptée toute la journée.

Avant de descendre, elle alla s'assurer que son fils s'endormait : en fait, il dormait déjà. Depuis qu'ils habitaient la villa, il avait au moins gagné cela ; des joues roses et des sommeils paisibles. Que ne pouvait-elle en dire autant !...

En descendant les degrés de l'escalier, elle se regarda dans la glace qui réfléchissait sa mince silhouette tout le long des marches. Elle avait maigri. Un cerne creusait ses yeux. Marc qui était pourtant médecin ne le remarquait pas. Elle se fatiguait beaucoup à la villa où le confort de la ville man-

quait. Et puis, le marché était loin et elle n'avait qu'une seule domestique. Avec soin, elle vérifia l'ordonnance du couvert et plaça sur la table la jardinière basse où s'épanouissaient de courtes tulipes rouges.

A ce moment, elle entendit sur la route le klaxon de la Citroën.

Elle se précipita au-devant de Marc, alluma les lanternes du vestibule, jeta fébrilement à la cantonnade, pour Jane :

— Monsieur arrive ! vous pourrez servir.

Il fut là presque tout de suite, l'air affairé, portant encore sur lui une odeur d'essence et de tabac.

— Tu ne rentres pas la voiture, chéri ? Nous sortons ?

Elle s'était avancée vers lui, mais l'étreinte de Marc fut brève et distraite.

— Tu m'excuseras... je suis pressé. Impossible de te consacrer ma soirée, mon pauvre chou, j'ai une conférence.

Le sourire se figea sur les lèvres de Flora.

— Encore...

— Mais oui...

Déjà, il escaladait les marches. Il lança avec humeur par-dessus la rampe :

— Ne fais pas cette tête-là ! Ce n'est pas un malheur. Est-ce que j'ai au moins une chemise propre pour mon smoking ?

— J'en ai repassé une cet après-midi.

— Merci.

Les lèvres de Flora tremblèrent. Elle leva la tête vers l'étage comme si elle avait pensé un moment suivre Marc. Là-haut, on entendait un bruit d'eau mêlé à un joyeux sifflotement. Puis, la voix de son mari lui parvint, entre deux mesures de rumba :

— Flora, où as-tu caché les serviettes ? Si tu crois que je peux me sécher avec ce carré éponge, il m'en faudrait une douzaine.

— Ouvrez le placard de la salle de bains...

Dame, ils n'avaient pu emporter tout leur linge de Belgique, le beau linge chiffé dont elle était si fière. Ils avaient loué la villa meublée, avec l'argenterie et

le linge. Mais ce dernier se résumait au strict minimum. Quant à l'argenterie, elle était plutôt dépareillée.

Flora regagna lentement le living-room. Jane avait déjà servi le potage. On l'entendait fourrager ses casseroles avec impatience dans sa cuisine : elle allait au cinéma et le retard de son patron la mettait de mauvaise humeur. Enfin Marc descendit. Il était rasé de près, le regard vif, frais comme l'oeil et portait sur toute sa personne cet air de netteté des hommes très soignés. Elle admira combien il « tenait le coup » :

— Alors, mon petit, bonne journée ?

— Excellente, murmura-t-elle, les dents serrées, en s'efforçant de refouler ses larmes.

Il leva les yeux vers elle, eut l'air ennuyé.

— Bon ! Tu boudes ?

— Oh ! non...

— Enfin, voyons, que te manque-t-il ? Tu as toute une maison pour toi... une domestique...

— Un enfant...

Il eut l'air interloqué, mais se reprit vite.

— C'est vrai... un enfant... A propos, il est déjà couché, notre Trotty ?

Flora éclata :

— Tu te rends compte que tu ne t'es même pas informé de Trotty depuis que tu es rentré ?

Il leva vers elle des yeux innocents :

— Mais je suis rentré depuis cinq minutes à peine. Laisse-moi le temps de souffler...

— Le temps...

Elle eut un sifflement de mépris.

— Tu as tout de même pris le temps de te pomponner, te raser et choisir ta plus belle chemise... pour conférer avec tes vieux bonzes ? A d'autres, mon cher.

Une lueur de gêne assombrit les yeux bleus de Marc. Il se rebiffa :

— On dirait que tu m'accuses ? Tu vas peut-être dire que je mens ?

Elle le dévisagea, calme tout à coup.

— Oui ! Tu mens, dit-elle froidement.

— C'est trop fort.

Il jetait sa serviette. Elle fut plus vive à se lever que lui et prestement alla se coller contre la porte.

— Non, ce serait trop commode. Cette scène, tu l'as cherchée et tu ne serais pas fâché de trouver l'occasion d'une belle sortie où tu aurais encore le beau rôle. Pas de ça, mon petit bonhomme, j'en ai assez à la fin. Nous allons nous expliquer.

Elle avait parlé d'un ton sourd et véhément, où la colère ressemblait fort à de la douleur.

Marc leva les sourcils et la regarda avec commisération :

— C'est une scène de ménage que tu veux ? Il fallait le dire. A ton aise.

Il se rassit, l'air excédé, regarda sa montre.

— Je te préviens que je ne peux te donner plus d'un quart d'heure.

Jane survenait, feignant d'avoir entendu la sonnerie. Elle portait le plat de jambon aux épinards comme si elle allait donner l'hostie aux fidèles. Sous son tablier à bavette, elle exhibait déjà sa robe à damiers des jours de sortie.

Elle s'arrêta pile devant le silence qui accueillit brusquement son entrée.

— Oh ! pardon émit-elle avec un regard hypocrite à la ronde. Je croyais que Madame m'avait appelée pour desservir.

Elle n'ajouta pas qu'il était neuf heures, mais l'horloge du vestibule qui se mit en branle à cette seconde le formula pour elle éloquentement. Flora

TRAVAUX DE FEMME

Depuis le matin jusqu'au soir, elle va de la chambre à la cuisine,

Du jardin à la basse-cour.

Elle pétrit le pain et, des petits accrochés à sa jupe, elle court au four,

Avant qu'il soit trop chaud.

C'est le jour de la lessive, ou bien il faut surveiller le brassin de savon.

Un enfant qui pleure ; un autre en quête d'une tartine ; ainsi du matin au soir.

Quand elle s'assied, c'est pour filer,

Ou tisser la toile bise et reprendre jusqu'à la nuit, quand ses yeux ferment tout seuls.

Lasse mais contente,

Le devoir rempli jusqu'au bout, elle s'agenouille... Comme c'est humble l'ouvrage de femme !

Comme c'est grand !

(Extrait de « Dans mon jardin », FIDES) JEANNE L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY.

souçonna même l'astucieuse soubrette d'avoir avancé les aiguilles.

— Oh ! ça va, Jane, fit-elle, hors d'elle, laissez cela sur le fourneau, je servirai moi-même. Vous pouvez partir.

— Bien, madame.

Il y avait tout un monde d'impertinence dans l'humilité apparente de cet acquiescement.

— Jusqu'à cette fille qui est le témoins journalier de nos querelles, et quel témoin sournoisement malveillant !

— Mais, enfin, qu'as-tu ? s'informa Marc, bon prince. Ma pauvre petite, tu te forges toi-même des idées et tu te rends malheureuse bien inutilement.

Des larmes jaillirent aux yeux de Flora. Toute sa révolte l'abandonna d'un coup et elle ne fut plus dans les bras chauds qu'une amoureuse dolente.

— Oh ! Marc, pourquoi es-tu si différent depuis que nous sommes ici ?

Elle lui parlait à travers ses sanglots comme un enfant désolée. Aussi durci qu'il fût depuis quelque temps, le cœur de Marc chavira. Il se leva, alla à elle, la prit dans ses bras, l'installa sur ses genoux.

— Ma petite fille, que tu es donc absurde !

Sa voix avait trouvé la câlinerie des anciens jours et le rythme des sanglots s'apaisa dans la poitrine houleuse de la jeune femme.

— Nous étions si heureux à Bruxelles. Moi qui rêvais tant de Paris, je crois que je vais le détester. Je ne te vois plus. Nous ne sortons presque plus ensemble. Depuis que nous avons aménagé, ici, — elle compta sur ses doigts — il y a trois mois, tu m'as consacré à peine trois ou quatre soirées.

Par-dessus l'épaule blottie de sa jeune épouse, le regard de Marc alla furtivement vers la pendule. Une ombre de contrariété passa sur son visage bronzé d'homme séduisant. Inconsciemment, ses bras cessèrent de serrer contre lui la forme abandonnée.

— Voyons, sois raisonnable. Tu sais pourtant ce que représente pour moi, pour nous, cette chance, ce poste de médecin principal de la clinique de Versailles. On m'a choisi entre beaucoup d'autres. Le stage que je vais faire là, si la clinique prospère, fera de moi un des gynécologues les plus réputés. Après, je pourrai m'installer à mon compte. C'est pourquoi je ne ménage pas ma peine. La clinique, tu le sais, est en pleine organisation. Elle démarre. Nous avons tous besoin de donner un sérieux coup de collier et ce n'est

pas le moment de se relâcher. Ce soir, il y a une conférence du Conseil d'Administration : je ne peux la manquer.

Il baisa les paupières humides, remit la jeune éploquée sur ses pieds.

Elle était presque consolée.

— Excuse-moi. Je suis trop exigeante. C'est que je t'aime tant, vois-tu, chuchota-t-elle avec ferveur.

— Mais moi aussi mon petit, je t'aime et c'est bien pour ça que je veux te faire une vie brillante... Je ne tiens pas à ce que tu restes la femme d'un petit médecin de campagne ou de quartier. Tiens, je vais diagnostiquer ton cas sans me tromper : Tu t'ennuies, voilà ta maladie.

— Je m'ennuie toujours loin de toi...

Loin de toi... Ils s'arrêtèrent net tous les deux comme si les mots qu'elle venait de prononcer avaient quelque secret pouvoir. Les prunelles de Flora s'étaient éclairées.

Elle chuchota :

— Te souviens-tu du soir de Blankenbergh ?

Il eut le même air d'incantation :

— Et de la voix d'Annette Lajon qui semblait sortir des vagues comme le chant de la mer...

— Et de ce tango interminable et délirant... Il fredonna : Loin de toi.

— Tu portais une robe blanche...

— Dans ton smoking tu ressemblais au Prince Danilo...

— Ta taille était si souple que je croyais tenir une elfe entre mes bras.

— Tes bras tendres, tes bras chauds...

Ils n'ont plus le même visage. Quelque chose, une secrète étincelle, jaillie de leur émoi profond a effacé sur elle l'expression de révolte et de doute, sur lui la dureté et le cynisme : l'amour les a visités. Le fantasque vagabond ailé voltige à nouveau autour de ces deux cœurs où il laisse, couvant sous les cendres, le feu qu'il alluma jadis et qu'il lui suffit de ranimer d'un battement d'ailes pour le voir à nouveau prêt à jaillir en impétueuse flammes.

Les lèvres de Marc se font plus brûlantes sur la tempe palpitante de Flora. Ses mains, plus sensibles tout à coup, remontent le long du cou tiède et gracile comme une tige de fleur, Flora renverse la tête.

A cet instant, le téléphone sonne, rompant l'enchantement. Fitt... d'un coup d'aile, l'amour s'est envolé.

Marc s'est précipité vers le téléphone. Quand il re-

vient, il a repris sa figure de tous les jours, indifférente et fermée.

— Je suis atrocement en retard mon petit. Excuse-moi.

Flora a les traits de quelqu'un qu'on vient d'éveiller en sursaut au milieu d'un beau rêve.

— Tu ne peux pas terminer ton dîner ?

— Non, voyons, c'est loupé pour ce soir. Je n'ai plus le temps. Je mangerai un sandwich en rentrant.

Et comme il voit renaître dans les beaux yeux mordorés de souffrance et d'amertume :

— Allons, voyons, sois gentille ? Ne me rends pas la tâche difficile. Trouve un dérivatif. Tiens, pourquoi ne continues-tu pas tes leçons de chant ? Cela te distrairait et t'occuperait...

Ses leçons de chant ! Comme si la maison n'était pas assez lourde...

Ce n'est pas de son désœuvrement que vient son chagrin, mais plutôt de son esseulement.

Elle s'efforce de sourire pour montrer à Marc qu'elle a compris et ne veut pas être pour lui une entrave. La tendresse qu'il lui a manifestée tout à l'heure lui a fait du bien. Ah ! s'il se montrait toujours ainsi, tendre, amoureux, charmeur, avec quel courage elle supporterait les petites corvées quotidiennes.

Mentalement, elle fait son Mea Culpa. Certes c'est lui qui a raison. Elle est folle de se tourmenter. Dès à présent, elle se promet de changer d'attitude : elle ne lui montrera plus jamais son ennui. Elle attendra patiemment qu'il en ait terminé avec cette période qui l'accapare et le lui enlève.

Toutes ses bonnes résolutions lui ont rendu la sérénité : c'est que, aigu comme un cri d'alarme, impérieux comme un appel, lancinant comme un reproche, le téléphone sonne...

II

FLORA est allée au téléphone. Elle ne sait pourquoi cette sonnerie a déclenché en elle une angoisse latente.

— Allô ?

Au bout du fil, une voix s'impatiente :

— Allô, le docteur Sylvère, s'il vous plaît ?

— C'est ici, répond machinalement Flora.

— Allo ?

[Lire la suite page 13]



*La jalousie conduit
souvent à l'aveuglement
et déforme le véritable
aspect des choses au
point que l'on en vient
souvent à rechercher
des ennemis chez des
amis sincères.*

Dessin de
JEAN MILLET



Dessin de JEAN MILLET

LA JOLIE VENDEUSE

par EDOUARD DE KEYSER

*On soupçonne souvent d'être intéressé
l'amour d'une jeune fille pauvre
pour un riche et beau marquis...
et pourtant il est parfois si pur...*

De tout le défilé de modèles, la dame de belle stature, dont le visage grave avait un air de hauteur que tâchaient de démentir les yeux, n'avait retenu qu'une seule robe : *Frileuse*.

Elle regarda autour d'elle. La vendeuse, qu'elle ne connaissait pas encore, cette blonde svelte et gracieuse dont le regard était tellement lumineux qu'il retenait comme un aimant, lui parut plus apte que le mannequin à mettre en valeur une toilette qui exigeait une ligne impeccable et des proportions parfaites.

— Votre avis, madame ? questionna le prince Choulski, que la maison avait engagé, comme directeur.

Au lieu de répondre, elle demanda :

— Quelle est cette vendeuse ? Une nouvelle ?

— Oui, madame. Nous l'avons enlevée à Lucienne et Gaston. Ils ne l'appréciaient pas à sa valeur.

— C'est sur elle que je veux voir *Frileuse*, dit-elle négligemment. Dites-lui donc de la passer.

Le haut-le-corps que Choulski ne put réprimer marqua l'abîme qui sépare la vendeuse du mannequin. Mais la dame insistait :

— Appelez-la, monsieur... Dites-lui.

On ne résistait pas à madame de Faverolle qui faisait toujours honneur à la maison dont elle portait les créations.

— Mademoiselle Jeanne.

Afin de préparer la jeune fille à un caprice qu'elle allait sans aucun doute repousser, — qu'elle avait tous les droits de repousser, — il enchaîna :

— Occupez-vous de madame, je vous prie. Notez son nom. Madame la marquise de Faverolle, avenue d'Iéna.

Jeanne Martelange tressaillit à peine...

C'était donc elle ! La mère de Christian, à qui elle avait donné son cœur, qui l'avait conquise tout entière, par qui elle souffrirait sans doute, puisqu'une telle

liaison était sans espoir, sans autre issue que la rupture pour le mariage !... La mère qu'il adorait, mais craignait en même temps, lui imposerait bientôt une jeune fille de sa naissance, de sa fortune... Il ne resterait alors que le souvenir d'un bonheur court, peuplé d'angoisses, mais malgré tout, si merveilleux.

— Mademoiselle, dit Madame de Faverolle d'une voix harmonieuse et d'un ton sec, je voudrais voir *Frileuse* sur vous. Faites-moi le plaisir de la passer.

Jeanne ne put réprimer le froncement de sourcils qui démontrait sa révolte. Pour qui la prenait-on ? Elle se tourna d'instinct vers le prince Choulski. Celui-ci souriait, angoissé.

— Faites ce plaisir à madame, susurra-t-il avec le suave accent russe qu'il n'avait jamais pu perdre.

Jeanne ne put pas refuser à la mère de Christian. Sans que personne le sût, cette petite humiliation serait encore, envers lui, une offrande d'amour.

Elle répondit :

— Je reviens tout de suite, madame.

Elle fit signe au mannequin qui avait écouté, à dix pas et toutes deux sortirent du salon.

— Piquée, sans doute ? grogna la longue fille. J'suis pas assez bien balancée pour elle ?... T'aurais dû l'envoyer à la gare !...

— Je ne pouvais pas, répondit Jeanne doucement. Et comme si elle devait une explication, qui serait une excuse !

— Je ne puis pas me permettre de perdre ma place. — Tu rigoles !... Une vendeuse comme toi, ça se cherche !

Cinq minutes plus tard, Jeanne rentrait au salon. Sans erreur, la toilette avait gagné vingt-cinq pour cent.

Madame de Faverolle fit tourner, avancer, reculer son mannequin. Jeanne se sentait très rouge. Ce rôle lui semblait ridicule. Manque d'habitude !...

Par bonheur elle oubliait la cliente. Elle entendait les ordres comme dans un rêve et obéissait sans réfléchir. Elle pensait :

— Dans un quart d'heure, je partirai. Je marcherai à son côté. Il me quittera pour rentrer dîner, mais une heure plus tard, je serai dans ses bras.

Une lumière d'or illuminait ses yeux brun clair. Elle serrait ses petits poings, gardait les bras tendus, raidis contre elle, parce qu'elle avait tout à coup peur de faire inconsciemment le geste de serrer quelque chose sur son cœur.

— Vous me ferez *Frileuse*, déclara madame de Faverolle. Quel jour, le premier essai ?

Au moment où la jolie vendeuse allait prendre congé, elle dit de la voix plus douce qu'elle prenait quand son injonction était sans réplique :

— Je crois que c'est l'heure de la fermeture, n'est-ce pas ? Vous avez bien un quart d'heure... Vous m'accompagnez chez moi. Je désire que nous ayons un petit entretien.

— Nous deux, madame ! balbutia Jeanne, qui avait cru voir un gouffre se creuser devant elle.

— Mais oui, mademoiselle, toutes deux.

[Lire la suite page 31]

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

DANS CHAQUE SPORT, UN ROUSPÉTEUR TOUJOURS GUIDE PAR LE SENTIMENT DE LA JUSTICE...

S'il faut, pour organiser au théâtre des chahuts, la perfidie des sociétaires qui allient, comme on sait, la vanité de l'acteur à la susceptibilité du fonctionnaire, le sport, lui, n'a pas besoin de cabales pour déchaîner les mouvements de la foule. Son peuple de fanatiques est toujours prêt pour les acclamations comme pour les protestations, les huées et les sifflets.

Cela vient de la toujours grandissante vogue du sport. Devant un plus grand nombre de héros, les spectateurs sportifs se sentent plus vivement représentés qu'autrefois. Ils sont plus de la partie, dirait-on. Ils acceptent tout ce qui se passe, avec plus de passion, après avoir lu, dans leurs journaux un tas de réclames. Ils se sentent sur le terrain, sur le losange, sur la patinoire, sur l'arène. Et si l'on fait le moindre tort à leur champion, ils sont atteints au plus profond d'eux-mêmes et dans leur besoin de justice le plus urgent.

Il est assez naturel que la foule s'enivre du plaisir de faire du bruit. Un certain public, celui de la lutte libre et de la boxe, a besoin, pour être heureux, de gueuler un peu. Il le fait, sous le moindre prétexte. Et, voici le plus poignant de l'affaire: Si une raison légitime lui est fournie, alors il se livre sans mesure à la joie de tout dominer par son tonnerre et de l'emporter sur toutes les voies de l'autorité, de la justice et de la probité.

Mais c'est là un phénomène commun à toutes les foules. Dans celle qui nous occupe, il y a toute une faune, mille variétés de rouspéteurs, qui n'ont d'autre souci que le spectacle lui-même, et, tantôt en silence, tantôt à voix haute, protestent contre une iniquité.

Car le rouspéteur est un homme, qui a un sens aigu de la justice.

La foule, dans sa passion, est toute prête à exiger la victoire de son favori, au prix d'une injustice. Le rouspéteur demande que les règles soient respectées.

Observez-le quand, par hasard, il amène au sport qu'il préfère, un camarade qu'il veut convertir. Il lui a bien expliqué comme tout doit se passer, que le boxeur ne doit pas tenir, ni le joueur de football être hors jeu, ni le joueur de football être hors jeu, terférence, ni passer un six pouces dans les côtes de l'adversaire, ni le joueur de baseball nuire à un joueur du camp adverse, etc.

Et voilà que le boxeur tient, l'obstruction au hockey n'est pas sanctionnée, deux joueurs tiennent le chandail de Maurice Richard, et l'arbitre laisse faire. Notre rouspéteur en est malade. Il voudrait bien ne pas s'emporter, excuser auprès de son invité le sport tout entier qui vient d'être trahi, dire que ce n'est pas toujours comme cela. Mais c'est plus fort que lui. Il proteste et il crie, aux yeux ébahis de ses voisins, qui n'y comprennent rien. Voilà le débat qui caractérise le mieux la psychologie du rouspéteur.

Espèces et variétés

Il y a aussi le monsieur très bien, qui plane au-dessus des contingences, discute avec sang-froid et impartialité, tant que le terrain est presque vide, mais ne se possède plus, dès que le jeu est commencé et que son équipe a le dessous.

Oh! le pauvre monsieur trop bien élevé que nous vîmes un jour, au hockey, dans de telles conjonctures? Que n'était-il seul dans une cour ou parmi des inconnus pour donner libre cours à son indignation? Il voyait des hors jeux partout! Et les joueurs adversaires massacraient, selon lui, les joueurs du Canadien, alors qu'Elmer Lach faisait des siennes, sans être vu

par l'arbitre! Nous lui infligeâmes, pendant toute la partie, la cruauté de notre présence, et il dut à voix basse, au risque d'une apoplexie, maudire l'arbitre et les hors jeux!

Et le monsieur du premier rang à la boxe. Généralement, il n'a pas l'habitude d'interpeller quelqu'un qu'il ne connaît pas. Alors, tout en gesticulant sur sa chaise avec véhémence, il se met, plein de fureur contenue, à protester d'une voix trop faible pour que l'arbitre l'entende. Mais sa compagne, qui n'a pas la même pudeur, qui n'a pas les cordes vocales dans sa poche, crie d'une voix aiguë. Et ça le soulage toujours un peu!

A peu près tous les sports déchaînent les mêmes réactions. Du moment

qu'il y a contrôle, décision, sentence rendue, les mêmes erreurs produisent les mêmes effets. Quelques circonstances seules sont différentes.

Vous avez l'impression qu'aux Etats-Unis les spectateurs les plus rouspéteurs sont ceux du rugby, comme au Canada ceux du hockey! Vous n'y êtes pas! Le croiriez-vous? Le public du ballon au panier est le plus rouspéteur, de cent coudées en avant de celui du baseball. Il n'y a là que d'anciens joueurs qui connaissent tous les règlements. Et si, par malheur, on accroche, ou s'ils se mettent deux contre un, leur modeste chambrée fait plus de pétard qu'un stade plein à craquer.

Nous plaignions le spectateur du sport du ski. Perdu dans de vastes étendues, il ne peut faire partager à tout un public ses impressions. Il formule quand même ses critiques avec plaisir, car ce sont des critiques de connaisseur: Le tremplin est trop court pour le saut en ski. Il y a trop de neige, on aurait dû la faire tasser. Le terrain est trop dur, c'est un véritable casse-gueule, etc., etc...

C'est au baseball qu'on rouspète le plus, à notre avis!

Si c'est dans votre nature d'être rouspéteur, vous avez beau être dirigeant, arbitre, organisateur, joueur, rédacteur sportif, le naturel reprend le dessus.

A notre sens, au cours de notre longue carrière de baseball, c'est au baseball qu'on rouspète le plus. Pourquoi? C'est que les nombreux règlements du baseball, que les arbitres font respecter à la lettre, les nombreuses décisions que les officiels doivent rendre, pendant un après-midi d'un programme double, prêtent flanc à un tas de protestations de la part des spectateurs.

Pour tous les spectateurs du baseball, qui prennent leur sport favori au sérieux, il est parfois difficile d'accepter une défaite, de subir un revers, sans maugréer quelque peu. Intempérant dans la victoire, on se montre assez souvent immodéré dans l'insuccès. C'est alors que les malheurs suppriment les proportions.

On s'en rend compte, lorsqu'on assiste à une joute des plus corsées, au Stadium, ou même sur un terrain semi-professionnel ou amateur. Que d'exhortations pressantes, que d'imprécations plus ou moins déséquilibrées à l'adresse de tel ou tel joueur, du gérant et plus souvent de l'arbitre! Si parfois le lanceur devient instable, perd du terrain et menace d'envoyer à l'eau une plantureuse avance de son club, les plus enrégés partisans de son équipe demanderont sa tête à grands cris. S'il arrive qu'un frappeur, venant au bâton, dans un moment d'urgence, ne fournisse pas le coup bienfaisant qui fera osciller le sort de la partie en faveur de son équipe, il sera cloué impitoyablement au pilori. De plus, la réprobation retombera assez fréquemment sur l'arbitre, qui n'aura pas poussé l'indulgence à changer les prises en balles, ou qui n'aura pas daigné accorder au frappeur un but, quand il est ostensiblement hors jeu.

Il est très intéressant d'étudier ces saillies de caractère de la part des spectateurs. Certains d'entre eux resteront



ET l'on répète, ici et là, que les sports adoucissent les moeurs!...

L'arbitre HANK SOAR, de la Ligue Américaine, de son hôtel de St-Louis, respire à son aise, quoiqu'il fasse très chaud, l'un des endroits les plus chauds des Etats-Unis, de juin à septembre. Il jubile, à chaque visite qu'il rend à St-Louis. Pourquoi? Parce que les arbitres, dans cette ville du Sud des Etats-Unis, reçoivent un traitement, qui sort de l'ordinaire. Comme vous le savez, les arbitres du baseball, comme ceux du hockey, d'ailleurs, constituent des paradoxes vivants. Quels anachorètes consentiraient à l'existence qu'ils mènent, s'ils n'étaient pas pleinement convaincus que le ciel leur revaudra cela, plus tard, malgré le salaire annuel de \$6,000 à \$8,000 qu'ils touchent, dans les ligues majeures!... Eh bien! à St-Louis, ils sont choyés, quelque peu, depuis 30 ans! Pour éviter l'ire des têtes échauffées, la compagnie de frais funéraires J. Donnelly, à ses frais, transporte les arbitres, dans de riches limousines, de la gare à l'hôtel, de l'hôtel au stade et vice versa. Et ces pauvres arbitres, pour qui la compagnie en question dépense une somme annuelle de \$2,000, depuis 30 ans, sont des plus reconnaissants, car ils aiment officier à St-Louis, où les partisans ne cachent pas leur mécontentement à leurs égards! Au moins, ils sont assurés de ne pas y laisser leurs carcasses, comme l'ont fait les chrétiens persécutés et livrés aux bêtes féroces, dans les arènes de Rome, il y a 2,000 ans!

❖
ÇÀ et
LÀ par
L'IMAGE
 ❖



M. Jacob Malik, délégué soviétique à l'ONU prend la parole pour développer le plus tranquillement du monde un énorme mensonge : l'histoire de la guerre microbienne en Corée. On sait que M. Malik est à la fois très intelligent et très cultivé ce qui donne à ses argumentations un tour particulièrement pernicieux.



A Rome, Italie, Ingrid Bergman a donné le jour à deux petites filles dont la venue au monde a fait couler bien de l'encre. Le photographe n'a pas été autorisé à pénétrer dans la chambre, il a opéré à travers la vitre.



Dignité britannique d'abord. Sir Oliver Franks, ambassadeur d'Angleterre à Washington répond à un journaliste après l'incendie qui a récemment ravagé l'ambassade. Il s'accommode parfaitement de son pyjama.



Afin de mettre fin au massacre de piétons qui sévissait depuis quelque temps, la municipalité de Berlin-Ouest a décidé de peindre pour eux des passages sur lesquels ils ont priorité. Avouons que Montréal a fait de timides essais...



Mme W. Clark, épouse du général, arrive à Tokyo où elle prendra la place de Mme Matthew B. Ridgway qui est maintenant en Europe. Le temps ne semblait pas la favoriser pour ce premier contact avec l'Orient.

Stockholm, Suède : les pilotes reviennent à terre après avoir été sévèrement attaqués par des appareils de chasse russes au-dessus du territoire suédois. Ils ne semblent pas avoir goûté la plaisanterie.

La Cité de Londres, le plus vieux quartier de la ville maintenant appelé "quartier des finances" fête son propre régiment en partance pour la Corée. On sait que la Cité de Londres jouit de privilèges spéciaux et qu'elle tient à manifester son indépendance en toute occasion.



LA RIVALE INATTENDUE [Suite de la page 9]

— Ici, la clinique Saint-Charles, à Versailles.

— Oui? dit Flora, attentive.

La clinique Saint-Charles est cet établissement où son mari dirige les services de gynécologie.

— Un message est arrivé tout de suite après le départ du docteur. Pouvons-nous le lui communiquer?

— Mais certainement, je vais le pren-

— Voici. Mme Van Brantegaen... a téléphoné de Bruxelles pour dire qu'elle avait manqué la micheline et qu'elle arriverait seulement au train de dix heures trente.

Mme Van Brantegaen... L'énoncé de ces syllabes a produit un étrange effet sur Flora. Elle est devenu très pâle et elle regarde l'appareil téléphonique de l'air d'une personne qui vient de découvrir un serpent à sonnettes alors qu'elle cherchait des framboises dans les herbes.

Il lui semble qu'une main glacée lui étreint le cœur.

— Avez-vous transcrit? s'informa sa correspondante.

— Oui...

En vérité, elle n'a pas besoin de transcrire. La phrase qu'elle vient d'entendre s'est imprimée dans son cerveau et dans son cœur, en lettres de feu.

— Pouvez-vous transmettre immédiatement au docteur?

— C'est à dire... Je... Etes-vous certaine que vous ne verrez pas le docteur ce soir?

— A cette heure-ci? Mais, bien sûr que non, répond la voix étonnée. Le docteur ne viendra pas à la clinique avant demain, neuf heures.

— Il n'y avait pas une réunion? insiste le timbre assourdi de Flora.

— Une réunion?... Jamais de la vie!... Mais qui parle?

L'interlocutrice invisible a dû avoir soudain le sentiment d'une gaffe, car sa voix a changé. Flora ne se perd point en explications.

— Merci, dit-elle.

Et elle raccroche.

Et puis, elle est demeurée immobile, un long moment, à fixer le vide devant elle, avec des yeux sans expression. La colère, l'amertume, l'humiliation se disputent son âme ulcérée.

Brigitte Van Brantegaen!... Ainsi c'est pour aller la chercher à la station et passer la soirée avec elle, sans doute, que Marc lui a menti, qu'il lui a joué cette odieuse comédie?...

Ses yeux vont à la pendule: il est maintenant neuf heures vingt. Il doit être à la gare, en train de faire le joli cœur. La micheline arrive à neuf heures quinze. Comme il ne sait pas que la voyageuse qu'il attend a raté son rapide, il va se morfondre. Peut-être téléphonera-t-il à la clinique et on lui transmettra le message... De toutes façons, il attendra sûrement le train de dix heures et demie.

Avec un peu de chance, elle risque de les rejoindre à temps et de les surprendre.

Une sombre et véhémement ardeur s'empare d'elle, la jette chancelante et maladroite vers l'escalier. Mais au moment de franchir le seuil de la chambre, elle pense tout à coup à Trotty.

Elle pousse fébrilement la porte de la petite pièce où son fils dort du sommeil des anges, ses menottes ouvertes derrière sa nuque bouclée. Elle ne peut pas laisser l'enfant: Jane est au cinéma et rentrera fort tard.

Elle s'assied donc près du lit, dans l'ombre. Elle n'entend que la respiration égale du petit être: cela agit sur ses nerfs comme un bienfaisant calmant. L'oppression cède à sa gorge contractée et les larmes commencent à sourdre.

Maintenant, elle pleure, silencieusement, tandis que sa pensée voyage vers la gare où vont se rejoindre tout à l'heure le mari félon et l'amie perfide. Les images se forment dans son cerveau qui exaspèrent sa jalousie, et la meurtrissent inexorablement.

Brigitte Van Brantegaen... Le visage de cette amie de jeunesse de Marc en qui elle a toujours vaguement redouté une rivale possible passe et repasse, moqueur, provocant, dans son esprit. Elle ne peut le chasser. C'est une obsession si forte, si douloureuse, qu'elle la fait gémir. Elle la voit, cette trop belle rivale, sans cesse mêlée à sa vie, depuis que sa vie est devenue le corollaire de l'existence de Marc.

Flora a connu Brigitte et Marc en même temps. Brigitte portait encore son uniforme de la Royal Air Force où elle avait servi après la mort de son mari. Elle était crâne et savante: durant la guerre, elle s'occupait d'un service de radar, et pour cela, avait dû subir une formation très compliquée.

Sa conversation s'en ressentait: elle était précieuse et secrète, et toutes les fois qu'elle se trouvait en sa présence, Flora avait conscience de son infériorité.

Marc avait été l'ami de ce Marcel Van Brantegaen qui avait épousé Brigitte et, après la mort de ce dernier, il était resté très lié avec la jeune veuve. Il lui trouvait toutes les qualités: courage, esprit de décision, de méthode, possession de soi, toutes choses qui manquaient un peu, à vrai dire, à sa petite épouse.

Flora, elle, n'avait su que lui plaire et lui donner un beau petit Trotty... Mais, sans doute, tout cela avait-il perdu tout charme à ses yeux puisque, maintenant, il délaissait sa jeune femme et son petit garçon pour se ménager des rendez-vous clandestins avec la séduisante Brigitte.

Et soudain, Flora saisit toute l'horreur de la situation. Elle comprit subitement pourquoi Marc avait tant insisté pour venir en France, abandonnant tout ce à quoi il se destinait jusqu'à ce jour: la clientèle qui l'attendait à Watermaël, où son père terminant une honorable carrière, le confortable appartement de l'Avenue Louise où les parents de Flora leur avait si joliment meublé un nid, leurs relations, leurs habitudes, pour venir échouer au milieu de cette ville inconnue.

A Bruxelles, ses entrevues avec Brigitte Van Brantegaen auraient fatalement été surprises et sévèrement commentées; ici, nul ne les connaissait et ils pourraient impunément se retrouver, sortir, aller danser, — Brigitte était folle de la danse, Marc le lui avait dit jadis—.

L'image de leurs deux formes enlacées évoluant au rythme d'un langoureux tango ou d'une rumba, fit déferler une vague de rage et de désespoir chez la délaissée.

Flora s'était habituée à considérer Marc comme un cavalier dont elle se réservait l'exclusivité, et le fait qu'il l'eût choisie comme épouse n'avait fait que renforcer cette idée. Leur amour était lié à des refrains de tangos et à des airs de valses. Ils s'étaient connus un été sur la plage, et ils s'étaient fait des déclarations, tous les soirs au casino sur des refrains de jazz. Un orchestre argentin avait bercé leurs premiers serments et c'est par la voix magique du violon, que Marc, pour la première fois, lui avait dit: «Je t'aime».

Hélas!... son bonheur avait été court. C'était la fin... Déjà!...

Peu à peu, d'avoir évoqué tous ces souvenirs tendres des jours heureux, un étrange abattement s'est installé dans le cœur de Flora, remplaçant la colère et la révolte.



VOLEZ vers l'EUROPE
par le superbe service touriste

B.O.A.C.

Montréal-Paris

y compris l'envolée de liaison Londres-Paris—
repas à prix très modique.

ALLER \$285

ALLER-RETOUR \$513

Survolez l'Atlantique dans les célèbres Constellations! Avec 15 années de service transatlantique à son crédit et ses 33 années d'expérience aéronautique universelle, B.O.A.C. vous y offre tout le confort voulu.

offre un service d'heure en heure, de même que des envolées à 24 autres centres importants du continent européen. Privilège d'arrêt à Londres sans supplément.

Correspondances avantageuses de Londres à Paris. La ligne B.E.A., affiliée à B.O.A.C.,

B.O.A.C.

BRITISH OVERSEAS AIRWAYS CORPORATION

Réservez votre passage à votre agence de voyage,

aux bureaux des chemins de fer ou à B.O.A.C.:

Montréal—Hôtel Laurentien, tél.: UNiversity 6-5861.

Toronto—32, rue King ouest, tél.: EMPire 3-4323.

**Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ? Sans énergie ?**



Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

**TRAITEMENT
SANO "A"**

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Après tout, peut-on retenir un cœur qui s'évade? Marc a cessé de l'aimer. Sa présence l'importune: les devoirs auxquels il se sent tenu, les engagements qui le lient, il ne les subit plus qu'avec contrainte. Peu à peu, à force de sentir plus durement ses entraves, il en arrivera à détester son foyer et la tendresse ombrageuse de sa compagne lui pèsera comme un boulet.

Les mains de Flora se crispent sur son petit visage boursoufflé; ses larmes coulent, intarissables.

Son Marc!... Penser qu'elle pourrait devenir pour lui un objet d'horreur... Ah! non, jamais... Elle aime mieux se sacrifier... Peut-être qu'un jour, ce sacrifice lui sera compté et Marc, quand il aura mesuré la vanité des bonheurs après lesquels il court, avec son aveuglement d'homme qui ne raisonne pas ses désirs, peut-être Marc lui saura-t-il gré de s'être effacée afin de ne pas être un obstacle.

La résolution de Flora est prise.

Elle s'écroule au chevet du petit lit et, le front appuyé au bois laqué, qu'ornent des anges joufflus, elle laisse le désespoir s'emparer d'elle et la submerger comme une vague amère.

Il est inouï comme une petite femme qui a l'air frivole et pusillanime peut acquérir de volonté et de duplicité pour arriver à ses desseins quand, une bonne fois, elle a pris un parti.

Marc ne s'est pas douté une seconde des intentions profondes de Flora lorsqu'au lendemain de cette fatale soirée qui avait sonné le glas de son bonheur d'amoureuse et d'épouse, celle-là lui a annoncé:

— J'ai reçu une lettre de maman qui m'inquiète. Elle s'ennuie de Trotty, de moi. L'hiver a été long pour elle. Elle se remet mal de sa bronchite. Je crois qu'il serait bon que j'aie passé quelques semaines là-bas.

En d'autres temps, Marc aurait peut-être exigé des éclaircissements. Il se serait informé de la santé de sa belle-mère, aurait demandé à Flora si ce voyage était bien nécessaire, pour combien de temps elle s'absentait, etc., etc... tout ce qu'un mari amoureux et désireux de garder une présence chère au foyer peut trouver à opposer à ce genre de fantaisie.

Mais ce matin, — naturellement, à cause de la soirée passée avec Brigitte —, Marc est trop préoccupé pour approfondir les raisons que lui donne sa femme. Mieux, il a l'air soulagé, dirait-on, et il semble accueillir cette idée de départ avec une satisfaction qu'il ne réussit pas à cacher aux yeux soupçonneux de Flora.

Cela se trouve bien. Justement il doit, lui, aller en Suisse.

Oui, un voyage prévu depuis longtemps: il s'agit d'aller se tuyauter sur une installation formidable de clinique moderne à Zermatt... Et — curieuse coïncidence —, ce voyage devrait se faire incessamment.

A l'ouïe de ces laborieuses explications, Flora s'est raidie. Elle s'attendait tout de même à un semblant de protestation de la part de son mari... Cet acquiescement sans phrase... Cet enthousiasme presque, — au fond il est ravi —, stupéfient un peu la jeune femme. Il pourrait cacher son jeu un peu mieux. Quel cynisme! Et faut-il que cette créature l'ait bien pris pour qu'il se montre aussi peu clairvoyant.

Afin de dérober son désarroi, Flora se hâte de filer vers sa chambre pour préparer ses valises.

La voix de Marc, une voix calme, ma foi, presque naturelle, encore qu'un peu insoucieuse, l'arrête sur les premières marches de l'escalier.

— Quand penses-tu partir?

Elle se retourne, ne réussit pas à dominer l'âpreté de son ton:

— Et toi?

Il a un sourire vague.

— Eh bien... j'ai l'intention de téléphoner chez Cook et de retenir ma place pour demain soir...

Une souffrance tord le cœur de Flora. Demain... déjà!... Mais il faut en finir. Après tout, c'est mieux ainsi. Elle déclare:

— Nous serons prêts demain matin. Trotty et moi.

— Très bien, déclare Marc avec insouciance.

Peu après, Flora l'entend fourrager dans le bureau. Il l'appelle à la cantonade:

— Sais-tu où l'on a fourré le numéro de téléphone de Cook?

— Sur le carnet rouge, dans le secrétaire à droite.

Tout en préparant, hors de la commode, les affaires de Trotty qu'elle mettra dans les valises, Flora sent à nouveau l'affolante jalousie déferler dans son cœur.

Pas un mot de regret... pas une explication d'étonnement... Et ce voyage, ce voyage qu'ils ont dû projeter hier soir, en consommant du champagne dans quelque boîte de nuit... Sa décision de départ pour la Belgique ne pouvait tomber plus à propos.

Elle a peine à cacher son trouble à son mari, quand celui-ci vient l'embrasser, avant de monter dans sa voiture. Il a soulevé Trotty dans ses bras en le plaisantant comme d'habitude.

— Au revoir, mon gros. Tu en as eue la chance de partir chez Grand'Mère. Tu vas pouvoir te gaver de masepain et de croquignole et de ce bon chocolat qu'on ne trouve que sur le boulevard Anspach ou dans la rue Neuve.

Ouf! ça y est! Il est parti. Derrière le rideau à demi soulevé, les mains crispées à l'appui de la fenêtre, son visage blanc collé au carreau, Flora l'a regardé monter en voiture. Une immense désolation la submergeait. Et

à mesure que chaque tour de roue éloignait l'homme qu'elle aimait, la chanson de leur jeune amour lui remontait aux lèvres:

Loin de toi...

Il n'est plus rien qui m'enchanté...

Loin de toi...

Lorsque la Citroën eut disparu au tournant de l'avenue, elle se précipita vers le téléphone. Un dernier lambeau d'espoir accroché encore à sa crédulité ancienne essayait de la retenir sur le bord de cet abîme de tristesse où elle sombrait. Et si elle se trompait? Si elle s'était forgé des idées folles? Si ce voyage en Suisse était vraiment un voyage d'affaires?

Formulant mentalement toutes ces objections, elle sourit avec amertume, se moquant un peu d'elle-même.

Comme je suis lâche! pensait-elle. Je voudrais nier l'évidence.

Néanmoins, elle appela d'une voix résolue le bureau de Cook. Tandis qu'elle attendait la réponse du préposé, ses lèvres tremblaient d'angoisse.

A la voix neutre qui l'interpellait au bout du fil, elle expliqua, en essayant de maîtriser l'émotion qui l'agitait:

— Monsieur, c'est de la part du docteur Sylvère qui vous a téléphoné tout à l'heure au sujet d'une location dans l'express de Bâle.

— Un instant, Madame.

Elle attendit, mordant fébrilement ses doigts, dans son énervement.

Enfin, une autre voix vint en ligne. — Aliô... ici la location pour l'express de Bâle... C'est pour quelle date?

— Monsieur on vous a téléphoné il y a quelques minutes. C'est pour demain. De la part du docteur Sylvère.

— Le docteur Sylvère... En effet, Madame. Il y a deux places réservées.

Flora s'y attendait et pourtant le coup la frappa si rudement qu'elle en éprouva une douleur physique. Un instant elle eut la respiration coupée.

— Y a-t-il quelque chose de changé? demandait la voix impersonnelle, nuancée d'une légère surprise.

— Heu... c'est-à-dire que Madame Van Brantegaen... c'est bien ce nom-là, n'est-ce pas?

— Attendez... oui c'est bien le nom qui nous a été donné pour l'un des billets.

Péniblement Flora rattrapa son souffle.

— Eh bien... cette dame... voulait s'assurer qu'elle aurait bien une place dans le sens de la marche.

— C'est ce que nous avons noté justement, Madame. Deux places dans le sens de la marche, dans un coin.

— Merci, balbutia Flora en raccrochant.

Deux places dans le sens de la marche... Comment Flora pourrait-elle fuir maintenant la vision de ces deux silhouettes rapprochées dans l'intimité nocturne du wagon?

Sa bouche se serra convulsivement.

— Le menteur!... L'hypocrite!... Oh! je ne pourrai pas me retrouver en face de lui à présent.

Une heure plus tard, de la gare du Nord, elle téléphonait à la clinique:

— Marc, je suis désolée, mais toutes les places étant retenues pour demain, j'ai pu avoir deux coins pour tout à l'heure et je prends le train aujourd'hui à midi quarante.

Pour la forme, certainement, l'hypocrite avait protesté:

— Comment... tu pars sans que je te voie, comme ça?...

« Mais je vais sauter à la gare d'un coup de volant! je te rejoindrai avant le départ du train. »

— Inutile, tu n'as plus le temps...

— Sapristi! comme c'est contrariant! J'aurais tant voulu vous embrasser, Trotty et toi...

— Excuse-moi, pressa-t-elle, car elle voyait le moment où elle allait éclater en sanglots au bout du fil, je suis obligée de raccrocher, j'ai peur de manquer le train... Au revoir.

— Alors, bon voyage, chérie!...

— Bon voyage... toi aussi... répéta Flora d'une voix qui se brisait.

III

Là disait Madame Derval en appuyant sur le visage boursoufflé de sa fille, le regard satisfait de ses yeux bleus, clairs comme de la porcelaine, je l'avais bien prévu! Ton mari a voulu partir pour Paris, faire son chemin tout seul, comme il disait... envoyer promener « la sainte famille », éviter les conseils des parents... Et voilà comment ça tourne. Des disputes, de la brouille. Et il te trompe, par-dessus le marché. Car je suis sûre qu'il y a une femme sous roche?

Enfouie dans le fauteuil où elle s'était laissée tomber, tandis que la vieille Mélina emportait sa valise et Trotty déjà sommeillant vers sa chambre de jeune fille, Flora grelottait de fièvre, de tristesse, d'esseulement.

— Enfin, parle!... clamait Mme Derval qui tournait autour d'elle comme une guêpe. Quel est le nom de ta rivale?

La voix lasse de Flora laissa tomber!

— Je n'en sais rien.

— Comment tu n'en sais rien? Alors pourquoi es-tu partie?

Ah! non, Flora connaissait trop Madame Mère pour lui livrer le nom de Brigitte. Le lendemain, toute la ville connaîtrait l'étendue de son malheur. Et Flora gardait assez de dignité pour vouloir éviter d'être plainte par leurs anciennes relations.

— Comment veux-tu que j'intervienne? renchérisait Mme Derval, si tu ne me donnes pas de détails sur ta mésaventure? Ah! ma petite fille, les hommes sont bien tous les mêmes, vois-tu.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	3	5	2	4	6	3	7	2	4	8	3	5	2	4	6
B	G	S	V	U	L	R	D	O	N	O	O	O	T	E	O
8	2	6	4	3	5	2	7	4	6	2	8	5	3	4	7
N	R	N	H	S	Y	E	E	E	G	A	N	E	D	U	B
8	4	3	5	2	6	4	3	7	2	6	4	5	2	7	3
E	R	E	Z	U	U	E	P	E	D	E	U	P	A	A	O
8	2	6	4	3	5	7	2	6	4	3	5	2	7	4	3
P	C	R	S	T	L	U	E	A	E	A	U	V	X	N	L
7	4	6	2	5	7	3	8	4	2	5	3	6	2	7	4
S	O	N	O	S	U	A	E	U	U	G	B	D	S	C	V
8	5	2	6	4	3	7	5	2	8	3	6	4	2	5	7
C	A	R	O	E	A	C	L	E	H	N	N	L	U	A	E
4	2	6	3	5	2	7	3	6	2	8	4	5	2	6	3
L	S	N	Q	N	S	S	U	E	I	E	E	T	T	E	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Flora connaissait l'antienne pour l'avoir entendue depuis qu'elle était en âge de comprendre. Quant à intervenir, la jeune femme savait trop à quoi aboutissaient les désastreuses incursions de sa mère dans les domaines sentimentaux de ses amies, pour se prêter au jeu.

A présent qu'elle envisageait plus froidement la situation, elle commençait à regretter de s'être ainsi laissée aller à des demi-confidences. Et pourtant, le moyen d'agir autrement, seule et démunie de tout comme elle était ? Le foyer de ses parents était le seul où elle pût conduire Trotty.

Elle n'avait vu que cela tout d'abord. Mais il n'ignorait pas que Mme Derval n'éprouvait à l'endroit de son gendre, aucune particulière sympathie : c'était même là une des raisons qui avaient poussé Marc à fuir le vieil et confortable hôtel de l'avenue Louise où la proximité de sa belle-mère et les prétentions de celle-ci à mener le jeune ménage de sa fille comme elle dirigeait le sien — « à la baguette » —, avait fini par l'exaspérer.

— Tiens, ton père... si je ne l'avais pas surveillé comme le lait sur le feu, — et Dieu sait qu'il a regimbé bien des fois au début —, mais il aurait été le mari le plus infidèle de la terre ! Ma vie eût été un enfer. Heureusement, j'ai veillé au grain. Je ne l'ai jamais laissé sortir sans moi, tu m'entends ? Evidemment, je ne parle pas des diners d'affaires, mais je prenais soin, chaque fois, de téléphoner au restaurant pour m'assurer qu'Alphonse était bien à l'endroit qu'il m'avait indiqué et, chaque fois, je m'informais auprès du garçon du nombre de convives et de leur qualité.

Pauvre papa, songeait Flora... si pacifique... si annihilé par la personnalité débordante de son orageuse épouse, c'est son existence à lui qui n'a rien eu d'un paradis.

— Mais tu as voulu épouser un médecin ? continuait la voix acerbe de Mme Derval. Tu paies cette fantaisie. Les médecins, tous des coeurs, ma fille ! Je t'ai avertie. S'il y avait une justice, ils devraient tous rester célibataires.

— La vérité, coupa Flora qui commençait à sentir une migraine féroce lui serrer douloureusement les tempes, c'est que Marc et moi, nous ne nous entendons pas du tout.

— Comme ça ? Tout de go ? Tu penses bien qu'il y a une raison.

— En tout cas, abrégée la jeune femme, je préfère ne pas lui imposer ma présence plus longtemps. Il en arriverait à me détester. C'est la raison de mon départ.

Madame Derval réfléchissait. Un soupir souleva son corsage, étroitement ajusté par une émule de Lanvin, car malgré la cinquantaine, elle était restée mince et coquette.

— Naturellement, convint-elle, pour elle-même, tout cela dérange un peu mes plans. J'avais justement un tournoi de bridge avec Mme Sylvère comme partenaire... Je vais le contremander, non sans avoir dit à Raymonde Sylvère ce que je pense de son fils. Et il y a la villa du Zoute qu'on avait louée en commun, les Sylvère et nous ! Ton père s'en occupera. Il ne serait pas séant qu'on nous voit ensemble maintenant.

Flora commençait à être sérieusement effrayée par les initiatives de Madame Mère.

— Ecoutez, maman, ne trouvez-vous pas que tout cela est prématuré et qu'il vaudrait mieux éviter de rendre publics mes déboires conjugaux ?

— Comment ? Mais je pense bien que tu ne vas pas te laisser faire par ton mari ? Que tu vas demander la séparation légale ? Je ne veux pas que ma fille mène une vie de martyre, ajouta-t-elle, dramatique. Et tant pis s'il y a des

ragots, commérages, scandale. Je braverai tout pour toi, mon enfant.

Elle avait tout le feu d'un prédicateur entraînant les fidèles à la croisade.

— Mais maman, je ne veux rien brusquer. Marc traverse peut-être une mauvaise crise, temporisa Flora dont les résolutions fondaient à mesure que montait l'exaltation maternelle.

Mme Derval leva les bras au ciel.

— Une crise... Est-ce qu'un mari sérieux se permet d'avoir des crises de conscience ou de fidélité ? Non, non, ma fille, Marc Sylvère est un être cynique. Je l'ai toujours prédit. Et tu n'auras que des déboires avec lui. Et puis, reprit-elle, avec une rérudescence de force, as-tu pensé à Trotty ? Tu ne veux pas que cet enfant grandisse au milieu de vos querelles ? Qu'il respire la tristesse... la mélancolie d'un foyer malheureux ?

— Justement. Je voulais vous demander de garder Trotty ?

Le buste de Mme Derval se redressa comme déclenché par un ressort.

— Garder Trotty ?... Et toi, alors ?

— Moi... Je travaillerai.

La stupéfaction de sa mère, en d'autres temps, eût amusé Flora mais aujourd'hui, elle était vraiment peu encline à la gaieté.

— Travailler... Mais Dieu merci, nous n'avons pas besoin que notre fille travaille. Que diraient les gens ?

— Les gens n'en sauront rien, parce que je vous demande de ne pas étudier notre séparation à Marc et à moi. En somme, rien n'est définitif. Peut-être Marc me reviendra-t-il ?

L'indignation coupa la voix de Mme Derval.

— Ah ! tu vois, tu lui pardonnerais encore folle que tu es. Et vous recommencerez à mener une vie d'enfer...

— Il n'est pas question de ça, décréta Flora qui commençait à trouver que sa mère exagérait. J'ai malheureusement l'impression que Marc sera ravi que je lui rende sa liberté. Si Dieu voulait que mon absence lui pèse tant soit peu, il viendrait implorer mon pardon.

Mme Derval hocha la tête avec une pitié méprisante.

— Et naturellement tu ne demanderas qu'à oublier ses torts ?

— Cela c'est mon affaire, maman...

« Nous n'en sommes pas encore là, souffla-t-elle tandis qu'une expression de détresse contractait tous ses traits.

— Pas de télégramme pour moi, Jane ?

— Non, Monsieur.

— Pas de coup de téléphone de Bruxelles, non plus ?

— Absolument rien, Monsieur.

La soubrette entendit son patron prononcer à voix basse :

— C'est bizarre.

Elle partageait cette opinion et mourait de curiosité.

Elle attendit un instant, tandis que Marc dépliait sa serviette devant la table de bridge où, pour éviter des complications de service, il s'était fait servir son dîner.

Tandis qu'elle lui présentait un oeuf cocotté, elle ajouta, sans avoir l'air d'y toucher :

— Je pense que Madame a dû partir pour un certain temps, car elle a emporté toutes ses robes.

Les sourcils du docteur affectèrent la forme la plus aiguë de l'accent circonflexe.

— Toutes ses robes, vous dites, Jane ?

— Enfin, toutes celles que Madame a l'habitude de mettre. Evidemment son vestiaire complet n'aurait pu tenir dans deux valises, d'autant que la blanche était pleine des affaires de Trotty.

— Et elle a aussi emporté toutes les affaires du petit ?

— Oui Monsieur. Lainages et vêtements d'été.

Marc eut un sifflement de perplexité.

— Ça, alors...



“Mon petit ‘champion’ est un bébé Heinz, bien entendu !”

Tant qu'il y aura des bébés, il y aura des concours et des juges pour leur décerner des prix de beauté et de santé. Demandez à la maman d'un de ces gagnants de quoi elle le nourrit. Presque invariablement elle répondra "Heinz". Parmi les gagnants des concours, par tout le pays, la proportion de bébés nourris aux aliments Heinz est extraordinaire. Dans le plus im-

portant des récents concours, 30 des 31 gagnants étaient des bébés Heinz.

Quelle meilleure preuve de la qualité des aliments Heinz pour bébés ! La jeune maman ne peut souhaiter une alimentation plus saine, plus digestible et de saveur plus naturelle pour ses enfants. Nourrissez votre bébé aux aliments Heinz et voyez-le profiter.



HEINZ, LES ALIMENTS POUR BÉBÉS QUI SE VENDENT LE PLUS AU CANADA



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

Il était rentré la veille et, au courant du départ de Flora, il n'avait rien trouvé d'anormal à voir le logis vide. Ses occupations à la clinique, des rapports qui l'avaient tenu à sa table de travail une partie de la nuit, l'avaient empêché de réfléchir beaucoup au fait singulier qu'il n'y avait pas encore une seule lettre de sa femme l'attendant à la maison. D'autant qu'il pouvait y avoir un message à la clinique. Peut-être avait-on omis de le lui remettre ?

Mais quand il s'était retrouvé seul, le lendemain soir, dans le foyer qui lui parut glacial, privé de la tendre présence de Flora et des bruyantes manifestations de Trotty, il commença à se morfondre.

Il en est ainsi des choses essentielles qu'on possède : l'air pur, la santé, la tendresse d'une femme. Peut-être, lorsque Marc rentrait fatigué et préoccupé, n'avait-il pas bien réalisé combien lui étaient nécessaires et précieux les deux êtres qui faisaient son foyer si chaleureux. Ils étaient, pour lui, comme les éléments naturels de la vie. Eux partis, il régnait dans la maison désertée, une atmosphère soudain déprimante.

Marc ne put la supporter.

— Appelez-moi Bruxelles, Jane, s'il vous plaît, dit-il.

— Bien Monsieur. Tout de suite.

Il attaqua sans entrain la tranche de jambon et la salade que la bonne venait de déposer devant lui. Lorsqu'il entendit le téléphone sonner, il repoussa sa chaise et se précipita au salon. Le visage impassible de Jane se tournait vers lui.

— Il n'y a personne chez Mme Derval, Monsieur.

— Comment personne ? On m'a déjà répondu cela cet après-midi, quand j'ai appelé de la clinique.

Vivement, il s'empara du récepteur.

— Qui est là ? s'enquit-il, d'un ton bref.

— C'est Mélina, Monsieur, émit la voix un peu cassée de la vieille servante des Derval, la seule de leurs « sujets » que ces temps de crise leur aient permis de garder.

— Eh bien Mélina, où est Madame Sylvère ?

— J'ignore Monsieur.

— Elle n'est donc pas à Bruxelles ?

— Non Monsieur.

— Et ma belle-mère... je veux dire Mme Derval ? serait-elle plus souffrante ?

— A ma connaissance, Madame se porte comme un charme, Monsieur.

— Mais alors, qu'elle vienne en ligne !

— Madame est sortie, Monsieur.

Le timbre du docteur monta d'un diapason.

— Jusqu'à quand ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

La moutarde commençait à chauffer désagréablement les narines de Marc.

— Passez-moi Monsieur Derval.

— Monsieur Derval n'est pas là non plus, Monsieur.

— Il n'y a donc personne chez vous ?

— Je crains bien que non, Monsieur.

— Vous crai... Qu'est-ce que cela veut dire ?

La stupeur le disputait chez lui à la colère grandissante.

Il raccrocha brutalement et appela le numéro de ses parents. Sa mère répondit à l'appel et parut sidérée d'apprendre que Flora était à Bruxelles.

— Nous ne l'avons pas encore vue, dit-elle, choquée, et le petit pas davantage. Je trouve ce manque d'égards tout à fait regrettable.

Marc connaissait le complexe de sa mère qui s'offusquait toujours des procédés trop cavaliers de la « jeune génération ». Il ne jugea pas utile d'aggraver la situation et lui demanda seulement de téléphoner chez ses beaux-

parents et de le rappeler aussitôt après.

— Tu me fais penser, déclara Madame Sylvère, qu'Henriette m'a fait faux bond pour le championnat de bridge que nous devons disputer ensemble. A quatre jours de la compétition ! On n'a jamais vu ça... Tu ne trouves pas qu'elle exagère ?

— Oh ! maman ! il ne s'agit pas de problèmes mondains, ni de préséances, mais de ma femme et de mon fils dont je suis sans nouvelles depuis huit jours, bientôt, qu'ils sont partis. Voulez-vous vous informer directement et rapidement ? Je suis sérieusement inquiet.

— Je crois bien, mon fils. Je fais le nécessaire immédiatement.

Moins d'une heure plus tard, la sonnerie du téléphone coupait net la promenade nerveuse qu'accomplissait Marc autour du salon pour tromper son impatiente attente.

La nouvelle que lui donnait sa mère avait de quoi le stupéfier : les Derval, qui s'étaient réfugiés dans leur villa du Zoute, prétendaient avoir Trotty avec eux, mais ignorer tout de la résidence actuelle de Flora.

— Et tu peux croire, ajouta la voix éplorée et indignée de Mme Sylvère, qu'Henriette m'en a raconté sur ton compte ! Il paraît que tu es un monstre, qui mérite d'être condamné pour cruauté mentale !...

Marc prit à peine le temps de raccrocher. Il médita une seconde : le dernier départ d'avion avait eu lieu. Il en était de même du train rapide. Seul, restait le train qui quittait la gare du Nord à six heures.

Il recula devant toute cette nuit d'insomnie passée à tourner dans sa tête un insoluble problème.

Bon, il prendrait la voiture. Il aimait encore mieux conduire pendant trois cents kilomètres. Cela, au moins, l'occuperait.

Il laissa des instructions pour la clinique, affirma qu'il serait de retour le lendemain soir. Puis, sous le regard perplexe de Jane ahurie et scandalisée de rester ainsi maîtresse du terrain sans avoir rien compris à ce qui

advenait, il lança sa traction sur la route du Nord...

IV

Le brave père Derval s'était réfugié peureusement sous la véranda vitrée et il regardait mélancoliquement les vagues battre la digue, tandis que se déchainait l'ouragan à l'intérieur, entre sa femme et son gendre.

Madame Mère, les lèvres pincées, sa silhouette se détachant sur le fond de la palissandre d'un piano à queue de la bonne époque, foudroyait du regard un Marc complètement abruti par le voyage et par les reproches sanglants qui lui tombaient dessus comme grêle.

— En vérité, Marc Sylvère, si ma fille m'avait écoutée, vous ne l'auriez jamais conduite à l'autel. Des hommes comme vous sont une plaie sociale.

— Mais enfin, Mère, qu'est-ce que j'ai fait ? Je voudrais bien savoir ce dont je suis accusé tout de même !

— Vous le savez mieux que moi, Monsieur.

C'était une des vérités les plus évidentes qu'Henriette Derval eut proférées depuis le commencement de cet orageux entretien. Car le pire de l'histoire était bien que cette entêtée de Flora n'avait jamais consenti à lui dire pourquoi elle avait résolu de fuir, momentanément le domicile conjugal.

Marc haussa les épaules.

— Je ne sais rien du tout, sinon que Flora a une de ces lubies de femme qui mériteraient une bonne sanction et que je ne me ferai pas faute de le lui montrer, quand je l'aurai retrouvée.

Il n'était pas content, Marc... et il commençait à s'énerver sérieusement.

Mme Derval eut un cri de louve menacée dans sa progéniture. Elle abandonna l'appui du piano pour se précipiter vers son gendre, le visage enflammé par le courroux :

— Ecoutez-moi, Marc Sylvère, si vous vous avisez jamais de toucher à un

cheveu de ma fille, il vous en cuira, je vous l'affirme.

— Eh ! Mère, mettez-vous à ma place... je...

— Et d'abord, ne m'appelez plus « Mère », coupa Mme Derval, indignée, en le toisant d'un air dégoûté. Vous n'avez plus droit à ce titre. Quant à me mettre à votre place, je n'en voudrais pas pour un empire. Vous n'avez pas honte ?

— Mais encore une fois, de quoi ? tonna la voix éclatante du toubib dont l'exaspération débordait. Enfin, c'est inouï... Je rentre de Suisse...

— De Suisse, dites-vous ?... Attendez, attendez... Mais... je commence à comprendre, moi. Et pourquoi, s'il vous plaît, y êtes-vous allé en Suisse ?

Le cerveau de Mme Derval tournait fiévreusement.

Comment Flora ne lui avait-elle donc pas mentionné ce voyage ?... Il y avait anguille sous roche. Tel un chasseur sur la piste, elle se sentit des forces nouvelles, pour continuer la lutte.

Une gêne avait passé sur le visage de Marc.

— Cela, vous me permettez de le garder pour moi. Ma femme elle-même s'est montrée moins indiscrete que vous. Vous comprenez, un médecin est tenu au secret professionnel.

— Ah ! vraiment... Le secret professionnel... Jolie excuse ! Et si tout venait justement de ce voyage ? Si Flora avait été éclairée sur vos agissements ?

— Mes agissements ? Mais enfin, Mère, expliquez-vous ?

Mme Derval jeta sur son gendre un regard glacé.

— Jouez l'innocent... Vous voudriez me faire croire peut-être que vous y êtes allé seul, en Suisse ?

Marc ne répondit pas. Il se prit la tête à deux mains. Cette histoire et la tournure qu'elle prenait commençait à lui échauffer les oreilles. En même temps, la réflexion de sa belle-mère lui ouvrait des horizons.

— Ah ! ah !... vous ne faites plus le matamore, docteur Sylvère ? Vous commencez à comprendre que ma pauvre petite fille a des armes contre vous.

Marc se leva brusquement :

— Ecoutez, Mère, en voilà assez. Je vous écoute depuis une bonne demi-heure et j'ai montré assez de patience et de déférence. Oui ou non, voulez-vous me dire où est ma femme ?

— Non, rugit Mme Derval, telle une lionne en furie.

— Je vous préviens que je m'adresserai aux tribunaux... Vous ne reculez pas devant le scandale ?

— C'est sur vous qu'il retombera, le scandale...

— Et sur mon fils malheureusement, murmura amèrement Marc. Vous savez bien que c'est cela qui m'arrête... mais je vous avertis que je retrouverai Flora, malgré vous et ce jour-là, s'il arrive quelque chose, vous pourrez faire votre « mea culpa ».

— Que... quoi... Qu'est-ce que vous ferez ? balbutia Henriette Derval, que les menaces, sourdement contenues dans la dernière phrase de Marc, venaient de glacer d'effroi.

Mais son gendre ne l'entendait plus. Il avait quitté la pièce et maintenant il descendait les escaliers de la villa, comme un fou.

L'appel angoissé de Mme Derval alerta « Alphonse » que les éclats de voix de sa moitié venaient de tirer de sa somnolence :

— Tu ne penses pas qu'il méditerait un malheur ?

— Marc n'est pas un garçon à coups de tête, décréta prudemment Alphonse Derval. Mais j'ai l'impression qu'au lieu d'arranger les affaires de ta fille, tu les aurais plutôt aggravées... comme d'habitude, soupira Derval, résigné.

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Celui qui prend des bains de soleil, pratiquement nu, sur la galerie arrière de son logis, est-il, par le fait même, coupable d'exposition indécente et publique ?

Un individu profite du soleil qui baigne la galerie arrière de son logis. Il s'y expose à peu près nu. Des gens le voient et, naturellement, crient au scandale. Prévenues, les Autorités interviennent et traduisent le fervent des bains de soleil devant le Tribunal. On l'accuse de s'être exposé en public de façon indécente.

Mais l'accusé ne l'entend pas ainsi. Il nie l'accusation portée contre lui. Son principal argument est à l'effet que la galerie de sa maison n'est pas un endroit public. Conséquemment on ne peut lui reprocher de s'être exposé dans un endroit public.

Ses accusateurs prétendent le contraire naturellement. Pour prouver que la galerie en question est bien un endroit public, ils font entendre plusieurs témoins qui affirment avoir vu le prévenu dans une tenue se rapprochant trop de celle d'Adam dans l'ancien Paradis.

Ce disciple du soleil est-il COUPABLE ou NON de s'être exposé en public ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal, aux Sessions de la Paix, à Montréal, dans un jugement rendu le 2 mai 1952.

La galerie d'une maison n'est pas un endroit public. Par conséquent on ne peut reprocher à une personne de s'y exposer en public. Il faut dire cependant que telle exposition est illégale. Dans ce cas il faut accuser l'exposant de s'exposer de façon à insulter ou offenser les gens. Il y a une différence entre les deux cas.

— Et voilà les hommes ! conclut Mme Mère, avec le geste découragé d'une héroïne méconnue.

... — Je la retrouverai, avait déclaré Marc en quittant furieusement la maison de sa belle-mère.

Néanmoins, le temps coulait inexorablement et il ne savait toujours rien de Flora.

Toute cette histoire lui semblait si extravagante qu'il se refusait à la prendre au sérieux. Flora allait rentrer et elle lui expliquerait tout cet imbroglio. Mais sa femme ne revenait pas. Des questions matérielles se posaient, angoissantes... compliquant le désarroi moral dans lequel se trouvait le jeune toubib. Malheureusement, son service à la clinique ne lui laissait guère le loisir de s'absenter et de s'occuper de ses affaires familiales.

Deux semaines passèrent, coupées de coups de téléphone à Bruxelles, tantôt au domicile de ses parents, tantôt à la villa du Zoute, de lettres, que Marc écrivait fiévreusement à la veillée, et qui lui revenaient intactes, avec la mention écrite de la main académique de sa belle-mère : *retour à l'envoyeur*.

Marc, désireux de ne pas aggraver cette ridicule situation, évitait de la rendre publique et il avait donné une explication plausible à l'absence de sa femme.

Ce jour-là, néanmoins, c'était l'anniversaire de leurs cinq ans de mariage. Excédé, Marc avait résolu de frapper un grand coup : il userait de ses droits de père pour reprendre Trotty, et, grâce à cela, il arriverait à faire sortir Flora de son silence. Jusqu'ici, il avait répugné à ce moyen cruel mais aujourd'hui, il était décidé à en finir.

Il prit sa voiture et fila en direction du Nord. La route était longue et monotone et le paysage sans joie laissait au conducteur le loisir de ruminer ses mélancoliques pensées.

Pour tromper l'ennui de ce trajet interminable il tourna le bouton de la radio. La musique l'accompagna, berçant sa tristesse. Il en eut vite assez. Il allait fermer le poste, excédé, lorsqu'une voix annonça sur l'antenne :

« Nous allons vous donner quelques disques demandés par nos auditeurs. Voici le premier. Pour un cher anniversaire, de la part d'une auditrice de Blankenberghe, qui signe « triste délaissée » :

« Loin de toi »...

Marc avait tressailli. Il écouta ardemment... Une auditrice de Blankenberghe... Pour un cher anniversaire... Tout de suite, il sut de qui émanait le message, et immédiatement, mit pleins gaz. La route passa vite sous les roues de la folle voiture lancée à tombeau ouvert, que le conducteur n'eut plus le loisir de trouver le paysage monotone ou ennuyeux. Au surplus, une étrange émotion l'habitait.

« Loin de toi »... chantait la voix qui semblait le guider vers un but déterminé.

... Blankenberghe, la jolie station et ses villas coquettes, posées au bord du quai nordique... la mer glauque... et l'Hôtel des Lucioles, avec son balcon de bois, son horloge rustique, ses fenêtres à petits carreaux ornées de mousseline empesée...

Quand il entra en coup de vent et que dans la cage vitrée il la vit penchée sur le livre de caisse, puis, tour à tour rougissante et blême, dressée comme la statue même de l'émoi, ses mains crispées cherchant derrière elle un point d'appui, il remercia son instinct qui ne l'avait pas trompé.

Elle avait tant changé, avec un petit visage amaigri, des yeux cernés et trop grands, une bouche tremblante, que les phrases agressives qu'il avait précédées moururent sur ses lèvres.

— Flora... Pourquoi as-tu commis cette folie ? Qu'est-ce qui arrive, ma petite fille ?

Il l'avait prise dans ses grands bras solides, malgré sa résistance et d'un index autoritaire, il levait vers son visage le menton de la jeune femme. Les cheveux de Flora croulèrent sur ses épaules. Elle essaya de les retenir, maladroitement, tout en essayant de se défendre contre l'étreinte impatiente de Marc.

— Pas de question, ma belle. Je te tiens. Je te garde.

Il se pencha et l'embrassa si fort qu'elle en perdit le souffle. Elle céda et mollit, avec un gémissement, s'affaissant entre les bras qui l'enserraient.

— Tu vois bien que tu m'aimes, chuchota, près de son oreille, la voix dont elle connaissait si bien le timbre un peu assourdi. Vilaine fille, qu'est-ce qui t'a pris ? Tu as failli me rendre fou.

Mademoiselle Juniot apparut au seuil du réduit vitré. Ses yeux exprimèrent une heureuse satisfaction, en même temps qu'un blâme discret.

— Marc... Enfin, ce n'est pas trop tôt. Marc détourna la tête.

VOUS LIREZ dans notre PROCHAIN NUMERO

- Notre grande enquête :
DANS LES COULISSES
D'UN PAQUEBOT
par Gérard Viot
- SILLERY LA PITTORESQUE
par Damase Potvin
- Et comme d'habitude

- Vous pénétrerez dans l'intimité d'une de nos vedettes canadiennes
- Des articles abondamment illustrés.
- Nos nouvelles.
- Notre grand feuilleton d'amour et d'aventure.
- et les fameuses chroniques du "SAMEDI".

— Bonjour, Marraine. C'est donc vous qui aviez recueilli l'enfant prodige. J'aurais dû y penser sur-le-champ.

— L'enfant prodige que tu as meurtrie, sacripan. Mais vous feriez mieux, mes enfants, d'aller vous expliquer ailleurs. Il peut venir des clients. Comme on ne connaît pas les liens qui vous unissent encore, heureusement, ma maison sera perdue de réputation.

— Très juste, dit Marc. Il entraîna Flora sanglotante, accrochée à lui comme une noyée.

... C'était le salon où ils avaient dansé leur premier tango, cette année où Flora était en vacances chez sa marraine... et Marc, cet été-là, avait brigué une prolongation de congé.

Ils s'en souvinrent tous deux en reconnaissant les fauteuils Louis XIV, le tapis à guipure sur la console, le pick-up et la discothèque et la cheminée que dominait un grand portrait de la défunte Reine Astrid.

« Loin de toi »... Le refrain obsédant les entourait de ses roucoulements arabesques.

— Allons, ma chérie. Confessez-vous à votre vieux bonhomme de mari. Tu es

tombée sur la tête ? Tu as eu des visions ? Tu as entendu des voix ? Qu'est-ce qui a pu te pousser à une fugue aussi déraisonnable ?

Il la regardait anxieux. Ses yeux avaient perdu leur sévérité. Elle releva son visage, tenta de sourire à travers ses larmes.

— Oh ! Marc. J'ai eu si mal... Je t'aime tant !

— Et c'est pour ça que tu es partie ? O logique féminine !... Tu te déplaçais donc si fort à Saint-Germain ?

— Ce n'est pas ça, Marc... mais... tu comprends...

— Quoi ? Ta mère, je parie ? dit-il, les sourcils froncés.

— Non, il ne s'agit pas de maman... C'est plus grave.

— Alors, dis ?

Perplexe, il l'examinait. Elle baissa le nez, hésitante. Une grimace amère lui tordit la bouche.

— Je voulais te laisser libre.

— Mais libre de quoi, ma folle chérie ?

— De vivre avec celle que tu aimes.

— Celle que j'aime ? Il n'y en a qu'une que j'aime, et c'est toi, idiot.

Jamais injure n'avait rencontré regard plus reconnaissant car le ton de Marc était si tendre, si tendre en vérité, que toutes les préventions de Flora s'évanouirent comme par magie.

Elle voulut s'insurger contre ce sortilège qui lui semblait une feinte de plus destinée à la convaincre.

— Mais enfin, Marc, je n'ai pas rêvé... Brigitte ?

— Brigitte ? Il avait l'air incompréhensif, stupéfait, mais pas gêné le moins du monde ou c'était un monstre d'hypocrisie... ou... Elle commença à flairer une formidable méprise.

— Enfin, émit-elle, décontenancée... tu es bien allé en Suisse avec Brigitte ?... Même, j'en ai eu confirmation par l'Agence. Tu avais retenu une place pour Madame Van Brantegaen.

Les yeux incompréhensifs de Marc se chargèrent soudain de gaieté. Son rire sonna clair, allègre, moqueur. Et il se livra à des contorsions si folles que Flora, ahurie, et soulagée de retrouver le Marc des anciens jours, se mit à rire de confiance.

— Alors tu... tu ne l'aimes donc pas ? Tu ne regrettes pas de ne pas l'avoir épousée ?

— Qui ça... Mme Van Brantegaen ? Mais elle a 73 ans, ma chérie.

— Quoi ? Je...

La bouche ouverte, Flora renonça à exprimer sa stupeur.

— Voyons, bécassou... Il ne s'agit pas de Brigitte, qui est toujours au Congo... Mais de sa grand-mère. La pauvre a une affection grave qu'un grand spécialiste de Suisse traite, paraît-il. Elle ne voulait pas que sa famille soit au courant du traitement qu'elle allait tenter et m'avait demandé le secret ; je suis allée la chercher à la gare et l'ai escortée, le lendemain, jusqu'à Zermat, avec la discrétion d'usage. Non, en vérité, je n'ai jamais regretté de ne pas l'avoir épousée, achevait-il avec un grand sérieux. Elle porte une perruque et un râtelier. Je ne suis pas sensible à ce genre de séduction.

Flora le regardait, médusée. Puis contrite et penaude, elle porta la main à sa bouche :

— Oh ! Marc, dire que j'ai failli démolir notre bonheur pour cette stupidité.

Il la considéra gravement. Ses yeux étaient brillants, comme s'il refoulait quelques larmes, indignes d'un docteur praticien, chef de clinique.

— Nous aurons du moins appris une chose, chuchota-t-il.

Il lui baisa les lèvres, amoureusement.

— C'est que notre bonheur a la vie dure, Chérie.

JACQUES DOMINIQUE.



LA REVUE Populaire

EST LA REVUE DU BEAU SEXE

- Vous y trouverez :
- Nos chroniques de mode et de cuisine.
 - Nombre de conseils qui vous faciliteront la tenue d'une maison et l'éducation de vos enfants.
 - Des articles et de passionnants romans que vous aimerez à faire lire par toute la famille.
 - Des rubriques qui vous tiendront au courant de l'activité artistique et littéraire à travers le monde.

S'ABONNER C'EST S'ASSURER D'ETRE TOUJOURS A LA PAGE

Notre roman du mois d'août

LA MADONE DU VITRAIL
par ANNIE & PIERRE HOT

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement

Canada	1 an	\$1.50	2 ans	\$2.50
Etats-Unis	1 an	\$2.00	2 ans	\$3.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

NOTRE FEUILLETON

LE PARDON D'OUTRE-TOMBE

par PIERRE NINOUS

No 10

«Y arrive-t-on par chemin de fer ? demanda le marquis qui venait d'écrire l'adresse.

— La voie ferrée n'en est pas loin ; cependant, elle n'y passe pas.

« Mais Loucelles est tout près de Caen, et certainement avec une voiture, vous pourrez aller et venir après déjeuner.

Les deux amis se levèrent.

Il était assez tard dans la matinée. On ne pouvait plus partir que par l'un des trains du soir.

A huit heures quarante-cinq, en effet, Bernard et Brésilia prirent l'express qui les débarqua à Caen à deux heures du matin.

Le lendemain, dès l'aube, avec un excellent landau bien attelé, ils se dirigèrent vers la ferme très importante, que cultivait lui-même Philibert Moreau, aux environs du village qu'avait désigné l'agent d'affaires.

Enfin, on arriva devant le portail magnifique, quoique délabré, d'un ancien couvent transformé en ferme.

La voiture s'étant arrêtée sur la route, les deux amis sautèrent à terre et entrèrent dans la cour. Là, tout un monde picorait, hennissait, beuglait, criait, gloussait.

Des poules suivies de leurs innombrables couvées grattaient les fumiers ; dans les bergeries pleines, on entendait le bêlement des bêtes voulant sortir ; par les portes ouvertes des étables, on apercevait un immense troupeau de vaches aux mamelles énormes.

Et comme les chiens aboyaient, à tout rompre, annonçant les étrangers, un homme d'une cinquantaine d'années environ apparut au seuil de l'une des bâtisses.

Il était presque aussi grand que Bernard, haut en couleur, avec l'oeil clair, autoritaire et intelligent.

Lauris s'avança vers lui, et soulevant les bords de son chapeau, il dit :

— Ne seriez-vous pas monsieur Philibert Moreau, monsieur ?

— Lui-même. Y a-t-il quelque chose pour votre service ici, monsieur ?

— Oui, nous avons, mon ami et moi, un renseignement à vous demander.

— Alors, donnez-vous la peine d'entrer dans la maison, nous causerons.

Ils pénétrèrent aussitôt tous les trois dans une chartreuse basse, mais qui devait contenir bon nombre de pièces, si l'on en jugeait par son étendue.

A gauche, la cuisine était ouverte.

Sur une table de chêne, noircie par les siècles, les assiettes et les cuillères étaient alignées pour le premier déjeuner, car il n'était pas encore huit heures.

Philibert Moreau ouvrit une autre porte à droite, et il fit entrer les deux voyageurs dans une vaste salle à manger, meublée de quelques bahuts normands, d'un vaisselier, d'une table immense et de plusieurs douzaines de chaises de paille.

— Et maintenant, messieurs, dit-il,

quand il eut fait asseoir ses hôtes, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?...

Ce fut, une fois de plus, Bernard qui se disposa à parler, l'émotion de son ami étant plus violente que jamais. Il dit :

— Il y a environ seize ans, monsieur, vous avez recueilli la succession de l'une de vos parentes à Paris, Mme Runkel.

Philibert Moreau écoutait attentivement le marquis de Mirecourt.

Mais on est prudent en Normandie.

Et comme il ne savait pas où ces étrangers voulaient en venir, il se contentait d'incliner silencieusement et affirmativement la tête, mais sans prononcer une seule parole.

Bernard, qui n'y allait pas par quatre chemins, continua :

— Avec la crémèrie et le reste, vous avez trouvé chez votre parente, monsieur, une pauvre petite orpheline, dont sa charité et sa bonté avaient bien voulu se charger.

« Nous venons tout simplement, aujourd'hui vous demander ce qu'elle est devenue.

— Très bien, messieurs. Mais avez-vous qualité pour me faire cette demande ?

« Et dans quel but me la faites-vous ?

Brésilia n'y tint plus, et ce fut la voix à peine distincte qu'il répondit :

— Je suis son père, monsieur, et je voudrais tant retrouver ma fille.

Philibert Moreau était un brave homme, ayant des enfants qu'il adorait.

— Le père !... s'exclama-t-il. Ce pauvre homme, si malheureux, qui, après avoir vu mourir sa femme, avait été obligé de s'expatrier sans emmener sa fille ?

— Oh ! oui, monsieur, vous pouvez le dire que j'ai été malheureux, et que j'ai souffert !

« Et si je ne suis pas mort de ma solitude, et de ma douleur, et de mes regrets, et de mes découragements, c'est que la pensée de retrouver un jour cette enfant abandonnée par la force des choses m'a soutenu !

« Et cependant, j'eusse dû être tranquille, car je l'avais laissée à une bien brave femme, d'un cœur et d'un dévouement extraordinaires ; mais, vous le voyez, ce que je redoutais est arrivé...

« Mme Runkel est morte, et alors qu'est devenue la pauvre mignonne ?...

— Je ne pouvais la prendre ici, monsieur, car, à cette époque-là, n'étant pas marié, il m'eût été difficile de la garder dans ma ferme. Mais je connaissais un couvent, un orphelinat où, disait-on, les enfants étaient bien soignées et élevées à l'air pur. Alors, j'ai donné une petite somme pour elle, et la supérieure s'est chargée de votre Cécile.

« Les religieuses se sont attachées à elle. Votre fille a reçu une bonne éducation. Une seule chose a gâté ma joie, car l'enfant est adorable en tous points.

— Quoi donc ? demanda Brésilia, haletant.

— La santé de Cécile a toujours été chancelante.

— Oh ! je la guérirai !... je la fortifierai !... Rien ne me coûtera pour cela !

« Mais vous ne me donnez pas le nom de ce couvent, monsieur. Vous ne me dites pas où il est situé !...

« Vite, monsieur, je vous en supplie, renseignez-moi, que j'aie à l'instant même chercher ma fille.

— Je le veux bien. Le monastère où Cécile a été élevée se nomme la Délivrande.

« Il n'est pas éloigné d'ici. En prenant un chemin vicinal, qui passe à quelques centaines de mètres de la ferme, vous pouvez être à Douvres dans deux petites heures : la Délivrande est à côté.

Brésilia était debout, frémissant d'impatience.

— Partons, Bernard, implora-t-il, partons sur-le-champ.

Lauris se leva sans un mot.

Mais Philibert Moreau les força à se rasseoir tous les deux.

— Attendez donc, dit-il, je n'ai pas fini.

— Quoi encore ?...

— Votre fille n'est plus à la Délivrande.

Instantanément le visage de Dominique se crispa, se bouleversa...

— Mon Dieu, dit-il. C'est trop...

Le fermier aussitôt, pris de pitié, répondit :

— Mais non, ne vous tourmentez pas, calmez-vous. Laissez-moi plutôt achever. Votre fille est joliment heureuse, allez... Il lui est arrivé une de ces chances ; oh ! mais une de ces chances !...

— Laquelle ?

— Un jeune homme très bien avait rencontré Cécile, l'an passé, dans la campagne, au moment des bains de mer. Car, à cette époque, les orphelines sortent souvent, pour divers petits travaux qui développent leurs forces.

« Le jeune homme avait été frappé, paraît-il, de sa beauté et de sa grâce.

« Il a voulu attendre un an, pour savoir si son impression était sérieuse, et au bout de dix mois, en effet, il est revenu et l'a demandée en mariage à la supérieure.

— Vous l'avez vu, ce jeune homme ! demanda Bernard, qui, depuis un instant, mal à l'aise, éprouvait une vague méfiance.

— Non, répondit M. Moreau, un peu embarrassé.

« J'avais alors une affaire extrêmement grave, à liquider à Rouen. Puis, est arrivé à Caen le concours des animaux gras. Il m'a été impossible de m'absenter...

Il ne continua pas, sa gêne augmentait...

Maintenant, il était honteux du sentiment de mesquinerie qui lui avait fait refuser de s'occuper du mariage, afin de n'avoir aucun cadeau à faire à la malheureuse.

Bernard, instinctivement, comprit tout cela, et demanda :

— Mais enfin, quel est ce jeune homme ? Comment s'appelle-t-il ? Quelle est sa situation ? Où habite-t-il ?

— A toutes ces questions, il m'est impossible de répondre. Sinon, qu'il avait une petite fortune, gagné honorablement par lui. Il paraît que, par contrat de mariage, il en a donné la moitié à Cécile, exigeant de son grand amour qu'il

le l'acceptât, afin, disait-il, que tout fût commun entre eux.

— Oh ! le brave garçon, s'écria l'ancien prospecteur... Comme je lui re-vaudrai cela !

Le malaise de Lauris, au contraire, augmentait.

— Et le mariage a eu lieu ? demanda-t-il.

— Parfaitement, monsieur.

— Il y a longtemps ?...

— Deux mois à peu près...

Plus que jamais, le marquis de Mirecourt fronçait les sourcils.

Brésilia, au comble du bonheur, demanda :

— Et elle est heureuse, ma fille ?...

— Heureuse ?... Oh ! oui, au-delà de tout !

— Et vous l'avez vue ?...

— Non.

— Alors, comment le savez-vous ?...

— C'est la supérieure qui m'a écrit, et véritablement m'a tenu au courant de ce qui s'est passé.

— Quel est le nom de mon gendre ?

Philibert Moreau parut faire appel à sa mémoire ; il réfléchit, racla sa gorge deux ou trois fois de suite :

— C'est... C'est... Attendez donc...

Puis, il finit par déclarer :

— Ma foi, je ne me souviens plus...

— Mais vous devez l'avoir ce nom ! fit observer Lauris, dans les lettres que Mme la supérieure de la Délivrande vous a écrites au moment du mariage...

— C'est ma foi vrai !... Vous avez parfaitement raison.

Il se leva, puis interloqué, il dit encore :

— Mais ces lettres, où sont-elles ? Voilà le chiendent !...

Il ouvrit un secrétaire, le tiroir d'une commode, bouscula tout, ne trouva rien, et embarrassé, dit :

— C'est ma femme qui s'occupe des papiers. Elle doit les avoir serrées, ces lettres.

— Eh bien, veuillez appeler Mme Moreau.

— Elle est à Bayeux, dans sa famille, depuis hier.

Bernard se leva :

— Le plus simple, Dominique, dit-il en s'adressant à Brésilia, est que nous partions sur-le-champ pour la Délivrande. Cette supérieure nous renseignera.

— Tu as raison, répondit l'ancien prospecteur, partons. Cependant, je ne quitterai pas Monsieur sans lui exprimer toute ma reconnaissance pour sa charité vis-à-vis de ma fille.

« De plus, monsieur, vous avez dû dépenser de l'argent pour elle, supporter des frais.

« Or, comme je suis aujourd'hui en état de vous rembourser le tout, je vous prie de m'en faire connaître le chiffre.

Et, devant l'hésitation du fermier qui bredouillait et rougissait d'avoir fait si peu de chose, Dominique ajouta :

— Oh ! dites le chiffre que vous voudrez, aussi peu approximatif que cela vous plaira. C'est égal !...

L'autre balbutia :

— Je ne me souviens pas. J'ai voulu faire une bonne oeuvre... Je n'ai pas calculé...

Alors, l'ancien prospecteur tira un carnet de chèques de sa poche. Avec un de ces crayons violets qui ne s'effacent pas, il traça deux lignes, signa et tendit le papier à Philibert Moreau en disant :

— Vous pouvez toucher à la Société Générale.

Puis, voyant qu'il avait lu, il ajouta :

— Trouvez-vous la somme suffisante ?

Le fermier, les yeux brillants comme ceux d'un fiévreux, s'écria :

— Dix mille francs !... Mais c'est trop ! C'est infiniment trop !...

« Je ne puis accepter cette somme !... »

— Alors, vous êtes content ?... Tant mieux !...

— Mais, s'exclama naïvement Moreau, vous êtes donc bien riche !...

— Oui, répondit Dominique, un peu...

Un quart d'heure après, le cocher et les chevaux ayant mangé, et les deux amis ayant accepté un verre de très bon cidre, ils remontèrent en landau pour se rendre à la Délivrande où la supérieure, cette fois-ci, les renseignait sur Cécile et sur son mari.

Brésilia éprouvait un bonheur fou.

Ses angoisses, enfin, touchaient à leur terme !...

Bernard, au contraire, un pli profond entre ses fins sourcils, continuait à rester taciturne et préoccupé.

VIII — La volonté de la Tourterelle

La veille, pendant que le marquis de Mirecourt et son ami étaient auprès de Joseph Provensal, Arnold revint chez lui.

Il paraissait exténué.

En effet, par ses renseignements de l'étude, il avait appris que Brésilia était arrivé et descendu à l'hôtel Cosmopolitain.

Il s'y rendit et posa des questions sur Brésilia, comme un fournisseur, voulant faire des offres de service, eût pu le faire.

On le renseigne.

L'Américain n'était pas seul. Un homme très grand, d'une distinction souveraine, l'accompagnait.

Mais on ne put pas lui dire son nom.

Alors, debout contre la vitrine d'un marchand de tableaux, placée à quelques pas de l'hôtel, il attendit la sortie des deux amis.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, en reconnaissant Bernard, qu'il avait jadis connu à Pierre-Pointue, Bernard que l'on avait dit, en effet, parti en Amérique !

« Ils se seront rencontrés là-bas !... » pensa-t-il.

Il les entendit donner l'adresse de la crèmerie de Montrouge.

A son tour alors, hélant un fiacre, il prit la peine d'aller chez lui, se grimer, se rendre méconnaissable aux yeux scrutateurs du marquis, lequel pourrait bien se souvenir de lui.

Or, se laisser reconnaître, c'eût été une imprudence que l'Allemand n'était pas susceptible de commettre.

Jean-Jacques, en effet, savait l'intérêt profond qu'il portait à Gaultier et il ne fallait pas que par cette source, un jour ou l'autre, Brésilia fût mis sur la piste de la jolie petite combinaison qu'avait conçue l'ancien comptable.

Il retrouva les deux amis à Montrouge, où ils avaient été, on le sait, occupés fort longtemps.

Et, à partir de ce moment-là, il ne les quitta plus, les suivant, les épiant, les devançant ou les filant, changeant chaque jour de traits et de tournure, tantôt blond, tantôt brun ; tantôt avec le visage rasé comme celui d'un comédien, tantôt avec des favoris bleus à force d'être noirs, tantôt avec une barbe de fleuve, dorée comme celle d'un Suédois.

A la physionomie désolée de Brésilia, il devinait le résultat de leurs démarches et la déception du bonhomme.

De temps en temps, il songeait :

« Je voudrais bien que cet individu retrouvât sa fille tout seul sans m'obliger à intervenir, car mon intervention serait déplorable. Et d'une imprudence !... »

Il n'avait pas encore pu se procurer de renseignements sur les liens qui unissaient l'ancien prospecteur à Bernard.

Il croyait qu'une simple rencontre, comme il en advient souvent en pays étranger, entre Français, était cause de leur intimité...

Leur association... la réussite, la mine ?...

Tout cela était lettre close pour lui.

Mais ce qui ressortait à ses yeux observateurs, c'est que le jeune marquis paraissait avoir un grand empire sur son ami.

Enfin, un jour, il les vit entrer aux *Petites Affiches*.

Il se frotta les mains.

— Des gens intelligents ! se dit-il. Maintenant, je puis être tranquille. Ils trouveront bien tout seuls !...

Il les accompagna néanmoins, à leur sortie, jusqu'à l'hôtel et, placé devant les tableaux qui lui avaient déjà servi de contenance le premier jour, il attendit.

Bientôt, il assista à l'arrivée de la superbe automobile appartenant à Bernard, et vit aussi le jeune marquis y monter seul.

Il n'eut pas un moment de doute.

« Il va à Pierre-Pointue, pensa-t-il.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Jean-Jacques Monastier ramène un jour chez lui un petit garçon, Claude, qui est bientôt considéré comme son fils. Plus tard, il adopte le jeune orphelin Bernard de Mirecourt. Et enfin Jean-Jacques épouse Angèle de Montlure, qui lui donne une fille, Jacqueline. Puis, la générosité de Jean-Jacques se manifeste encore une fois, lorsqu'il adopte un autre enfant, Albert Gaultier, dont le père lui avait déjà sauvé la vie. Alors, tous quatre, Claude, Bernard, Jacqueline et Albert sont élevés et grandissent ensemble. Alors, un jour Claude est enlevé par un domestique, Isidore, soi-disant pour le ramener à son véritable père, en Allemagne ; Claude, cependant, parvint à s'échapper et à rejoindre les siens, après avoir tué accidentellement son ravisseur. Et la vie s'écoule. La mort aussi continue son oeuvre. En effet, c'est au tour d'Angèle de disparaître, non sans avoir béni les amours de Jacqueline et de Claude. Et Georges Perrotin la suit bientôt dans la tombe. Bernard, après avoir dilapidé tout son avoir, va partir en Amérique, pour refaire sa vie.

Et l'autre reste ici pour compulsurer la collection qu'il aura demandée.

« Je dois avoir du temps devant moi. »

Il connaissait un des employés des *Petites Affiches*, ayant eu des relations dans la maison, à cause de ses fonctions de clerc de notaire.

Il ne lui fut pas difficile de se renseigner.

Il était encore dans la boutique quand Brésilia revint, promettant mille francs de gratification si la collection était chez lui le lendemain, samedi 15 août.

Maintenant, Arnold était fixé.

Et alors il envoya à Gaultier la dépêche convenue, pour le faire arriver immédiatement à Paris.

Sous prétexte d'un client mécontent à visiter, Gaultier se fit ordonner de partir sur-le-champ par Monastier lui-même.

Le soir, en effet, il quittait Landrouzies, et le lendemain, de bonne heure, Albert était rue Pigalle.

A brûle-pourpoint, Arnold lui dit :

— Ton beau-père est ici.

Le sous-directeur de Pierre-Pointue se dressa comme si une décharge électrique l'eût touché.

Il paraissait en proie à une sorte de folie.

— Le beau-père !... murmura-t-il. Et les millions avec ?...

— Est-ce que tu perds la tête ? lui demanda sévèrement l'Allemand, frappé par la décomposition de ses traits.

— On la perdrait à moins ! bredouilla Albert.

— Des bêtises !... je n'admets pas cela !...

« On n'arrive à quelque chose qu'avec du calme et du sang-froid. Or, comme tu n'en as pas du tout, un jour ou l'autre tu feras certainement quelque formidable boulette qui te perdra. Déjà, j'avais prévu l'état de trouble dans lequel je te vois, et je t'ai fait venir autant pour nous entendre que pour t'empêcher d'être vu par le compagnon de ton beau-père. Car tu ne te doutes pas qui l'escorte partout et toujours en ce moment-ci ?... »

— Non, dis.

— Le jeune marquis de Mirecourt...

— Bernard ?

— Oui, Bernard.

— Et quels liens l'unissent-ils à mon beau-père, surtout à ses millions ?

— Je n'en sais rien. Et je n'ai pas encore pu le savoir.

« Car, depuis qu'ils sont ici tous les deux, je n'ai pas eu à flâner, afin de ne pas perdre Brésilia de vue, je te le jure. Mais M. de Mirecourt allant à Pierre-Pointue et t'y trouvant, j'ai eu peur de quelque anicroche sans savoir laquelle, surtout toi n'étant pas prévenu.

— Merci, toujours attentionné, je le vois.

Arnold pleurnicha :

— Tu es comme mon fils, je te l'ai dit. Maintenant, causons de nos petites affaires, veux-tu ?...

— Volontiers.

« Dès que Brésilia vous aura retrouvés, autre histoire.

« Tu n'auras pas de cris de protestation ou d'attendrissement. Au contraire, vis-à-vis de ta femme, montre-toi froid, digne, triste.

« Et si elle insiste pour connaître la cause de ce changement, dis-lui que tu es jaloux... Elle n'est plus à toi seul... Celui qui te la vole est son père, c'est vrai, mais il t'enlève quand même une partie de son cœur.

« Et tout cela très doucement, sans colère, mais avec une grande douleur et des larmes, si tu le peux.

— Je pourrai ! déclara Albert. Continuez.

— Aussitôt que son père aura parlé de ses millions, ce qui ne tardera pas, tu prendras un autre thème, et cela même vis-à-vis de lui.

« Tu n'es pas habitué à une telle richesse... »

« Tu aimes mieux ne posséder que ce que tu es capable de gagner.

« Et puis, ta femme est trop riche... »

« Elle ne te devra plus son bien-être, au contraire... »

« Sa fortune froisse et effarouche ton désintéressement.

« De là, ta tristesse infinie.

« Rien ne te déridera... »

« Au bout de quelques jours, dis à Cécile que tu veux partir.

« Un industriel, rival de Monastier, t'offre une belle situation en Amérique. Il veut te mettre à la tête d'une usine semblable à celle de Pierre-Pointue. Tu vas accepter et aller à New-York.

— J'ai horreur de la mer.

— Serin, va. Est-ce que la menace peut être sérieuse ?...

« C'est seulement pour te faire un caractère aux yeux de Brésilia et augmenter la passion de Cécile ; car ces deux choses sont indispensables pour atteindre notre but.

« Et nous l'atteindrons, si tu m'écoutes.

— Je vous écouterai... scrupuleusement.

— Bien.

« Mais les intérêts ?... La dot qu'il donnera à sa fille. Comment devrai-je agir pour obtenir le plus possible ? »

— N'en parle pas, surtout, et renvoie la question à plus tard.

— Allons donc ?... Pourquoi ce retard ?...

— Parce que l'installation de Brésilia à Paris va lui coûter cher. Il n'y a pas assez longtemps qu'il est riche pour s'être départi encore de ses habitudes d'économie.

« Et puis, pour te conseiller utilement sur la somme à demander, je dois connaître exactement le chiffre de cette fortune. Actuellement, je ne le connais pas.

« Maintenant, il te donnerait trois cent mille francs, peut-être cinq cents... tout au plus... Et encore... »

— C'est quelque chose, pour commencer...

— Tais-toi donc... Il nous faut la moitié, et même davantage.

« Pour en arriver là, laisse-le vivre avec sa fille.

— A Pierre-Pointue ?...

— Jamais de la vie !

— A Paris, alors ?...

— Sans doute.

— Dans la même maison ?

— Oui.

— Et moi aussi, alors ?...

— Parfaitement.

— Et si nos caractères ne sympathisent pas ?

— Ça ne fait rien. Tu seras doux, bon garçon, sans révoltes ni caprices.

— Et si je ne puis pas ?

— Tu pourras. Pour cela, tu songeras aux millions.

« D'abord, tu seras défrayé de tout, ta femme aussi. Tu vivras dans le luxe ! Autant de pris... »

« Puis, quand le beau-père ne pourra plus se passer de sa fille, tu poseras tes conditions.

« Et, à ce moment-là, comme nous connaissons le fond du sac de Brésilia, c'est moi qui te les dicterai, ces conditions.

— Et s'il refuse ?...

— Tu déclareras que tu le quittes et que tu emmènes ta femme.

— Et Cécile, voudra-t-elle me suivre ?...

— Grand benêt !... Si tu as su faire, hésitera-t-elle seulement une minute entre son père et toi ?...

— Bien, je vous obéirai, parce que j'ai confiance...

« Dès mon retour chez moi, je vais continuer le rôle que vous m'imposez.

— Tout de suite, n'est-ce pas ?...

Albert hésita l'espace d'une seconde.

Ce fut assez pour fixer l'attention d'Arnold.

— Allons, dit-il sévèrement, je te croyais plus intelligent que cela.

« Est-ce qu'il n'était pas convenu qu'il n'y aurait pas de Tourterelle à la clef, tant que toutes ces incertitudes si graves dureraient ?...

« Après, mille tonnerres, tu te rédimeras, si tu en as envie.

Et comme Gaultier, maintenant vaincu, se levait pour aller déjeuner disait-il :

— Non, dit Arnold, c'est moi qui vais te régaler aujourd'hui, et après je te conduirai à la gare, pour que tu arrives chez toi dans la soirée.

— Mais je dois aller faire un tour au bureau, autrement mon voyage ici n'aurait plus de but plausible, et les Monastier seraient en éveil.

— Je t'accompagnerai. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que l'on nous voie ensemble ; tout le monde sait que j'ai pour toi des entrailles de père.

La femme de ménage, prévenue, organisa vite le déjeuner devant lequel Gaultier et l'Allemand ne tardèrent pas à s'installer tous les deux.

Ils n'avaient pas encore terminé complètement leur repas, quand le timbre de la porte d'entrée retentit.

Quelques secondes après, une voix claire, un peu dure, autoritaire et nette, se fit entendre.

— Je vous dis que je verrai M. Arnold, déclarait la voix. Je le verrai, que vous le vouliez ou non, devrais-je vous flanquer une pile pour passer, la vieille.

Albert devint livide.

— La Tourterelle !... murmura-t-il.

« Vous la connaissez donc ?

— Non, dit Arnold tranquillement, mais nous allons faire connaissance. Après tout, ce n'est pas un mal...

La porte, violemment poussée, en effet, donna passage à la chanteuse.

Elle ne parut pas apercevoir l'Allemand ; elle fit deux pas vers Albert, et, les poings sur les hanches, elle dit :

— Tu sais, mon petit, elle est verte, celle-là... Comment ! tu es ici, à Paris, et tu n'es pas encore chez moi ?...

« Est-ce que tu me lâcherais, par hasard ?... Ce ne serait pas à faire, ou gare !...

Arnold l'avait considérée avec la plus grande attention.

Elle était très belle, en effet, quoique extrêmement commune.

Mais il fut satisfait.

De cette violente, aux yeux brillants de colère et de cupidité, il ne serait pas difficile de devenir et de rester le maître. Au moins, il le pensa...

Il ne la connaissait pas encore.

— Là, ma belle enfant, dit-il, paternel et affectueux, pourquoi cette grande colère ?

« Parce que vous croyez qu'Albert vous oublie ?...

« Quelle erreur !...

« Comme vous entriez, je lui déclarais, au contraire, que je ne le quitte-

rais pas avant de l'avoir vu en wagon pour rentrer chez lui. Et cela, afin qu'il n'ait pas la tentation d'aller tout oublier dans vos bras.

« Car la minute est grave... Extrêmement grave même... Mais vous êtes si belle...

Et comme, en prononçant ces paroles, les yeux d'Arnold avaient une certaine flamme très vive, la chanteuse s'écria :

— Tiens, il est rigolo, ce vieux... Alors, c'est vous qui le tenez en lisière ?...

— Oui, ma belle enfant, c'est moi. Et si vous êtes la fille intelligente que prétend Albert, lorsque je vous aurai expliqué les énormes intérêts qui sont actuellement en jeu, ou vous penserez comme moi, ou bien je me suis mépris sur votre compte.

— Elle sait tout, déclara Gaultier.

— Tout ? répéta Arnold étonné.

— Oui, tout.

— Même le mariage ?

— Surtout le mariage.

— Et l'arrivée du beau-père ?...

— Alors, il existe, ce beau-père, ce n'est ni une ficelle, ni une frime ?... demanda la belle fille, les traits déjà alléchés.

— La vérité pure.

— Bien ; je comprends que je doive encore faire la morte.

« Mais, est-ce bien nécessaire ?...

— Vous le demandez, ma fille ?... Et vous vous prétendez Normande ?... Non, vous ne l'êtes pas. Et pour en donner l'illusion à ceux qui, chaque jour, vont vous admirer dans votre Concert Russe, vous faites bien de mettre un bonnet de coton, et de le faire descendre jusqu'à vos sourcils. Sans cela, on ne s'en douterait jamais.

— Ah ! fit-elle un peu piquée, vous trouvez ?

Elle s'était levée, et afin de se donner une contenance, elle alla regarder par la fenêtre.

Ce mouvement la mit en plein jour. Alors, Arnold, qui ne la connaissait pas, la vit en ses moindres détails.

Une jaquette d'une bonne maison moulait un buste, des épaules, une taille, une gorge, surtout, à donner le vertige à un saint.

Une violette aux larges pois de chenille, loin de cacher ses traits, leur donnait, au contraire, une saveur et un éclat extraordinaires.

L'ovale mince du visage s'amincissait encore sous l'ombre d'un chapeau aux ailes énormes.

Les lèvres d'un rouge de pourpre, d'un rouge de sang, avaient en elles une tentation irrésistible, tant elles semblaient promettre de volupté, tant elles évoquaient l'idée des baisers conquis par tout ce que la Tourterelle aurait l'idée de demander, même des crimes possibles.

Le nez droit à l'arête fine, d'une pureté idéale, avait d'étroites narines qui palpitaient à la moindre impression ressentie. Les yeux bleus, d'ordinaire inquisiteurs et frivoles, avaient de longs cils foncés, dont la frange recourbée avait encore le merveilleux incarnat du teint rose, éclatant, duveté comme une pêche en sa fleur.

Elle était debout, le buste en arrière, la pose un peu raide, tandis que la lumière du regard et la volupté irrésistible des lèvres lui donnaient un attrait qu'Arnold jugea irrésistible.

Elle ressemblait ainsi, tout droite, avec sa haute taille et sa poitrine qui paraissait s'offrir, à quelqu'une de ces fleurs enivrantes et mortelles qui gardent leur attrait de rêve et d'illusion au milieu des senteurs folles qu'elles exhalent.

Arnold eut peur.

Cette femme qui paraissait dangereuse au premier chef, avec sa beauté lascive et troublante, surtout avec le menton avancé qui disait une volonté de

premier ordre, ne prendrait-elle pas trop d'empire sur Gaultier, ne deviendrait-elle pas pour lui un danger qui, plus tard, mettrait à néant toutes ses combinaisons à lui, Arnold ?

Aux regards éperdus, aux lueurs fauves qui passaient dans les yeux d'Albert, il était évident, d'un autre côté, que le contremaître abandonnerait tout, même l'argent, ce dieu jusque là unique de son existence, pour ne pas se séparer de la Tourterelle, la garder, la posséder toujours.

Alors, tout haut, l'Allemand dit :

— Je vous le répète, Jeanne, l'heure est grave. Etes-vous disposée à m'aider ?

« A ce prix seulement, nous réussirons les uns comme les autres.

Elle le regarda attentivement, profondément, l'espace d'une minute.

Elle voulait voir jusqu'à quel point Arnold pouvait avoir sa confiance.

Enfin l'examen parut avoir été favorable au vieil Allemand, car elle dit nettement :

— Expliquez-moi la situation vous-même. Je vous croirai peut-être, et il est possible alors que je vous obéisse.

Il ne se fit pas prier, jugeant plus prudent, avec une fille qui paraissait avoir en elle l'intelligence innée de certaines affaires, de jouer cartes sur table.

— Voilà, dit-il. Je vivais dans la même maison que Gaultier. Je me suis grandement intéressé à lui. Je n'ai pas de famille. J'ai espéré que, plus tard, il me rendrait l'affection que je lui donnais. Un jour, voyant qu'il n'y avait pas dans son usine l'élément de l'avenir que je rêvais pour lui, j'ai quitté cette usine, où cependant ma vie était assurée, et je suis arrivé ici, à Paris. Par mes relations, je suis alors entré dans un milieu où j'espérais découvrir l'affaire que je voulais pour votre Albert. Ce qui est arrivé.

— Pouvez-vous me la bien expliquer, cette affaire ?

— Oui.

« J'ai su qu'un brave ouvrier, parti pour l'Amérique si pauvre, si dénué de ressources, qu'il avait dû abandonner une petite fille que cependant il aimait grandement, avait réussi à gagner des millions.

« Aussitôt, il me vint une combinaison hardie.

— Celle de faire épouser l'orpheline par Albert ? Il me l'a dit, oui ; et je suis heureuse de constater qu'il ne m'a pas menti.

— C'est la vérité pure. Le mariage a eu lieu ; et le beau-père est arrivé.

— Où est-il ?

— A l'hôtel Cosmopolitan, où il cherche sa fille.

— Ah ! Et il ne l'a pas encore trouvée ?...

— Ça ne va pas être long. Comme je suis renseigné au jour le jour sur ses faites et gestes, je sais qu'il n'est pas éloigné d'atteindre le but de ses démarches.

— Ah !...

Les yeux de la Tourterelle avaient un insoutenable éclat.

— Et ces millions ? demanda-t-elle. Ce n'est pas une blague ?...

— Tout ce qu'il y a de plus réel.

— Combien y en a-t-il ?

— Il en a déposé cinq dans l'étude de l'un des meilleurs notaires de Paris.

« J'ai tout lieu de croire qu'ils ne sont qu'une faible partie de la fortune du bonhomme.

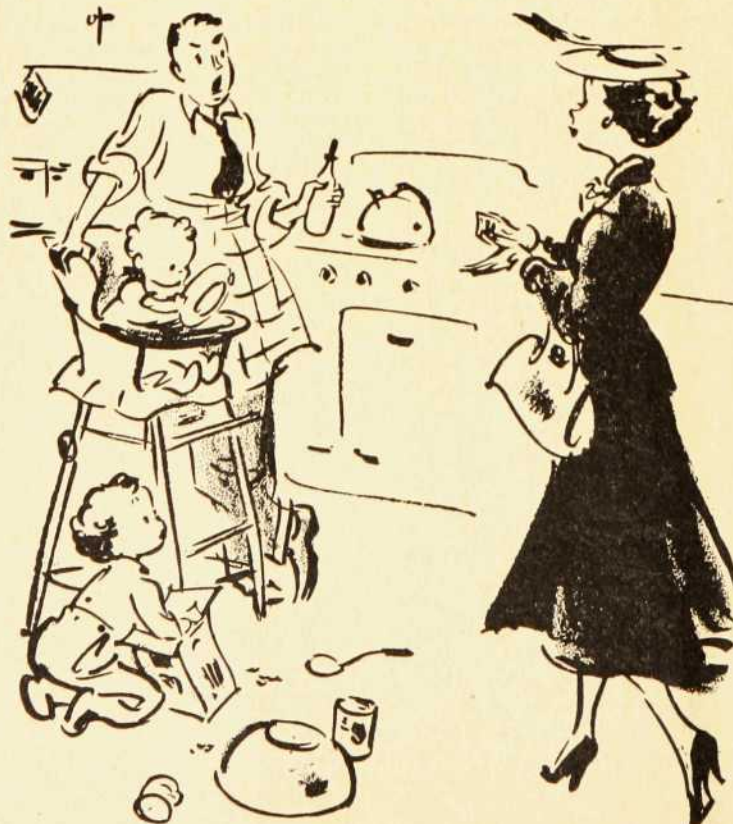
L'éclair bleu du regard de la belle fille avait augmenté.

Arnold continua :

— Brésilia, c'est le nom du millionnaire, va certainement éprouver une reconnaissance profonde pour le gendre qui a aimé sa fille pauvre et sans ressources.

« Mais il faut que l'union la plus intime ne cesse d'exister entre cette jeune

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Eh oui, toute la ville parle de ta chronique radiophonique : "Comment devons-nous soigner nos enfants".

femme et son mari. Elle va disposer, évidemment, du cœur et des impressions de son père.

« Si vous voulez qu'elle touche la plus grande partie de cette fortune, si vous voulez surtout que le père n'éprouve aucune méfiance contre son gendre et lâche ses millions à son profit, vous devez exiger qu'Albert demeure auprès de sa femme et joue la comédie de l'amour dans les grands prix.

« Vous êtes une fille intelligente. Arrivez par vos conseils, au besoin par vos ordres, à ce que ce résultat soit atteint.

« Ou je me trompe fort, ou Brésilia viendra habiter Paris, avec sa fille, par conséquent avec son gendre.

« Quand les cordons de la bourse du beau-père seront dénoués, Albert redeviendra son maître, il vous aimera comme il l'entendra, je n'y apporterai aucun obstacle; d'ici là, ce serait de la folie si vous n'employiez pas l'influence que vous avez sur lui à le faire manoeuvrer comme je viens de le dire.

Jeanne avait écouté le vieil Allemand avec une attention qui ne s'était pas lassée.

— Tu l'entends? fit-elle en se retournant vers Gaultier.

La fille avait changé du tout au tout. Elle était toujours debout, dans une pose de roseau pliant sous le vent. Mais la volonté, la résolution étaient en elle.

Albert la regarda, et tout à coup la physionomie de la jeune femme se transforma une fois de plus, se faisant instantanément irrésistible, charmée, lascive, tandis que, dans ses yeux, à la voix de son amant, montait plus que jamais la flamme de volupté et d'amour.

On eût dit que, sous les effluves du jeune homme, sa tête se troublait et qu'une seule chose, la passion, existait pour elle.

Arnold, qui ne la quittait pas des yeux, la jugea une comédienne de premier ordre.

— Qu'est-ce que je dois entendre, demanda Gaultier. Je n'ai pas écouté. Quand tu es là, que je te revois, que je te sens près de moi, il n'existe plus rien pour moi, sur terre.

Elle parut se ressaisir, et dit :
— Moi aussi je t'aime, et tu le sais. Mais nous abandonner à cette passion avant d'avoir assuré notre avenir, serait la plus insigne folie que nous puissions commettre.

« Je veux t'aimer toujours. Toujours, tu entends... Pour en arriver là déployons de l'intelligence, de la volonté... Après, quand nous aurons lutté et vaincu, notre bonheur sera sans limites...

— Ah! tu raisones!... Tu combines, toi aussi... Tu ne m'aimes pas...

— Des bêtises... Du reste, c'est à prendre ou à laisser. Tu vas suivre exactement les ordres de ton ami, ou bien entre nous... rupture complète.

Les yeux de la Normande étaient devenus froids, résolus. Son menton, plus avancé que jamais, disait quelle implacable résolution était la sienne. De son visage, un instant auparavant si troublant, si lascif, toute trace d'émotion avait disparu.

Elle continua :

— Comment, nous avons des millions à portée de notre main, et nous les laisserions échapper?... Ah non, par exemple!... Tu va retourner auprès de ta femme; tu la dorloteras, tu la cajoleras... Et plus tard, le jour de la réussite, tu me reviendras, et je te promets une récompense qui laissera loin derrière toi, tout ce que tu pourras avoir rêvé.

Arnold, enchanté de l'intelligence de la belle fille, ne l'interrompit pas.

Il sentait qu'elle l'avait compris, et qu'en elle, il avait trouvé le plus précieux, le plus rare des auxiliaires.

Il se contentait de dodeliner de la

tête, se gardant bien de se mêler à ce débat entre les amoureux, dans la peur d'agacer Albert, et de lui donner, par cet agacement, l'idée de résister à la belle chanteuse.

Elle continua :

— Allons, houp, mon petit!... Tu vas me faire le plaisir de repartir pour ton usine, et là, tu combleras ta femme de caresses et d'amour.

Le contremaître cacha son visage dans ses mains, et sans vergogne, il dit :

— Je t'aime tant, ma Tourterelle!... Comment veux-tu, après avoir connu tes caresses, que je puisse supporter une autre femme à mes côtés.

Elle haussa les épaules et dit avec humeur :

— Tu n'es qu'un serin. Allons, décide-toi. Ou bien, je te le jure, entre nous tout sera fini.

— Et quand te reverrai-je?...

— Dès que le beau-père aura assez de confiance en toi, pour te faire un premier versement sérieux.

— Et jusque là, que deviendrons-nous tous les deux?

— Toi, tu travailleras à arriver le plus tôt possible au résultat qui doit nous réunir...

— Et toi?...

— Je t'attendrai.

— En quoi faisant?...

— Mon métier, parbleu.

Il s'arracha les cheveux.

— Alors, dit-il, non seulement je ne te verrai pas, mais j'aurai cette torture sans nom, de penser que sur des planches, tu prodigues tes sourires, le spectacle de ta beauté, tout ce qui est toi, à des étrangers qui ont le droit de te regarder, de t'admirer, peut-être de te le dire.

— Tu ne peux pas l'empêcher. Mais travaille, arrive le plus tôt possible à la fortune, et ce jour-là, je te permettrai de me celer à tous les yeux, à condition, cependant, que tu sois capable, alors, de me faire vivre.

Albert serra les poings.

— Sur mon âme, dit-il, j'y arriverai. Mais, en attendant, tu es si belle et on doit tant te le raconter...

— Qu'importe! si cela ne me touche pas?...

Arnold avait regardé sa montre.

— Nous n'avons que le temps d'arriver à la gare de l'Est, dit-il. Il te faut repartir.

« Cécile ne doit pas être inquiète, par conséquent malheureuse.

Et rapidement, devant Arnold, elle lui jeta les deux bras autour du cou, et Gaultier sentit le corps souple de sa maîtresse palpiter et frémir contre sa poitrine. Une bonne odeur saine et pure, l'odeur de sa jeunesse, émanait d'elle, grisant le contremaître à le rendre fou.

— Oh! ne pas te quitter, jamais, jamais, murmura-t-il en extase.

— Si tu le veux, dit-elle, ses lèvres contre celles d'Albert, ce sera possible.

« Séparons-nous. Bon courage, et surtout de la volonté!...

— Et je ne te reverrai pas?...

— Si, dès que tu auras réussi.

— Pas avant?...

— Je te le défends bien.

Elle releva la tête et, énergique, elle ajouta :

— Ne me désobéis pas, parce que ce serait la rupture, et sans pardon... je t'en donne ma parole sacrée.

Elle l'embrassa de nouveau, ardente et passionnée; puis s'échappant, elle disparut dans l'escalier.

Comme Gaultier cachait dans sa main relevée ses yeux pleins de larmes, elle trouva moyen de faire un imperceptible signe des yeux à Arnold.

Ce signe disait :

— Veillez comme je veillerai moi-même. Désormais, nos intérêts sont liés, je reviendrai...

Les deux sont exquis THÉ ET CAFÉ "SALADA"

COMMENT SE RAFRAÎCHIR EN AOÛT

Rien de tel que les fruits, préparés

selon les quelques recettes suivantes

Il y a peu de breuvages aussi rafraîchissants et aussi désaltérants, par une journée chaude, qu'une bonne citronnade ou une orangeade délicieuse. C'est l'affaire d'un instant et il vous suffit, par la suite, de trouver un endroit ombragé pour déguster ce régal et vous détendre dans la fraîcheur. Mais encore faut-il penser aux autres : toute la famille cherchera, elle aussi, un dérivatif à la chaleur.

Vous êtes portée à répondre que vous servez constamment de la citronnade glacée. Vous savez déjà tout le bien-être dont elle est la source, même en plein champ, sous un soleil de feu, mais il existe nombre d'autres breuvages ennemis de la chaleur et dont chacun sera ravi. Vous voudrez sûrement les essayer avant la fin de l'été.

Votre marché a toujours une ample provision des oranges et des citrons de Californie, connus sous le nom de *Sunkist*.

Citronnade au melon d'eau

3 tasses de sirop de maïs léger
2 tasses de jus de melon d'eau

3 pintes d'eau et de glace mélangées
2 tasses de jus de citron

Extrayez le jus de la chair du melon d'eau, enlevée lors de la fabrication du bol. Au besoin, pressez pour obtenir la quantité voulue de jus. Mélez les ingrédients à l'heure de la réception et versez dans l'écorce. Garnissez de tranches de citron. De quoi servir 16 grands verres ou 32 petits verres.

L'écorce d'un gros melon d'eau, remplie d'une citronnade rosée, constitue un bol à punch attrayant pour les réceptions. On peut utiliser la chair du melon pour mettre dans des salades de fruits ou pour la distribuer aux enfants.

Proportions individuelles pour l'infusion du thé

Quand vous faites du thé chaud, utilisez une tasse d'eau toute bouillante et une cuillerée à thé de thé en feuilles ou un sachet de thé pour chaque personne à servir. Pour le thé glacé, doublez la quantité de thé en feuilles et extrayez le thé dans de grands verres, au-dessus de la glace. Que vous fassiez du thé chaud ou froid, laissez tremper les feuilles de 3 à 5 minutes.

Servez un quartier de citron avec chaque tasse ou chaque verre de thé. Non seulement le citron est une source de fraîcheur, mais il rend encore plus sains les breuvages d'été. Quand il fait chaud, on est porté à manger moins et partant à diminuer l'absorption d'éléments nutritifs. La Vitamine C est aussi nécessaire en été qu'en hiver. N'oubliez pas qu'il vous en faut chaque jour.

Autres breuvages

On peut servir des sorbets à l'orange et au citron de différentes façons. Servi avec la viande, ou recouvrant une salade aux fruits ou un dessert, le sorbet donne du piquant à un dîner ou un lunch.

Servez-le aussi, flottant dans un verre glacé de jus d'orange ou de citronnade. Voici une bonne recette de base pour faire un sorbet au lait, à l'orange ou au citron. Servez-en beaucoup durant l'été.

Sorbet au lait et au citron

2 oeufs bien battus jusqu'à couleur de citron
½ tasse de sucre

Ajoutez graduellement le sucre à l'oeuf jusqu'à ce que le mélange ait une consistance épaisse, semblable à celle d'une cossetarde. Combinez avec :

2 tasses de lait
1 tasse de sirop de maïs léger ¼ de tasse de jus de citron
1 c. à thé d'écorce de citron râpée

Faites geler dans un tiroir de l'appareil réfrigérant jusqu'à ce qu'il soit dur. Placez dans un bol et battez avec une batteuse électrique ou manuelle, jusqu'à ce que le mélange soit léger et mousseux. Remplacez rapidement dans le tiroir. Faites geler. (Pour 1 pinte)

Pour le sorbet à l'orange, substituez 1 tasse de jus d'orange à 1 tasse de lait dans le sorbet au citron.

Régal Ginger Ale à l'orange

2 tasses de jus d'orange ½ tasse de sucre ½ tasse de jus de citron
1 c. à thé d'écorce d'orange râpée
1 pinte de "ginger ale" ou d'eau de seltz
1 chopine de sorbet à l'orange

Combinez les jus de fruits, l'écorce râpée et le sucre. Versez, sur de la glace pilée dans 6 grands verres.

IX — Réunion

EN quittant M. Moreau, Bernard et son ami avaient filé vers la Délivrande.

Les chevaux étaient de tout premier ordre, la route superbe. Le cocher, ragaillard par l'excellent déjeuner que lui avait offert le fermier, eut vite fait franchir à ses voyageurs la distance qui les séparait du vieux couvent.

Mme Marie des Anges, mise au courant de leur personnalité, leur eut rapidement et nettement confirmé tout ce que M. Moreau avait dit aux deux amis.

— Oui, Cécile était mariée...

Elle avait eu une chance inespérée, cette petite...

Elle avait rencontré un jeune homme qui avait éprouvé pour sa faiblesse, sa fragilité et sa douceur, une passion profonde et honnête, puisque cette passion l'avait amené à donner à Cécile son nom, son cœur, la moitié de tout ce qu'il possédait.

Et tandis que Dominique continuait à pousser des cris de reconnaissance et d'extase, le jeune marquis, étreint d'un vague pressentiment, demandait :

— Il est du pays, ce monsieur ?...

— Non, et il habite même très loin d'ici.

— C'est bizarre. Comment a-t-il connu Cécile, alors ?...

— Il était venu l'an passé, pour les bains de mer, comme tant d'autres. Il a rencontré notre petite, dans les sentiers du pays, avec ses compagnes. Sa grâce l'a impressionné. Il l'a aimée. Puis il s'est informé. Ce qu'il a appris a augmenté sa tendresse pour l'orpheline, et au bout de dix mois de sérieuses réflexions, il est venu me la demander en mariage. Je croyais le père mort, j'ai accepté une proposition que je supposais avantageuse pour ma fille adoptive. Ai-je eu tort !

— Oh ! non, madame, balbutia le père éperdu. Que de reconnaissance ne vous dois-je pas, au contraire !...

Bernard réfléchissait toujours.

Sa nature si primesautière, bien plus faite d'intuitions que de raisonnements, pressentait une combinaison louche, et en était en révolte.

Il souffrait, il était angoissé ; un vague et indéfinissable malaise l'oppressait. Brésilia demanda :

— Mais où est ma fille ?...

— Elle est partie avec son mari, le jour même de son mariage.

— Pour où ?...

— Pour les Vosges.

Tel un bon cheval entend le clairon, et dresse les oreilles, tel Bernard releva ses yeux intelligents où l'inquiétude augmentait.

— Les Vosges ?... répéta-t-il. Pourquoi les Vosges ?...

— Parce que le mari de ma petite Cécile est sous-directeur dans une importante usine de ce pays-là.

— Ah ! fit Bernard, blême.

« Comment l'appellez-vous, ce sous-directeur-là ?... »

— Albert Gaultier.

Le marquis de Mirecourt fut debout, tout d'une pièce.

Depuis un instant, il voyait venir ce nom, et cependant son émotion fut poignante.

— Qu'as-tu ? demanda Brésilia.

— J'ai que ton gendre est contre-maître chez mon oncle Jean-Jacques Monastier, et que je connais ta fille, mon pauvre vieux !...

— Comment, tu co... co... connais ma fille, toi, Bernard ?... Ah ! mon Dieu... Et pourquoi alors ne m'en as-tu pas parlé ?...

— Mais je ne savais pas que ce fût ta fille. Je l'ai vue l'autre jour, quand je suis allé à Pierre-Pointue... On ne m'a rien dit sur son mariage... Et je ne pouvais pas deviner...

Le bouleversement de Lauris impressionna Dominique, qui toutefois s'y méprit.

— Ah ! c'est étonnant ! dit-il. Tu n'as rien vu de mal au moins, Bernard... Elle, comment l'as-tu trouvée ?...

— Adorable... frêle, pure, blanche, divine... Oh ! la jolie, la délicieuse enfant !...

L'ancien prospecteur était sur le point de perdre connaissance.

Bernard était encore plus ému que lui.

Cette adorable Cécile, qui lui avait causé une impression si profonde, était la fille de son vieil ami !...

Comment était-elle tombée entre les mains de Gaultier, qui avait toujours été si antipathique à Claude et à Bernard ?

Mais pour le moment, Mirecourt n'eut pas le loisir d'approfondir son idée, et tous les soupçons qui naissaient en lui.

Brésilia avait besoin d'air. Sa pâleur devenait livide.

Bernard songea à la congestion qui avait déjà frappé Dominique au Cosmopolitan, au moment où celui-ci avait découvert l'adresse de Philibert Moreau, et il eut peur.

— Permettez-moi d'amener mon ami à l'air, madame, demanda-t-il à la supérieure. Je crains que son émotion, trop forte, ne le rende malade.

— Je vais ouvrir la fenêtre, répondit Mme Marie des Anges.

Elle le fit, en effet, et aida Bernard à soigner l'ancien prospecteur.

Brésilia reprit bientôt possession de lui-même.

Il était heureux, n'ayant aucun soupçon.

Il n'en était pas de même du jeune marquis.

Tout un monde de pensées, d'appréhensions et d'incertitudes était en lui.

Par quelles intrigues, quelles combinaisons louches, Gaultier, ce fils d'Allemande, avait-il mis la main sur la riche proie, sur l'enfant délicieuse et mille fois adorée qu'était la fille de son ami ?

Mais le jeune marquis était trop prudent ; surtout, il aimait trop son compagnon de lutte et de travail, celui qui jadis s'était dévoué à son père, pour le tourmenter par des pensées qui, après tout, pouvaient n'avoir aucun fondement sérieux.

Il garda ses inquiétudes pour lui, et écouta Dominique demander à Mme Marie des Anges les mille détails que le père brûlait d'apprendre sur l'enfance, la jeunesse et la vie de Cécile au monastère.

Enfin, après avoir tout appris, il récompensa largement la bonne supérieure de tout ce qu'elle avait pu faire pour l'orpheline qu'elle croyait seule au monde, et il quitta le couvent accompagné de compliments et de bénédictions.

Les deux amis, pendant que le cocher attelait le landau, allèrent déjeuner chez la mère Caudebec.

Mais ni l'un ni l'autre ne fit honneur à son omelette, cependant plus baveuse que jamais, pas plus qu'au reste du plantureux repas qu'elle leur servit.

Brésilia ne parlait que de sa fille. Il passait d'une question à l'autre, n'attendant même pas la réponse de Bernard.

Comment était-elle ?...

La taille, la bouche, les yeux ?...

Quels sentiments paraissait-elle avoir ?...

Qui sait, si elle allait aimer son père ?

Peut-être ne comprendrait-elle pas ses déceptions, ses luttes, son long martyre ?

Peut-être lui en voudrait-elle de son abandon ?...

Et Bernard, absorbé, lui répondit vaguement.

Ses soupçons lui revenaient, s'ancrent en lui, s'approfondissaient douloureux et cruels, lui déchiraient le cœur, lui faisaient souffrir mille morts.

Mais il avait résolu de se taire...

Pouvait-il empoisonner, sans raisons

certaines, ce cœur simple, bon et loyal, qui délirait de bonheur ?...

Ah ! si jamais ce que prévoyait Lauris se produisait, il aurait bien le temps d'en parler avec son ami, de voir des larmes ruisseler sur les joues du brave homme, surtout d'essayer de les rendre moins amères !...

Il était très tard dans la soirée, quand les deux amis arrivèrent à Paris, trop tard pour partir à Landrouzies.

Mais Bernard s'absenta néanmoins, pour faire une commission, disait-il.

Puis il donna des ordres, et le lendemain, à la première heure, ils montèrent, son ami et lui, dans la belle voiture blanche et rouge, et se dirigèrent vers Pierre-Pointue.

De Paris au point d'arrivée, ce fut de la part de Dominique, la même chanson éperdue de joie et d'amour, les mêmes rêves, les mêmes alléluias, les mêmes projets d'avenir et de bonheur.

Il ne parlait que de Cécile.

Enfin, le village apparut.

Sur les pas des portes, les mêmes figures curieuses se montrèrent. On savait maintenant qui était ce beau garçon qui dissimulait derrière ses lunettes de route les jolis yeux francs et malicieux que l'on avait vus et aimés jadis.

En une trainée de poudre, on eut vite appris qu'il revenait.

Et de tous les côtés retentissaient de sympathiques et affectueux saluts.

— Monsieur Bernard ! criaient-ils.

— Bonjour, monsieur Bernard, vous revenez donc parmi nous ?...

Mais lui ne répondait pas.

Il ne l'eût pas pu, du reste, s'il l'eût voulu.

De sa gorge serrée par la plus formidable des émotions, aucun son n'eût pu s'échapper.

Il avait pris la place de son mécanicien, et maintenant il faisait faire un circuit à sa machine, car il ne repassait pas par le premier chemin qu'il avait pris à son premier voyage.

En effet, ce n'était ni à l'usine, ni au château que Mirecourt, tout d'abord, voulait se rendre.

Le joli petit pavillon des bois devait avoir sa première visite, surtout celle de Dominique.

Comme le jeune homme connaissait merveilleusement le pays et ses moindres sentiers, il fut vite arrivé à quelques mètres de la maison où un soir, avec Claude, il avait reconduit la jeune femme.

Ils descendirent de voiture derrière la grille, traversèrent la cour aux massifs embaumés et sonnèrent à la porte de la maison.

Albert était dans les ateliers, et Cécile occupée aux soins de son intérieur, en ménagère parfaite qu'elle était, n'avait point vu les deux étrangers se diriger vers le pavillon.

Bernard demanda à la petite bonne, qui arriva à l'appel du timbre :

— Mme Gaultier est-elle chez elle ?

— Oui, monsieur ; mais Monsieur est à l'usine, d'où il ne reviendra qu'à midi passé.

— C'est Madame que nous demandons. Allez la prévenir.

Mirecourt vit son ami chanceler.

La servante s'éclipça.

Bernard se retourna vers Dominique.

— Morbleu ! dit-il, un peu de courage, voyons !...

Brésilia porta les deux mains à son cœur et répondit :

— Je vais la voir !... Je vais la voir !...

— Est-ce une raison pour tomber par terre comme un poulet saigné ?

— Je ne puis pas !... je ne puis pas !...

— Tais-toi, et ressaisis-toi. Si tu dis un mot de plus, je te lâche et je vais trouver mon oncle... Du reste, puisque ton gendre n'est pas là, et que je n'ai pas besoin d'être entre vous pour l'oc-

cuper, je me demande ce que je viens faire ici.

« Je me trouve même pas mal ridicule à tes côtés, et à ceux de ta fille dans un semblable moment.

— O Bernard, n'es-tu pas mon ami, mon fils ?... Sans toi, aurais-je jamais été capable de retrouver Cécile ?...

La petite bonne revenait. Elle ouvrit une porte intérieure à deux battants, et, derrière cette porte on entendit une voix pure qui gazouillait.

Elle chantait un vieux cantique dont les finales un peu traînées, l'air vieillot et simple, composé de trois notes, rappelaient les plus jolis airs vosgiens mélancoliques et doux.

— La voix de sa mère !... murmura Brésilia, affalé contre le mur, incapable de faire un mouvement.

Bernard demanda :

— Eh bien, Mme Gaultier est-elle visible ?

— Oui, monsieur, veuillez entrer au salon. Madame va arriver.

La bonne ouvrit la porte et fit pénétrer les deux amis dans la pièce que Jacqueline avait meublée avec tant de goût, et que Cécile entretenait avec amour.

L'air et le soleil entraient à flots.

Sur la table du milieu, un immense bouquet de fleurs mettait, sous la gaie lumière qui venait du dehors, sa note de fraîcheur et de jeunesse.

Contre l'une des fenêtres, dans un rayon de soleil, une porte s'ouvrit, et une jeune femme apparut, grande, mince, blanche comme un lis.

Ses beaux cheveux châtain étaient relevés au sommet de sa tête fine, et s'ébouriffaient un peu, au-dessus du visage étroit qu'éclairaient deux grands yeux d'un bleu pâle, d'une douceur infinie.

Bernard la regardait, repris par sa distinction, sa faiblesse, sa douceur.

Elle l'aperçut, fit deux pas vers lui, et les traits subitement épanouis, s'écria :

— O monsieur de Mirecourt ! quelle joie de vous revoir !... Comme Mlle Monastier va être heureuse de votre arrivée !...

Dans la lumière éclatante qui l'entourait, elle ne distinguait pas Brésilia, accoté du reste contre la porte d'entrée, dans l'angle le plus obscur de la pièce.

Bernard, plié en deux, répondit :

— Je ne viens point ici aujourd'hui pour Jacqueline, madame, mais bien pour vous seule.

— Pour moi ? fit-elle, étonnée.

— Oui, pour vous, et je vous amène mon ami le plus intime, un brave et excellent homme, oh ! oui, le meilleur des hommes !... qui, pour vous retrouver, arrive des confins de la terre.

Cécile, profondément, tressaillit. Et, aussitôt, la teinte rose que la timidité avait mise sur ses traits exquis s'effaça comme un nuage que le vent disperse.

Elle connaissait, en effet, l'histoire du départ de son père, la promesse formelle qu'il avait faite à Mme Runkel de revenir un jour, pour reprendre Cécile s'il réussissait. Mais il y avait si longtemps !... Et, depuis de nombreuses années, Mme Marie des Anges avait habitude Cécile à prier pour lui, le croyant mort !...

Elle frissonna néanmoins, tout en se trouvant folle de penser à ces choses.

Elle essaya alors de se ressaisir et levant ses grands yeux purs sur Bernard, ses yeux d'enfant, elle dit :

— Me retrouver, monsieur ?... Quelqu'un m'a donc perdue ?...

Elle souriait, tandis que sa voix, toute petite, menue et d'un timbre charmant, faisait éprouver à Bernard cette impression divine de naïveté et de simplicité qui l'avait tant charmé à son dernier voyage et qui le ravissait.

Et maintenant qu'il savait de qui Cécile était la fille, les liens sacrés qui l'unissaient à Dominique, cet ami si

sûr auquel il devait tant, il la trouvait mille fois plus séduisante, mille fois plus belle.

Il répondit :
— Ce n'est pas sûrement moi, madame, qui vous ai perdue, mais un autre, dont vous ne vous souvenez peut-être pas, et qui est là, le coeur battant et l'âme ensoleillée de vous revoir enfin !

Il désignait de la tête le coin le plus sombre du salon, où Brésilia, appuyé contre un fauteuil, regardait sa fille, la dévorait des yeux, livide et décomposé, comme s'il allait rendre l'âme.

Les prunelles de la jeune femme avaient suivi celles de Bernard.

Vaguement, depuis un instant, Cécile avait pressenti qu'une autre personne était également dans la pièce.

Mais son extrême timidité l'avait empêchée de regarder l'étranger.

Elle avait bien assez de répondre au marquis de Mirecourt.

Et, lorsqu'elle osa tourner les yeux de ce côté, elle vit les regards éperdus, brûlants de tendresse et d'amour, dont l'enveloppait Dominique.

Et cette expression passionnée, profonde, unique, subitement, la remua, la pénétra, l'attira et, en une intuition instantanée, lui fit tout deviner.

Alors, elle, si craintive, si timide, si humble, s'élança comme une folle, oubliant la présence de Bernard :

— Papa ! cria-t-elle.

Et elle tomba dans les bras qu'avait ouverts Brésilia.

Et, la tête cachée sur l'épaule du brave homme, à son tour fou de joie, elle répétait :

— Papa !... papa !...

Elle ne savait pas dire autre chose.

Et lui, également à bout de forces, ne pouvait que répondre :

— Ma Zizie !... Pauvre petite Zizie !... Mon amour !...

Bernard pleurait.

En sa délicatesse exquise, il éprouvait une insurmontable gêne de se trouver là.

Et, penché au-dehors, il semblait regarder attentivement, sans le voir, ce qui se passait sous les grands marronniers, dont les dômes, doucement, frissonnaient à la brise de la montagne.

Néanmoins, il entendait toujours les baisers éperdus du père et de la fille ; il distinguait les voix tremblantes, mouillées de larmes, qui poussaient des exclamations de bonheur.

Et, plus que jamais, il pensait :

« Elle est exquise !... »

« Combien douce et faible et toute pâlotte... »

« O l'adorable créature !... »

« Quels jolis yeux tendres et purs !... »

« Comme elle doit être honnête et simple, et vraie !... »

Et l'idée de Gaultier, plus que jamais, également, le hantait et lui faisait souffrir mille morts.

Elle n'avait pas dix-neuf ans, cette petite Cécile, qui s'était si absolument emparée de son coeur ; pourquoi cette religieuse l'avait-elle mariée si jeune, si vite ?...

Ne pouvait-elle attendre un peu, surtout avec cette santé d'enfant à peine faite, et qui paraissait avoir encore besoin de tant de soins ?...

Et ce qu'il avait dit à Dominique, après son premier voyage à Pierre-Pointue, alors qu'il était déjà touché par la grâce de Cécile, lui revenait :

Jacqueline, sa femme ?... Alors même que Claude ne l'eût pas aimée ?...

Oh ! non... jamais !...

Elle était une absolue, une violente comme lui. Ils ne s'entendraient pas.

Ce qu'il lui fallait à lui, Bernard, c'était une tremblante et douce créature, ne pouvant se passer de protection, d'appui, de tendresse.

Mirecourt était resté un moment absorbé par ses réflexions et ses regrets. N'entendant plus rien, il tourna la tête.

Un spectacle adorable ravit ses yeux.

Le père et la fille étaient assis sur un canapé.

Brésilia entourait de son bras la taille frêle de Cécile, et elle, blottie contre son épaule ainsi qu'en un asile inviolable de protection et d'amour, se laissait caresser doucement les cheveux et lui répétait :

— Alors, tu y pensais à ta pauvre petite Zizie, si loin de toi ?...

— Je n'ai jamais fait autre chose, mon amour. Et, avant d'avoir rencontré celui qui est là et qui t'a rendue à ma tendresse, ton visage a été la seule petite étoile éclairant ma vie obscure, désolée et solitaire.

A cet instant Dominique aperçut les beaux yeux humides de Lauris.

— Bernard, dit-il doucement, approche-toi.

« Embrasse Cécile. Je veux que tu l'aimes et qu'elle te soit très chère pour l'amour de moi. »

Oh ! les imprudentes paroles !...

Est-ce que dans ce coeur, qui ne s'était jamais donné, que nulle affection profonde n'avait même jamais effleuré, est-ce que cette douce image n'était pas en train de s'installer pour y régner en souveraine ?...

La jeune femme s'était levée et, déjà, tendait son front pur à l'ami de son père.

Bernard osa à peine y poser ses lèvres.

Puis elle revint dans les bras de Dominique.

— Avant de t'avoir retrouvée, dit Brésilia, Bernard me tenait lieu de tout. Je l'aimais plus que tout au monde ; du reste, c'était une vieille habitude. Son père a été mon capitaine durant la terrible guerre ; et lui, je lui ai fait faire ses premiers pas, là-bas, au vieux château de Mirecourt...

— Et maintenant, dit Lauris, que l'émotion étranglait mais qui voulait en être maître, il n'y a plus place dans ton coeur pour moi, n'est-ce pas, mon pauvre vieux ?

— Ingrat !... Serait-ce d'ailleurs possible ? Vous y êtes deux, dans ce vieux coeur, voilà tout. Si tu savais, ma Cécile, ne sois pas jalouse, je lui dois tant !...

Et, avec une éloquence chaude et entraînée, l'ancien prospecteur raconta à sa fille ce que Bernard et lui avaient été réciproquement l'un pour l'autre, en ces derniers temps.

Cécile avait ses joues pures couvertes de larmes.

— Comme je vous aime, monsieur, dit-elle en tendant sa petite main au marquis ; comme je vous aimerai dans l'avenir !...

Dominique l'interrompit vivement :

— Oh ! pas de « monsieur », pas de « madame » entre vous, mes enfants, dit-il nettement. Vous êtes mon fils et ma fille. Appelle-le Bernard, mon ange. Et toi, Lauris, donne-lui ce nom de Cécile que j'ai tant répété, n'est-ce pas, mon petit ?

— Oui, vieux, nous t'obéirons. Vous y consentez bien, n'est-ce pas, petite Zizie ?...

— Oui, grand Bernard, répondit-elle, simple et gentille.

La connaissance, surtout l'intimité étaient choses accomplies.

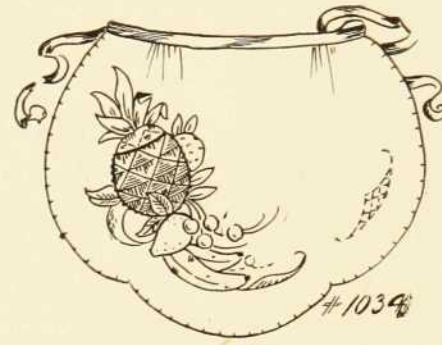
En dépit de son invincible timidité, Cécile se sentait à l'aise, avec cet ami nouveau qui avait été un fils pour son père, et dont le grand oeil d'ambre foncé, l'oeil si lumineux et si franc, l'attirait.

Alors, les deux voyageurs voulurent savoir à leur tour le moindre incident de sa petite vie d'enfant orpheline, recueillie par la charité d'étrangers.

Elle n'omit rien, entrant dans le moindre détail, s'y complaisant.

Mme Marie des Anges avait été très bonne pour elle.

VOUS BRODEZ, MADAME ?



JOLI TABLIER

L'énorme ananas au centre du groupe de fruits, sert de poche à ce joli tablier. Des points faciles à exécuter sont employés pour la broderie. Des couleurs brillantes pour les fruits, du feuillage vert sont indiqués au tableau inclus avec chaque commande.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B. P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 1034

- No 1034 — Tablier (taille moyenne) estampé sur coton écriu avec poche et ceinture 45
- Fil de couleur pour broder 30
- Patron estampé sur papier 25
- Papier carbone bleu ou jaune pour tracer 10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité Province

Le Samedi — 9 août 1952

Coupon d'abonnement

|| Le Samedi ||

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

On eût dit que ses forces et sa rigidité s'étaient éprises de la faiblesse et de la chétivité de l'orpheline.

Tant que la religieuse avait été assistante, elle s'était beaucoup occupée de Cécile, l'exemptant des plus rudes travaux, lui faisant, au contraire, accompagner les baigneuses bien élevées, qui venaient, l'été, au couvent, pour y prendre économiquement les bains de mer. Alors, sous prétexte qu'elle devait être présentable et bien élevée, Mme Marie des Angés elle-même lui avait donné une éducation plus raffinée que celle des autres orphelines.

Mais un jour elle avait été nommée supérieure et, devant ses extraordinaires occupations, Cécile était devenue une petite chose bien secondaire, presque oubliée.

Elle avait été malheureuse, alors, si malheureuse !...

Sans Pauline, elle fût morte à la peine.

— Qu'est-ce que cette Pauline ? interrogea Brésilia.

La jeune femme l'expliqua.

— Nous irons la chercher, dit l'ancien prospecteur, et je me charge de son avenir comme de son bonheur.

Cécile rougit de joie.

— Oh ! père, fit-elle en le couvrant de baisers, que tu es bon, que je suis heureuse.

« Si tu savais comme j'avais mal au cœur de ne pouvoir rien faire pour elle.

« Mais Albert a déjà été si généreux pour moi... Je n'ose rien lui demander.

— Désormais, mon amour, tu pourras accomplir tout ce que tu voudras, et sans rien implorer de personne.

Elle le regarda un peu surprise, mais elle ne l'interrogea point. La fortune était chose indifférente pour Cécile.

Elle se trouvait, du reste, heureuse, telle qu'elle était.

Elle s'accota un peu plus près de Dominique, et, très câline, lui dit :

— Mais lui, mon Albert, que j'aime tant et qui a été si bon pour moi, nous n'en avons pas encore parlé !

Elle ne vit pas le tressaillement profond de Bernard, dont le visage, subitement, se tirailla comme si des tentacules rougies au feu l'eussent fouillé, et elle continua :

— Tu ne sais pas, père, ce que je lui dois ?... C'est au-delà de tout !... Ni toi, ni moi ne le paierons jamais !

Bernard, cette fois-ci, se pencha de nouveau à la fenêtre. Brésilia dit :

— Nous arrivons de la Délivrande. Nous étions allés là-bas pour demander ton adresse à Mme Marie des Angés.

« En nous la donnant, elle nous a instruits de ton mariage, de ce qui l'a précédé, de la conduite de M. Gaultier vis-à-vis de toi. J'ai trouvé tout cela magnifique.

— Oh ! père, c'est encore plus beau que Mme la supérieure ne te l'a dit !...

Et elle se mit à raconter toutes sortes de petits incidents sans importance, mais que son âme délicate, toute faite de sentiments et de nuances exquises, grossissait et exagérait de singulière façon.

Bernard, maintenant assis sur l'appui de la fenêtre ouverte, regardait plus obstinément que jamais les massifs de fleurs qui, sous l'épaisse feuillée des branches retombantes, embaumaient.

Tout à coup, Dominique sentit sa fille frissonner dans ses bras.

En même temps, la porte du dehors s'ouvrit et se referma.

La jeune femme se redressa, les yeux brillants comme des lucioles.

Un sourire enchanté, divin, extatique, erra sur ses lèvres humides.

— Albert !... murmura-t-elle. Il est là, mon Albert !

Et, quittant son père, elle se précipita, ouvrit la porte du salon et voulut, dans le vestibule, sauter au cou de Gaultier.

Mais lui, dont le visage crispé portait la trace d'une contrariété profonde, ne fut pas maître de son premier mouvement, et il la repoussa durement.

Alors, sans se sentir froissée de cette brusquerie, à laquelle, du reste, le caractère de son mari l'avait habituée, Cécile porta les deux mains à son cœur et murmura :

— Albert, je suis heureuse ! Si tu savais !...

« Papa n'est pas mort... Il est revenu... Il est là... »

Gaultier, par la rumeur de l'usine, savait, en effet, que Bernard était arrivé en automobile, avec un individu étranger et d'un certain âge.

Il avait été fixé sur-le-champ. Mais il n'avait voulu laisser deviner de son impression.

Cependant, il s'attendait à ce que Cécile l'envoyât chercher aussitôt, et la négligence de la jeune femme l'avait horriblement contrarié.

Dans ce cœur, qu'il croyait si uniquement, si absolument à lui, il y avait donc, il pouvait y avoir une pensée étrangère ? Une pensée à laquelle, immédiatement, la jeune femme ne l'associait pas ?...

Mais alors cette influence dont avaient parlé et Arnold et la Tourterelle, n'existait pas, absorbante, sans rivale ?...

Il se contint.

Claude, du reste, n'était pas là, M. Monastier non plus. Alors il fut aisé à Gaultier de cacher sa mauvaise humeur.

Aux paroles de Cécile, son visage rayonna. Une lueur d'indicible triomphe passa dans ses yeux clairs ; il eut, pendant une seconde, une expression victorieuse dont il ne fut pas le maître.

Mais subitement, surmontant ses sentiments intimes, si forts cependant, éteignant l'éclat de ses prunelles, donnant à sa physionomie, si douce quand il le voulait, une expression tendre et

affectueuse, il dit, pendant qu'il prenait Cécile dans ses bras :

— Voyons, mignonne adorée, est-ce que la chaleur, et la solitude dans laquelle mes extraordinaires occupations te laissent un peu fait déménager cette jolie petite tête ?...

« Ton père ?... mon amour... »

« Mais tu n'en as pas, que je sache, et c'est même pour cela que je t'aime tant, mon cher trésor !... »

Bernard, toujours sur l'appui de sa fenêtre et placé de biais, avait vu l'entrée de Gaultier, et il avait bien distingué l'expression dure et sèche qu'il avait eue, au premier abord, en repoussant sa femme.

C'est ainsi qu'à ce mot : « Papa est là », Mirecourt vit très bien le tressaillement profond qui secoua Albert des pieds à la tête. Il vit davantage encore la flamme étincelante et cupide qui, tout à coup, s'alluma dans l'œil insondable et clair de ce personnage si antipathique.

Le contremaître, évidemment, ne voulait pas avoir l'air de comprendre les paroles de sa femme, mais la douceur subite de sa voix, le changement de toute sa personne, ses prunelles qui brillaient comme le charbon qui s'allume, la joie débordante qu'il n'était pas capable de contenir, tout cela donna à Bernard une conviction spontanée, certaine et irréfutable.

Oui, en dépit de son apparence de dignité et de désintéressement, Albert n'avait vu dans la pauvre petite Zizie que le but d'une louche combinaison. Elle était tombée dans le piège qui, très habilement, lui avait été tendu. Et l'étonnement du fils de l'Allemande était aussi une comédie.

A coup sûr, Gaultier connaissait et l'existence de Brésilia et, surtout, sa fortune. Et les soupçons nés chez Philibert Moreau, accrus à la Délivrande, lui revinrent.

QUE répondriez-vous ?

Q. — Qu'est-ce qu'un rond-de-cuir ?

R. — C'est un employé de l'administration du gouvernement.

Q. — Combien y a-t-il de Basques dans le monde ?

R. — Environ 750,000, demeurant des deux côtés des Pyrénées.

Q. — Qu'est-ce qu'une rossinante ?

R. — C'est un vieux cheval, un canasson. Rossinante était le nom du cheval de Don Quichotte.

Q. — Qu'est-ce qu'un rossignol ?

R. — C'est le nom donné par les libraires aux ouvrages qui ne se vendent pas, et par les marchands aux étoffes passées de mode.

Q. — D'où vient : faire le sabbat.

R. — C'est une expression empruntée des assemblées de sorcières qu'on appelait le sabbat.

Q. — Qu'est-ce que sentir le sapin ?

R. — C'est s'en aller vers la mort. Le sapin est un bois dont on fait des cercueils.

Q. — Qu'est-ce qu'un scapin ?

R. — C'est un fourbe, un intrigant. Scapin est un personnage de Molière, dans « les Fourberies de Scapin ».

Q. — Qu'est-ce qu'un séide ?

R. — C'est un serviteur fanatique et zélé, capable de tout pour plaire à son maître. Séide est un personnage de Mahomet, de Voltaire.

« Brésilia est roulé, pensa-t-il, roulé catégoriquement, cette fois-ci... »

« Ce chenapan de Gaultier a appris, je ne sais comment, son extraordinaire réussite. »

« Il a connu en même temps l'existence de sa fille, et avec la comédie du désintéressement et de l'amour, il a séduit cette pauvre enfant, pensant, par elle, mettre la main sur les millions de son père. »

« Patience mon bonhomme, nous serons deux, dans cette affaire-là : toi, à vouloir subtiliser la fortune, moi à empêcher mon ami de te la donner. »

Pendant ces rapides réflexions, Cécile avait pris la main de son mari, maintenant très doux, très docile.

Elle l'avait trainé après elle dans le salon, et, poussant Albert vers Brésilia qui s'était subitement dressé, elle balbutia :

— Papa, celui auquel je dois tout, que j'aime comme mon bienfaiteur, le voilà !...

Elle ajouta :

— Le père que je croyais mort, que j'ai tant pleuré, tant regretté, Dieu ma l'a rendu... Albert, mon bien-aimé, adore-le, vénère-le comme je le fais moi-même.

Le prospecteur ouvrit ses bras en murmurant :

— Mon fils !...

Gaultier, gauche et maladroit, s'y jeta, malgré l'invincible embarras qu'il ressentait.

Mais Brésilia était un si brave homme !...

Il aimait tant sa fille !...

Il trouvait de si chaudes, de si bonnes paroles pour exprimer au sous-directeur de Pierre-Pointue sa reconnaissance ardente, que le fils de l'Allemande, quand même, finit par jouer la comédie aussi bien qu'Arnold, son vieux complice, le désirait. Bernard seul, angoissé et sceptique, saisissait toutes ces nuances et se disait :

« Décidément, je ne me trompe pas... L'animal a tendu un piège où ce pauvre Dominique s'enlise jusqu'au cou. Attention, qui donc veillera, si ce n'est moi ?... »

Et comme l'ancien prospecteur, enchanté, faisait mine de présenter Bernard à son gendre, Mirecourt répondit :

— Merci, mon vieux, mais la formalité est inutile ; il y a longtemps que nous nous connaissons, Gaultier et moi.

Et, malgré sa nature bonne et généreuse, Bernard, ne résistant pas au plaisir d'humilier le sous-directeur devant Cécile, ajouta :

— Longtemps que je lui ai donné les plus formidables raclées qu'il aura probablement reçues dans sa vie, n'est-ce pas, petit ?

Albert lui jeta un regard de haine profonde.

Néanmoins, ce fut la voix doucereuse qu'il répondit :

— Vous avez toujours eu la main un peu leste, Bernard.

— Pardon, rectifia l'autre : « Monsieur Bernard » ou « Monsieur le marquis », s'il te plaît. Ne perdons pas nos anciennes habitudes.

Albert sentit sa haine augmenter.

Mais il pouvait avoir, un jour ou l'autre, besoin de Lauris, auprès de Dominique, qui paraissait ne juger que par lui. Il fallait à tout prix avaler les couleuvres et même sourire à celui qui les lui prodiguait.

C'est ce qu'il fit.

— Je me suis trompé, monsieur le marquis, dit-il : Veuillez me pardonner.

— C'est fait ; mais ne recommence pas.

Dominique à son tour, un peu étonné de cette morgue chez un être qu'il avait vu si simple, si en dehors de certains préjugés, examina son gendre comme il ne l'avait peut-être pas encore regardé.

Un petit frisson lui passa à fleur de peau.

Sa confiance en Lauris, en son tact, en sa prudence, en sa loyauté aussi, était illimitée.

Est-ce que Bernard détestait Gaultier?... Et pourquoi?

Mais il voulut chasser ces pensées et, mettant la main sur le bras de son ami :

— Allons, dit-il, bon enfant et tout rond, vous allez vous aimer, j'espère, et, si jadis vous avez eu tous les deux des animosités de gamins, pour l'amour de moi, qui ne peux pas vivre sans toi, mon Bernard, pas plus que sans ma fille, tu les oublieras, n'est-ce pas?... — Ce serait mal me connaître que d'en douter un seul instant, mon ami très cher, répondit Mirecourt aussitôt.

— Et vous, Albert, me promettez-vous également de vivre en bonne intelligence avec lui, que j'aime comme un autre fils?... — Oh! moi... beau-père, j'ai toujours beaucoup aimé M. de Mirecourt.

— L'incident est clos, n'en parlons plus.

Il continua à s'adresser à Albert.

— Vous ne savez peut-être pas que les quelques sous que nous avons gagnés en Amérique l'ont été par nous en commun?

« Nous nous sommes juré de rester associés toute notre vie comme nous le sommes depuis plusieurs années.

Le chiffre de leur fortune, Brésilia ne le disait pas, et Albert parut l'ignorer. Il se contenta de répondre :

— Alors, vous ne vous séparerez pas, tous les deux, désormais?

— Jamais, à coup sûr.

— M. Monastier m'a dit un jour qu'il avait racheté le domaine de M. le marquis et qu'il l'avait mis à sa disposition. Est-ce à Mirecourt que vous allez fixer vos pénates, beau-père?

Ce fut Bernard qui répondit :

— A Mirecourt l'été, mais à Paris le plus souvent.

Cécile, qui n'avait pas parlé quand Gaultier tenait la conversation, écoutait ardemment ces paroles.

Albert continua :

— Où êtes-vous installés, actuellement? — A l'hôtel Cosmopolitan, en attendant que nous ayons trouvé la demeure qu'il nous faut, c'est-à-dire une maison assez grande pour nous contenir tous les quatre sans nous gêner. « Car vous me laisserez bien vivre avec ma Cécile, n'est-ce pas mon fils? demanda vivement Dominique.

— En doutez-vous?... Je fais plus, je vous demande de venir tout de suite vous installer ici, auprès de nous. La maison, qui appartient à M. Monastier, est à vous comme à nous. Vous vous y plairez et vous nous ferez un très grand plaisir... n'est-ce pas, mignonne? continua-t-il en s'adressant à sa femme.

— Oh! Albert! s'écria-t-elle, tu devines tout ce que je désire. Dis oui, père bien-aimé.

« Dites oui, Bernard, je vous en conjure!

— Ce n'est pas possible, ma Zizie chérie. Nous vous encombrerions, Bernard surtout.

« Moi, je vais bien demeurer quelques jours entre vous, d'abord pour faire connaissance avec mon fils. Mais Bernard habitera au château, chez son oncle, et de là il ira présider à notre installation à Paris. Voyez-vous un inconvénient à abandonner votre usine, Albert?...

Instantanément, le sous-directeur entrevit la dépendance forcée dans laquelle, sans occupation, il serait vis-à-vis de son beau-père et de sa femme.

Et même, sans parler de la ligne de conduite que lui avait tracée Arnold, comme l'idée de voir la Tourterelle nuit et jour était ce qui lui tenait le plus

au coeur, sa passion lui inspira tout de suite la solution à cette difficulté.

— M. Monastier est mon bienfaiteur, dit-il. Il a besoin de moi, surtout pour sa maison de Paris; l'abandonner serait fort mal de ma part. Je puis, mon cher beau-père, si cela peut vous être agréable, lui demander de m'attacher plus spécialement à cette partie de son affaire; mais, en me séparant entièrement de lui, je croirais commettre une action déloyale.

Brésilia fut enchanté de rencontrer chez son gendre des sentiments sur le mobile caché desquels il se méprenait absolument; et, satisfait, épanoui et heureux, il s'écria :

— Vous avez raison, mon fils. Nous en recauserons...

Mirecourt s'était levé pour aller retrouver les siens.

— Où vas-tu? lui demanda Dominique.

— Déjeuner avec Jacqueline, répondit-il; là-bas, je suis toujours attendu.

— Oh! s'écria Brésilia, les larmes aux yeux, Bernard, mon cher petit, tu vas partager, assis à mes côtés, le premier repas que je prendrai chez ma fille, entre mes deux enfants. Nous mangerons comme nous le pourrons, cela m'est égal, et à toi aussi; mais, au moins, nous t'aurons. Ce serait un si mauvais présage pour moi, s'il en était autrement!...

Le marquis connaissait son ami.

Il savait l'importance que Brésilia attachait à certaines choses.

— Bien, dit-il, je reste.

Cécile était déjà partie faire ajouter des assiettes à son couvert.

Elle soignait extrêmement les repas d'Albert, fort exigeant, et, avec peu de chose, elle pouvait parer à la situation. Bernard s'adressa à Gaultier :

— Fais prévenir au château que je suis ici, dit-il; en même temps, fais annoncer à mon oncle qu'à deux heures je serai chez lui et que je lui présenterai M. Brésilia.

Il lui parlait toujours un peu comme jadis, lui donnant des ordres sur un ton sinon de commandement, du moins de décision raide qui n'admettait pas de réplique.

Albert, sans observation, se leva et disparut.

Les deux amis restèrent seuls.

— Tout de suite après le déjeuner, nous irons à Pierre-Pointue, déclara Mirecourt. Jusque là, accorde-moi une grâce...

— Laquelle? C'est fait.

— Sous aucun prétexte ne parle à ton gendre de notre fortune.

— Pourquoi?

— Une idée que je n'ai pas le temps de t'expliquer. Il va revenir.

« Mais quand je prendrai, tout à l'heure, un prétexte pour demeurer seul avec toi, ne me contredis pas.

— Seul? Même sans Cécile?... — Oui. Il le faut.

Albert, en effet, revenait.

Bernard n'insista pas, mais il savait que Dominique lui obéirait.

Presque en même temps, Cécile apparut également à la porte du salon et elle dit :

— Le déjeuner est servi, mais vous serez très indulgents pour moi tous les deux... n'est-ce pas, père, n'est-ce pas Bernard?... — Moi, dit Brésilia, ce sera facile; je trouverai toujours parfait tout ce que tu feras, ma Zizie.

Bernard ne répondit pas; il se mit en arrière, tandis que Cécile, enlacée à son père, le guidait vers la salle à manger. Albert, tout de suite, commença le rôle qu'Arnold lui avait inspiré.

Il fut triste, mais sagement, par moments seulement, et comme si, de temps à autre, une pensée importune naissait en lui, s'y installait, l'envahis-

sait malgré les efforts qu'évidemment il faisait pour la chasser.

Le repas, néanmoins, fut charmant. Brésilia en faisait tous les frais.

Albert, habilement, essaya de mettre son beau-père sur le seul objet qui l'intéressât : sa fortune.

Dominique, heureusement prévenu par Lauris, répondit évasivement, et à Albert, qui s'énervait dans ses questions, il finit par déclarer avec un sourire :

— Oui, nous avons eu une petite chance, M. de Mirecourt et moi, pas cependant comme on le dit; tout cela se dénature tellement, en passant par un certain nombre de bouches, et prend si aisément un aspect de légende!...

« Et puis, par le temps qui court, la fortune est une chose tellement approximative!... Ce qui est la richesse pour les uns est à peine l'aisance pour les autres...

Gaultier n'osa pas insister, et Bernard fut enchanté de la manière adroite et intelligente dont son ami avait si évasivement répondu à son gendre.

Comme deux heures sonnaient, le marquis se leva.

— Vous me quittez déjà, grand ami? demanda Cécile, familière et charmante.

Il répondit en souriant :

— Vous oubliez, madame Zizie, que M. Monastier est prévenu de notre visite...

« Que penserait-il, si je paraissais l'oublier?...

— Je pars avec vous, monsieur le marquis, déclara Albert, qui espérait faire parler Bernard sur les fameux millions qui, seuls, l'intéressaient.

— Mais non, mais non, répondit Mirecourt. J'emmène ton beau-père, c'est assez. Tiens un instant compagnie à ta femme. Echangez vos impressions.

« Elle a certainement, de son côté, une foule de choses à te dire... Je le vois à ses yeux.

— Oui, fit Dominique, qui comprit le désir de Lauris. Je ne veux pas me mettre en tiers dans votre vie, mes jolis amoureux. Cécile m'en voudrait trop!

« Dans les grandes comme dans les petites choses, mon bonheur ne sera jamais fait d'une angoisse ou d'une douleur pour vous, mes enfants.

« Restez ensemble aujourd'hui, restez. C'est un beau jour.

« M. Monastier le comprendra.

« Et surtout, aimez-vous tant que vous le pourrez!

« C'est si beau, l'amour!...

Il fut payé par le regard de tendresse et d'inexprimable remerciement que lui envoya sa fille.

Quelques minutes après, les deux amis, seuls, sans témoins, dans un sentier tracé aux premiers escarpements de la montagne, se dirigeaient vers le parc de Pierre-Pointue.

X — Le pacte

Au bout de quelques instants, et lorsque la solitude fut complète, Brésilia dit au jeune marquis :

— Qu'as-tu à me dire, Lauris?... Tu m'as intrigué... et même un peu effrayé.

— Il y a peut-être de quoi, répondit simplement l'autre, préoccupé et soucieux.

Dominique s'arrêta net au milieu du chemin.

— Ah! fit-il, subitement très rouge. Parle...

— Si tu éprouves de semblables émotions au premier mot, je me tais; le moyen de parer à une situation difficile n'est pas de perdre la tête.

— J'étais si heureux!...

— C'est pour garder ce bonheur que j'ai le courage de te faire part de mes impressions.

— Bien, je me contiens... Je me contiens déjà...



Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
 à vendre
 Adressez-vous à
ROMÉO AUGER
 CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très IMPORTANTES nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
 975-985, rue de Bullion,
 Montréal 18

— A la bonne heure. Et puis, ne suis-je pas là, moi, pour te soutenir et te consoler au besoin ?...

— Me consoler ?... Tu m'effraies de plus en plus.

— Tu n'en auras pas besoin si tu m'écoutes.

— Je t'écouterai.

— Même si je te conseille de résister à ta fille ?

— Je ne te comprends pas.

— Je vais m'expliquer.

« Je connais Gaultier depuis l'enfance... Je le connais bien... »

— Tu peux avoir des préventions contre lui. Je l'admets. Cependant, il y a une chose contre laquelle tu ne peux aller : il a été d'une générosité, d'une grandeur d'âme admirables vis-à-vis de Cécile, pauvre et sans ressources... »

« Bernard, je suis heureux, heureux et reconnaissant au-delà de toute expression. »

« Je paierai mon gendre en lui donnant la fortune et le luxe. Lauris ne répondit pas. »

Son visage seul exprimait une mélancolie profonde.

Dominique, étonné, le regarda.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-il vivement.

— Rien.

— Allons donc !... Je te connais trop profondément... A moi, il ne faut pas dire de ces choses. Ne suis-je donc plus ton « vieux », ton ami ?...

— Comme tu viens de me le dire, tu es trop heureux... Il serait cruel, surtout aujourd'hui, de porter atteinte à ce bonheur-là.

— Tout à l'heure, cependant, tu étais disposé à me dire certaines choses.

— Oui, mais devant tes paroles, j'ai pensé qu'il valait mieux retarder mes explications. Ce sera pour plus tard. A l'heure actuelle, je te demande une seule faveur.

— Laquelle ?...

— Comme je te l'ai glissé rapidement chez Cécile, ne dis pas un mot du chiffre de notre fortune en parlant à ton gendre ou à ta fille. Laisse-leur croire qu'elle est modeste.

— Ma fille ?... La crois-tu donc intéressée ?...

— Ah ! Dieu non !... Au contraire !... Mais elle n'a pas de secrets pour son mari, et elle subit absolument son empire. C'est vite vu !...

Brésilia saisit la main du marquis de Mirecourt.

— Bernard, dit-il, explique-toi, sans cela tu vas me torturer et empoisonner tout mon bonheur.

— Plus tard, pas en ce moment.

— Tout de suite, je t'en conjure !

Avec une singulière autorité, il ajouta :

— Je le veux !...

« As-tu donc oublié nos serments de là-bas ? »

« Tout nous sera commun », avon-nous juré.

« Nous n'aurons pas de secrets l'un pour l'autre. »

« Nous ne nous séparerons jamais !... »

— Je ne veux pas te quitter.

— Mais tu as un secret. Je dois le connaître.

— Ce n'est pas un secret. C'est une opinion, peut-être même une simple intuition.

— N'importe... parle !

— Et tu ne m'en voudras pas ?...

— Il n'y a pas de danger. Ta pensée a toujours été la mienne.

« Peut-être, cette fois-ci, la combattrai-je comme celles qui nous viennent malgré nous. »

« Mais peut-être, aussi, me servira-t-elle et me rendra-t-elle un signalé service... »

— Ah ! je te retrouve, avec ton bon sens, ton intelligence, ta pondération ordinaires, surtout ta confiance en moi.

Eh bien, pardonne-moi le coup que je vais te porter, mais la vérité vraie, sur

mon âme, la voici : le mariage de Gaultier a été une machination de sa part ; il n'aime pas ta fille.

— Tu dis ?...

— Qu'il a appris ton existence... surtout celle de tes millions.

— Comment ?...

— Eh ! le sais-je ?... Mais je l'ai connu gamin ; il est le fils d'une Allemande qui, pendant la guerre, a vendu notre pays à ses compatriotes et, pour de l'argent, était capable de tout.

« Elle était ignoble, paraît-il, cette femme... »

« Mon oncle a élevé son fils, parce que le père, ouvrier à l'usine, a été pris par une courroie qui allait saisir et entraîner Jean-Jacques Monastier. »

« L'ouvrier est mort à sa place. Mon oncle ne pouvait pas l'oublier. »

« Albert a été élevé au château et moi le voyant journalièrement. »

« D'instinct, Claude et moi, nous le haïssions, nous le méprisions. »

« Sournois, souple, menteur, sans aucun sentiment pour personne, il détestait tout le monde, même mon oncle, qui avait pour lui une sollicitude qui jamais ne s'est lassée ; il subordonnait tout à ses intérêts... »

« A mille petites faits, qu'il serait trop long, surtout ici, de te raconter, nous avons toujours vu, Claude et moi, qu'il avait une mauvaise, très mauvaise nature. Ce garçon-là, que je connais comme ma poche, n'a pas changé, c'est impossible... »

— Ah ! tu m'épouvantes. J'ai une si grande confiance en ta perspicacité !...

« Sur quoi te bases-tu ? »

« Qu'est-ce qui a éveillé tes soupçons ?... »

« Et puis, Albert a beau être ce que tu dis, — et je n'en doute pas, — il aime Cécile. »

« Et l'amour n'est-il pas capable de tout transformer, de tout élever ? »

— Evidemment. Mais il ne l'aime pas.

— Ah ! Comment le sais-tu ?...

— Eh bien, à Loucelles, chez Philibert Moreau, surtout à la Délivrande, à quelques paroles échappées à Mme Marie des Anges, j'avais eu des soupçons... »

« Ils se sont singulièrement accrus chez la mère Caudebec. »

— Comment cela ?...

— Tout de suite après le déjeuner, tu t'es endormi, cédant à la fatigue, surtout, probablement, à l'énerverment fou qui était le tien. »

— Je me souviens. Mais il me semble que je n'ai pas dormi longtemps ?

— Non, mais assez cependant pour me permettre de mettre à exécution un projet qui me hantait.

— Lequel ?...

— Celui de faire parler la Normandie. Je suis descendu, pendant ton sommeil, et je lui ai alors demandé si elle connaissait le jeune homme avec lequel la petite orpheline s'était mariée.

« Oui, elle l'avait vu tout le temps qu'avaient duré les préparatifs du mariage. »

« — Et l'année précédente, il était venu également ? lui ai-je demandé. »

« Elle a souri, avec cette expression si fine, habituelle en Normandie, et qui a la même signification que la fameuse locution : « Peut-être que oui, peut-être que non... » »

« Un ou deux louis ont immédiatement rassuré sa prudence. »

« — Il n'était jamais venu par ici... a-t-elle affirmé. C'est des blagues, l'histoire de la rencontre !... »

« — Ah ! comment cela ? ai-je insisté. »

« Alors, la bonne femme m'a raconté qu'un homme d'équipe qu'elle m'a nommé, lui avait affirmé qu'à son arrivée dans le pays, quelques semaines au-

paravant, le marié lui avait demandé s'il y avait une auberge, dans le pays, et où était cette auberge. »

« — Il ne connaissait même pas le chemin du couvent, a-t-elle ajouté. »

« Or, a-t-elle fait, avec un certain orgueil, quand on vient à la Délivrande, ne serait-ce qu'une fois, on connaît la mère Caudebec et son auberge, et ses frichtis, et son cidre, et son bonnet de coton... » »

« Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage. Du reste, tu étais éveillé et tu me cherchais. »

« Et puis, jusqu'à nouvel ordre, je ne voulais pas te donner des inquiétudes. »

« Connaissant Gaultier comme je le connaissais depuis si longtemps, je me suis dit alors : »

« Albert est resté le même chenapan que j'ai fréquenté jadis ; il a fait un coup de maître, avec ce mariage... » »

— Mais s'il aime Cécile ?...

— Où l'aurait-il connue, puisqu'il n'avait jamais mis les pieds à la Délivrande, malgré ses affirmations ?... Car je tiens pour intelligente, sérieuse et vraie l'affirmation de la vieille aubergiste. »

— Mais depuis, Lauris, depuis... l'amour peut être venu ? Ne trouves-tu donc pas que Cécile est capable de l'inspirer ?...

Bernard frémit de la tête aux pieds.

Oh ! oui, mille fois oui, il le trouvait !

Mais il ne voulait pas que Dominique s'aperçût de l'impression profonde qu'elle lui avait produite.

Il en serait affaibli, presque impuissant à la protéger... »

Il fit sur lui un effort extraordinaire et, sa volonté aidant, il put répondre, sincère, et avec des apparences d'indifférence :

— Certes... Mais il ne l'aime pas !

— Ah !... Comment t'en es-tu rendu compte ?...

— J'étais assis dans le salon, sur l'appui de la fenêtre, un peu de biais, quand Gaultier est rentré de l'usine. Tu m'as peut-être vu ?

— Oui... continue.

— Albert, lui, ne pouvait m'apercevoir que difficilement, car Cécile, dans ses bras, me cachait ; mais moi, je distinguais bien son visage et l'expression qu'il avait.

« En voyant Cécile, en recevant ses naïves caresses, il a été tout d'abord ennuyé, excédé, et il l'a brutalement éloignée de lui... »

— C'est vrai, cela, Lauris ?...

— Ai-je jamais menti ?...

— Ah ! le brigand !

— Calme-toi. A nous deux, nous le materons... »

— Oh ! oui... »

— Ceci pour les sentiments vrais du monsieur. Maintenant, une autre chanson, aussi grave, à mon sens :

« Quand Cécile lui a dit que tu n'étais pas mort, que tu étais là, la physiologie de Gaultier a aussitôt changé du tout au tout. Et, avant qu'elle ait rien expliqué, le visage du gredin a rayonné et a pris une expression d'indicible triomphe, bien en désaccord avec les paroles de doute qu'il prononçait. »

« En effet, il lui disait : »

« — Mais tu n'as pas de père, mon amour... » »

— Oui, inutile de répéter ses paroles, je les ai entendues.

— ... Alors, pendant qu'il essayait de jouer l'étonnement, l'éclair de ses yeux disait éloquentement : « Enfin !... » »

— C'est que tu m'impressionnes profondément, Lauris, et te crois... »

— Tu le peux !... Non seulement Gaultier te savait riche, mais il n'ignorait pas que tu arrivais, et il t'attendait... »

Ou je ne suis qu'un niais ne sachant rien voir, rien comprendre, ou bien ce que je t'exprime là est la vérité pure !...

— Toi, un niais... Toi, au contraire, un prodige d'observation, d'intuition, de finesse suraiguë... Allons donc !... Je te

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Deux sortes de clientes, celles qui viennent lire et celles qui ne font que rencontrer ici leurs amis. Je ne sais pas celles qui s'arment le mieux pour la vie.

crois, je te crois comme je l'ai toujours fait, mon cher petit. Mais, de quels sommets ne suis-je pas précipité!...

Il se tordit les mains.
Bernard lui pressa le bras.
— Pardonne-moi, vieux, dit-il. D'abord, tu as voulu connaître ma pensée... Ensuite, toi comme moi, ne sommes-nous pas des hommes d'action?... Et quand nous nous trouvons prévenus et instruits de certaines difficultés, de quels obstacles ne pouvons-nous pas avoir raison?...

— Oui, de tous, Lauris, mais pas du cœur de ma fille, ou d'une souffrance à lui infliger!...

— Elle ne souffrira peut-être pas.
« Mais, pour cela, connaissant Gaultier comme je le connais, il faut nous arranger pour rester son maître.

« En effet, il aimera ou, du moins, ménagera Cécile, si elle représente pour lui ce veau d'or qu'il doit adorer à deux genoux, et devant lequel, même tout petit, il était capable, comme jadis sa mère, de tout sacrifier.

« A nous de savoir le tenir par les intérêts et l'amour du luxe.

« Il doit, avec son orgueil, être extrêmement sensible à ces choses.

« Je désire m'être trompé.

« Je ne le crois pas...
Et, dans un moment d'abnégation sublime, Bernard ajouta :

— Du reste, le bonheur de ta fille me tient au cœur comme à toi-même, *ma nounou chérie*; laisse-moi faire, ce sera bien le diable si nous ne l'assurons pas.

Malgré tous les efforts qu'il faisait pour contenir son désespoir, pour être à la hauteur de la volonté et de l'intelligence que le marquis de Mirecourt lui demandait de déployer, Brésilia avait reçu un coup profond au cœur.

Il valait bien la peine, vraiment, d'avoir eu tant d'espoir, pour tomber de si haut!...

Néanmoins, il dit à Bernard :
— J'ai en moi une grande douleur, Lauris.

— Je le comprends.
— Mais tout ce que tu me conseilleras de faire, je le ferai.

— Bien! C'est du reste le seul moyen de tirer le meilleur parti possible d'une situation mauvaise mais peut-être pas désespérée.

— Alors, comment dois-je agir, aujourd'hui?

— Avec mon oncle, devant ta fille ou derrière, dis simplement que nous sommes riches et que tu veux que Cécile le soit. Mais ne précise pas ce que tu feras pour elle.

« De mon côté, quand ton gendre sera là, négligemment, afin de me faire supporter par lui, je déclarerai que je ne me marierai jamais, que je veux être le parrain de tes petits-enfants, que j'adopterai plus particulièrement l'un d'eux.

— Et ta famille, que dira-t-elle de cela?

— Ah! tu ne la connais pas... De l'or pur, tous, mon oncle se soucie comme d'une guigne de l'immense fortune qui est la sienne, Jacqueline de même.

— Et Claude?

— Il est personnellement très riche, lui aussi. De plus, il y a des millions, dans son admirable cervelle; et son désintéressement est tout aussi grand, tout aussi vrai que celui des autres.

— Des braves gens, alors?

— Oh! oui, tu peux le dire.

— Comme je vais les aimer!...

— Ils te le rendront!... Ils te le rendent déjà.

Puis, changeant brusquement de conversation, car Mirecourt ne voulait pas céder à l'intense émotion qui le tenait, il continua :

— Tu resteras ici pendant quelques jours, si cela te plaît.

« Tu feras seulement grande attention à ton gendre, et tu seras constamment

en éveil, à cause des pièges qu'il te tendra tout le jour, pour connaître ta fortune.

« Moi, pendant ce temps, je me rendrai pour notre organisation à Paris, car je la veux superbe. Puis, j'irai demander chez certains banquiers américains combien nous valons, là-bas.

« Peut-être pourrons-nous dissimuler une partie de nos capitaux, ce qui serait excellent. Dans tous les cas, nous réfléchirons tous les deux, et lorsque nous nous retrouverons, nous déciderons entre nous quelle ligne de conduite nous devons tenir vis-à-vis de ce joli monsieur.

On était arrivé à la limite du parc de Pierre-Pointue.

Déjà, les grands arbres aux voûtes épaisses paraissaient, mettant sous le soleil ardent la fraîcheur délicieuse de leur ombre impénétrable.

Les massifs tout proches, embauaient; quelques oiseaux, bravant la chaleur, chantaient encore.

Au coin des guérets, les perdreaux et les cailles rappelaient leurs couvées, qui maintenant s'essaïmaient...

Brésilia s'arrêta au milieu de l'allée :
— Bernard, dit-il tout à coup, je ne puis aller plus loin.

« J'ai en moi un trouble profond. J'aime mieux rester seul pour me ressaisir.

« Je ne suis pas en état de voir ton oncle maintenant.

« Parle-lui. J'irai plus tard, ce soir ou demain, par exemple.

— Vieux, mon cher vieux, répondit Mirecourt, très ému, console-toi, apaise-toi, je veux ta fille heureuse. Sur tout ce que j'ai de plus cher, de plus sacré, je te jure d'employer tout ce que je possède de cœur, de volonté et d'intelligence à atteindre ce but. Aie confiance en moi, ne souffre pas...
Son accent si doux, si profond, bouleversa l'ancien prospecteur.

Il prit la main que Bernard lui tendait et murmura :
— Merci, mon petit, je te crois. Et puis Cécile est si bonne, si inoffensive, si droite!...

— Oui, c'est une perfection. Et si honnête, en même temps, qu'elle ne verra jamais les calculs odieux de son mari, pas plus qu'elle ne croira à ses turpitudes.

« Le bonheur de ces êtres privilégiés est facile...
« Laissons-lui sa paix de paradis.

« C'est à nous, à toi comme à moi, à lutter pour qu'aucune pierre ne vienne se mettre en travers de sa route.

— Moi, c'est naturel, je suis son père; mais toi, mon petit, toi qui ne la connaissais pas il y a quelques jours, comment puis-je te demander et accepter les sacrifices que tu dois faire pour la protéger?...

— N'es-tu pas mon meilleur ami?... N'as-tu pas, jadis, veillé sur mon père? N'avons-nous pas dormi côte à côte, là-bas, au milieu des dangers de toutes sortes? Par-dessus tout, la sainte amitié ne nous lie-t-elle pas?...

« Va en paix, vieux. Par nous, Cécile sera heureuse.

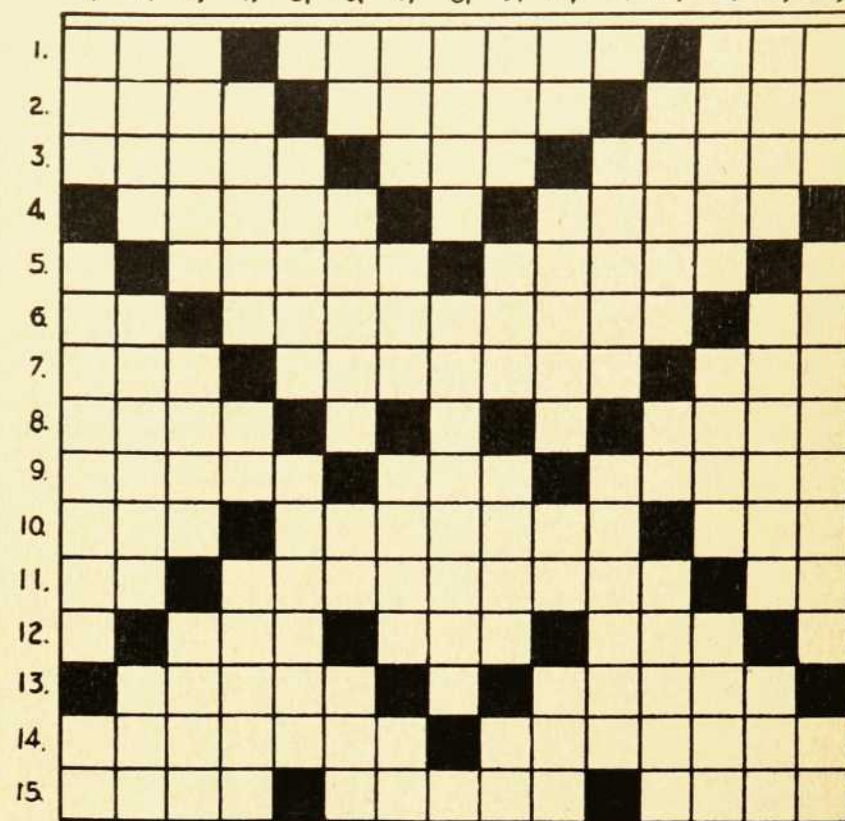
Comme il le faisait jadis pour son capitaine tant aimé, Dominique porta à ses lèvres la main de Mirecourt, et, sans pouvoir prononcer une parole, il s'enfuit.

Bernard demeura quelques instants à la même place, les yeux fixés vers la silhouette qui, peu à peu, s'amincissait; et, quand il ne la vit plus, portant, lui aussi, la main à ses yeux humides, il murmura :

— Oui, contribuer à son bonheur avec un autre me sera dur, très dur, même. Mais mère Angèle me l'a dit souvent : le plus grand, le plus pur des bonheurs est dans le sacrifice!... Il porte avec lui, sous l'amertume des premiers efforts, une douceur sans pareille! Aujourd'hui, je comprends cette parole qui, jadis, me semblait un paradoxe!...

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1076

HORIZONTALEMENT

- 1—Verso. — Jeune fille. — Sot.
- 2—Table de boucherie. — Machine hydraulique. — Rivière de France.
- 3—Bouquet qui exprime une pensée. — Situé. — Embellir.
- 4—Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre. — Repas principal.
- 5—Petit oiseau. — Plans de sustentation d'un avion.
- 6—Préfixe d'abstraction. — Instruire. — De l'alphabet grec.
- 7—Partie d'une église. — Petit plancher élevé dans une chambre pour y placer un lit. — Mesure algérienne.
- 8—En outre. — Gros et court.
- 9—Rapporter textuellement. — Personnage de la féerie anglaise. — Genre de poissons acanthoptères de l'océan Indien.
- 10—Affaibli. — Gagné par des flatteries. — Rivière de l'Asie centrale.
- 11—Article simple. — D'une humeur fâcheuse. — Symbole chimique de l'argent.
- 12—Roi de Juda. — Possessif. — Difficile à entamer.
- 13—Gris brunâtre. — Romancier prussien, né à Berlin, qui épousa la correspondante de Goethe.
- 14—Qui ne sait pas se taire. — Assembler des chiens courants pour la chasse.
- 15—Orateur grec qui tint à Athènes une école de déclamation. — Peu éclatant. — Prudent.

VERTICALEMENT

- 1—Depuis. — Epoque où *Sirius* se lève et se couche avec le soleil. — De l'alphabet grec.
- 2—Se dépouiller de. — Défaut d'intelligence. — Partie inférieure.
- 3—Rendus impurs. — Solennité. — Exposé au bon air.
- 4—Délayée. — Moi. — Lieu de refuge.
- 5—Rivière de France où le général Joffre s'illustra. — Collier disposé

autour d'un mât pour y diminuer le frottement de la vergue.

- 6—Unité. — Tringle de bois servant d'appui. — A moi. — Posséda.
- 7—Ile du Dodécaneze italien. — Sans surcharge. — Mois. — Ile de l'Atlantique.
- 8—Ancien nom de l'Irlande. — Se séparer en rayons.
- 9—Fleur blanche. — Titre honorifique dans quelques pays musulmans. — Ophidiens. — Douze mois.
- 10—En cet endroit. — Plat de résistance qu'on trouve sur les tables à Noël. — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — Habitant.
- 11—Héros grec, roi des Locriens. — Ne pas profiter d'une occasion.
- 12—Parer. — Dans la gamme. — Esclave syrien, chef de la première guerre Servile.
- 13—Houilles menues. — Morceaux chantés par un seul artiste. — Prénom féminin.
- 14—Un des fils de Jacob. — Grisette espagnole. — Préfixe d'un million.
- 15—Pour la troisième fois. — Char attelé de quatre chevaux de front. — Note.

Solution du problème No 1075

O	H	M	T	O	A	T	E	N	E	A	S	T	H	E	N	I	E			
L	O	I	N	B	R	A	I	S	E	T	R	O	N	E	A	D	E	N		
E	U	L	E	S	S	O	R	E	E	M	I	L	E	G	R	A	I			
A	L	I	A	S	H	O	N	N	I	E	M	E	K	I	P	O	I			
I	E	G	O	U	T	N	E	T	E	S	E	C	L	O	T	N	N			
M	A	R	E	N	N	U	I	C	R	A	N	E	R	T	O	N	A	L		
P	U	R	E	N	E	T	R	E	M	A	R	A	L	N	I	M	A	S		
O	T	H	E	A	C	R	A	B	E	A	V	A	L	E	T	C	E	G		
T	A	O	U	S	D	I	A	N	E	O	P	A	L	E	S	E	C	O		
E	N	S	C	A	L	M	E	E	L	O	G	E	A	B	M	O	U			
V	E	D	O	L	I	E	B	A	I	D	E	C	L	A	M	E	U			
I	L	S	A	L	L	E	D	R	A	I	V	E	D	R	A	I	V	E		
D	E	S	A	R	A	M	E	T	R	A	I	N	E	D	R	A	I	V	E	
Q	U	I	D	E	A	R	A	R	S	E	D	R	A	M	E	B	A	S		
I	A	F	N	E	G	O	C	E	D	I	E	S	E	C	F	S	A	R		
A	S	A	M	H	E	L	E	O	R	A	C	E	H	C	A	N	E			
H	E	R	A	T	E	L	C	A	R	A	N	E	B	E	C	L	I	N		
T	H	A	C	I	S	E	L	E	G	I	E	H	E	R	O	S	E	T		
A	L	D	I	N	E	R	A	L	I	R	A	N	S	L	O	T	A	R		
M	I	L	D	O	A	L	E	N	B	I	L	N	O	D	A	L				
I	M	A	M	D	I	T	O	T	E	N	T	R	E	S	N	O	C	I	F	
S	O	I	E	S	E	R	A	R	E	R	E	R	O	D	E	R	N	A	G	E
E	N	T	R	E	C	R	O	I	S	E	R	E	P	A	L	L	E	R	E	

Bernard reprit sa marche.

Les arbres centenaires si merveilleusement beaux, avec leurs branches entrelacées, les points de vue admirables aperçus dans les éclaircies savamment ménagées, l'horizon bleu, aux confins duquel les croupes arrondies des Vosges profilaient leurs silhouettes d'un vert si foncé, les massifs de fleurs semées de tous les côtés, et qui, dans cette magnifique journée d'été, languies et subtiles, embaumaient, Mirecourt ne voyait rien...

Enfin il arriva dans la grande cour du château, celle au milieu de laquelle dans le grand bassin en granit des Vosges, les cygnes blancs plongaient, leurs pattes noires battant l'air.

Il gravit les marches monumentales du perron, où maintenant les clématites et les roses grimpanes montaient, soignées jalousement par Jacqueline.

Il entra dans le hall superbe et, trouvant toutes les portes ouvertes, il se faufila jusqu'au petit salon, où sa cousine, assise, lisait.

Elle se leva à sa vue, et lui tendit son front.

— Père et Claude n'ont pu t'attendre, dit-elle. Un acheteur important est à l'usine, il a fallu l'y rejoindre. Ils viendront aussitôt leurs affaires terminées.

« As-tu le temps, mon grand ?... »

— Oui, tout le temps.

— Alors, assieds-toi et causons.

Elle voyait qu'une ombre était sur le front du marquis et elle espérait, dans une bonne causerie fraternelle, la dissiper.

— Je croyais qu'à ton premier voyage, Bernard, lui dit-elle, tu devais nous faire la connaissance de ton ami Brésilia ?

— Je le ferai, évidemment... Mais, pour le quart d'heure, Brésilia n'est pas présentable.

— Pourquoi donc ?...

— A ma dernière visite ici, ma Line, je t'ai raconté que le pauvre homme, parti il y a quinze ou seize ans de Paris, a été obligé, en s'expatriant, forcé par la misère la plus noire, de laisser derrière lui une petite fille qu'une voisine charitable s'était chargée d'élever ?

— Oui, je me souviens ; cela m'a même prodigieusement intéressée. La voisine charitable était morte, et personne ne savait ce que l'enfant était devenue, n'est-ce pas ?

— Absolument, oui.

— Ton ami était même resté à Paris pendant ton dernier séjour ici, occupé à retrouver les traces de sa fille ?

— Et je l'ai aidé après vous avoir quittés. Et à nous deux nous avons réussi...

— Ah ! mon Dieu ! Bernard... mais c'est un roman, cela... Ton ami a retrouvé sa fille ?

— Parfaitement.

— Quelle joie doit être la sienne ! — Incommensurable. Il y a malheureusement une ombre au tableau...

Jacqueline pâlit un peu.

Ses beaux yeux sombres eurent un éclair.

Mais, se rassérénant aussitôt, elle murmura :

— Je suis folle !...

Plus haut, elle dit :

— Oh ! le pauvre homme ! Vois-tu, Bernard, sans le connaître, je l'aime pour tout le bien qu'il t'a fait. Raconte l'ombre ?

— Cette enfant, qui est une perfection, est mal mariée.

— Ah !

L'éclair des yeux était revenu.

— Quel âge a-t-elle ? demanda Mlle Monastier.

— Vingt ans.

— Et sympathique ?

— Adorable.

— Jolie ?

— Une marquise des temps passés.

— Une marquise ?...

— Oui... absolument étonnant, je l'avoue. Mais c'est ainsi.

« En cette fille d'ouvrier, sortie entièrement du peuple, élevée par charité dans un orphelinat de province, il y a une élégance innée, une distinction de duchesse. »

Ce mot « orphelinat » avait fait tressaillir plus profondément encore Mlle Monastier.

Mais Bernard, tout à la pensée de Cécile, ne voyait pas la préoccupation de sa cousine.

Il continua, murmurant presque comme en extase, le cœur et les yeux embusés d'un regret navrant :

— Et, avec cette distinction, quelle douceur, quelle grâce !...

« De sa jeunesse malade, elle a gardé une apparence de fleur brisée, une gracilité, une faiblesse qui prennent et retournent le cœur... »

« Et quelle sincérité loyale et pure dans ses beaux yeux de la couleur des eaux limpides, qui ne savent pas dissimuler leurs pensées... »

« Il faut que tu me promettes de l'aimer, ma Line... »

Il s'arrêta soudain, parlant d'elle comme si Jacqueline ne la connaissait pas... et c'était chez Mlle Monastier que Bernard avait vu Cécile pour la première fois...

Tout à coup, il s'écria :

— Mais tu la connais, soeurette, et déjà tu l'aimes, je le sais, je l'ai vu.

Alors Jacqueline, les yeux assombris, la bouche douloureuse, s'écria :

— Mais c'est donc Cécile, cette fille de ton ami ?...

Bernard inclina la tête sans répondre autrement ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Ah ! le misérable ! s'écria la fiancée de Claude, je m'en doutais !...

— De quoi te doutais-tu, Line ?...

— Eh bien ! c'est père qui a servi de témoin à Gaultier pour son mariage. Quand il nous a appris comment et de quelle façon il se mariait, qu'il nous eut raconté que sa fiancée était une pauvre petite orpheline sans parents, sans ressources, que sa faiblesse et son abandon avaient touché l'individu, père a conçu un enthousiasme sans nom. Il a comblé Albert de félicitations et de présents.

— Après ?... Après ?...

— Eh bien ! Claude, le premier, qui n'aime pas le monsieur, a trouvé la chose bien belle pour avoir été conçue par le personnage. Il a eu des doutes et me les a naturellement communiqués.

« Il lui semblait que si Gaultier accomplissait une si belle action, c'est qu'il avait un intérêt majeur à le faire, un intérêt qui existait mais que personne ne pouvait soupçonner. »

— Il a pensé à cela, Claude ?...

— Oh ! oui, tout de suite...

— Et toi ?...

— J'ai essayé de réagir contre cette impression et j'ai voulu voir chez Albert un mobile plus noble. Mais quand il nous eut conduit ici cette gentille et adorable Cécile, j'ai été vite fixée. Non, cet individu n'aimait pas celle qu'il disait cependant adorer, au point d'avoir passé par-dessus sa misère, son abandon, sa fragilité...

« Il était brusque, sévère, agressif, exigeant, surtout indifférent, avec elle... Un intérêt quelconque seul, évidemment, le faisait agir... »

« Quel intérêt ?... Nous ne le savions pas. »

— Comme tu l'as bien jugé, Jacqueline !... L'intérêt, c'était le beau-père et les millions, dont le hasard devait lui avoir révélé l'existence...

— Mais comment as-tu vu cela, toi aussi, Bernard ?...

Il lui raconta son arrivée le matin, avec Brésilia dans la petite maison du bois, l'entrevue si émouvante du père et de la fille, enfin l'entrée d'Albert dans sa brusquerie, son indifférence, et

sa physionomie aussitôt changée, dès que Cécile lui avait appris la présence chez elle de son père.

Puis, il parla également de toutes les observations qu'avec son esprit subtil Mirecourt avait faites.

— Et ce pauvre homme, se doute-t-il de ce que tu penses, Bernard ? insista Jacqueline.

— Oui, j'ai cru de mon devoir de le lui dire, je connais Gaultier comme toi, je sais son âpreté, sa cupidité même, et pour préserver la fortune de Dominique, je lui ai imposé un serment.

— Lequel ?

— Ne pas dire un mot du chiffre de cette fortune qui nous est commune, et à toi je puis l'avouer, qui est fabuleuse...

« Avec l'amour qui est dans le cœur de Brésilia pour sa fille, il se serait laissé aller à lui donner tout ce que le misérable, par la bouche de Cécile, aurait demandé au père. »

— Tu as raison, il n'y aurait plus de limites...

— Tandis que, prévenu, Dominique m'écouterait. Et par l'intérêt nous tiendrons ce bandit... Il sera obligé alors de ménager sa femme.

Avec une douceur et une tristesse qui remuent le cœur tendre de Mlle Monastier, le marquis ajouta :

— Et ce sera certainement le meilleur moyen de rendre cette pauvre Cécile un peu heureuse...

Jacqueline en savait assez.

Elle venait de lire dans le cœur de son camarade d'enfance, et le secret que Bernard lui-même ignorait encore, elle l'avait deviné.

— Pauvre Bernard !... murmura-t-elle doucement.

Elle ajouta :

— Cécile m'est déjà extrêmement sympathique. Sans rien connaître de son histoire, j'avais deviné que cet être odieux avait fait une spéculation de sa misère et de son abandon ; je l'aimais déjà. Pour toi, Bernard, je l'aimerais encore plus.

— Merci, ma Line...

— Mais laisse-moi te donner un bon conseil, veux-tu ?...

— Je ne demande pas mieux.

— Quand présenteras-tu Brésilia à père ?

— Je l'eusse fait à deux heures, comme cela était convenu.

« Mais le pauvre vieux, aux révélations que je lui ai communiquées sur son gendre, surtout aux soupçons dont je lui ai fait part, afin d'obtenir de lui une grande prudence, a éprouvé un tel bouleversement qu'il n'a pu m'accompagner. »

— Où est-il en ce moment ?

— Il erre dans la montagne, essayant de se ressaisir.

— Le fera-t-il ?

— Oui, car c'est une âme d'élite. Et puis, il a une si grande confiance en moi !...

« Je lui ai juré de veiller sur le bonheur de Cécile, et il me croit. »

Jacqueline tendit sa main pure.

— C'est très bien, cela, Bernard, dit-elle. L'être léger et égoïste que tu étais jadis a disparu...

« Aujourd'hui, tu es vraiment un homme de cœur et de devoir !... Je t'adore... mon frère chéri. »

Il mit un baiser sur la main divine qui lui était tendue, et Jacqueline y sentit en même temps une larme.

— Eh bien, dit-elle, mon conseil, le voici :

« Avant de présenter ton ami à père, raconte à ce dernier tout ce que tu pressens de Gaultier. Tu me rendras service. »

Elle rapprocha ses fins sourcils si nets, si fermes, et ajouta au bout de quelques secondes :

— Oh ! oui, un grand service.

— Explique-toi.

— Gaultier a voué à Claude une haine profonde, quoique dissimulée.

« Il lui fera du mal, un jour ou l'autre, je le sens, j'en suis sûre... »

« C'est un être maudit qui nous sera fatal !... »

« Père, lui, ne le voit pas comme il est, et éprouve pour lui une singulière et aveugle indulgence, venue à coup sûr de ce que Jean Gaultier jadis est mort à sa place. »

« Mais si tu préviens père, si tu lui fais part de tes soupçons, peut-être l'impressionneras-tu. »

« Tu es le seul dans tous les cas capable de le faire... »

« Tu as toujours eu, et aujourd'hui plus que jamais, une si grande influence sur lui !... »

Instantanément, Bernard répondit :

— Tu as raison, ma Line, et ce que tu me demandes, je vais le faire tout de suite.

« Je me rends de ce pas à l'usine, et aussitôt que mon oncle sera libre, je lui raconterai tout ce que je viens de te dire. »

« D'abord, à lui seul, j'ai eu l'imprudence, l'autre jour, de dire quel était le chiffre de notre fortune ; je veux lui demander de n'en pas souffler mot devant Gaultier... Allons, adieu, Linette à ce soir. »

Comme l'avait dit Jacqueline, Bernard était à coup sûr le seul être au monde capable, depuis la mort d'Angèle, de faire renoncer Jean-Jacques à une idée ancrée en lui.

Or, la conviction qu'Albert Gaultier avait toutes les qualités était une de ces idées.

— Un noble cœur, dit-il tout d'abord à Mirecourt, quand celui-ci voulut lui parler des liens qui unissaient Cécile au riche Brésilia. Oui, continua l'ingénieur, Albert mérite bien, par son désintéressement et sa générosité, la chance inespérée qui lui arrive...

— Désintéressement ?... répéta le marquis.

Et sincèrement, comme il faisait toutes choses, brutalement même cette fois-ci, il raconta à Monastier tout ce qu'il pressentait, tout ce qu'il croyait.

Jean-Jacques se révolta, cria, protesta.

Bernard tenait à ses convictions, et avait surtout une singulière énergie pour les exprimer et les soutenir.

Le soir, Monastier n'était pas convaincu, mais il avait promis à Bernard de faire attention à son protégé, et de l'observer avec soin.

Quand ils quittèrent tous les deux l'usine pour revenir au château, Monastier était préoccupé.

Bien plus qu'il n'avait voulu l'avouer en effet, tout ce que lui avait dit son fils de prédilection l'avait fortement impressionné.

Il y avait en lui un bouleversement, contre lequel il n'était pas capable de réagir.

Ce bouleversement devait augmenter le soir même dans de notables proportions.

En effet, quelques heures après, se trouvant seul avec Jean-Jacques, Claude et Jacqueline, — les hôtes de la petite maison n'étant pas encore arrivés, — Bernard, devant son oncle, tira un petit écriin de sa poche.

— Père, dit-il en s'adressant à son ancien tuteur, es-tu content de moi ?...

— Oh ! oui, répondit spontanément l'industriel. Tu es un brave garçon, et la manière dont tu as réparé, par ton travail, les folies de ta jeunesse, me rend d'autant plus heureux que ces folies étaient bien un peu causées par mon extraordinaire faiblesse vis-à-vis de toi.

— C'est sûr, répondit l'autre simplement, et imperturbablement.

Et, tout de suite, le marquis continua :

— Alors, si tu es content, prouve-le-moi.

[Lire la suite au prochain numéro]

LA JEUNESSE EGYPTIENNE 1952 [Suite de la page 5]

à peine dépassée la vingtaine. Très jeune aussi, il se mariera et aura beaucoup d'enfants, pour satisfaire à la parole du Sage : « Marie-toi jeune et aie beaucoup d'enfants qui t'honoreront dans ta vieillesse ».

Gamal est arabe, dans la grande tradition de lucidité et de générosité, qui fait la fierté de sa race. Grapillant un peu partout ce qui peut enrichir son patrimoine spirituel, il le mettra ensuite au service de son pays, et de sa religion.

C'est d'ailleurs en Europe, en Angleterre ou en France que la plupart des hommes politiques et des diplomates égyptiens se sont formés. Est-ce à dire qu'ils parviennent mieux ainsi, à comprendre l'Occident ? On peut en goûter. Rentrés dans leur pays, ce sont généralement eux, les plus farouches adversaires du « way of life » occidental.

Cet important facteur de la sentimentalité, dont nous parlions plus haut, joue ici son grand rôle. C'est sentimentalement aveuglé par une sincérité qui ne tient peut-être pas suffisamment compte de certaines contingences, que la jeunesse égyptienne s'est lancée fougueusement dans la lutte pour son indépendance et le dérasement de siècles et de siècles de servitude.

Les jeunes Egyptiens sont d'ailleurs en cela dans la pure ligne dialectique du Coran. « Un jour, Mahomet », rapporte l'Histoire, « était dans sa caverne favorite ; Une voix lui dit : — « Prêche ! » — « Prêcher quoi ? » — « Prêche ce que tu crois ! »...

Après des décennies de vie tranquille et quiète l'élément jeune de l'Égypte d'après-guerre s'agit, et met toute sa bonne foi dans la poursuite de buts mal définis encore.

Jusqu'à présent, loin d'avoir une quelconque influence sur la vie publique du pays, la jeunesse a bien plutôt été le jouet des politiciens qui jusqu'à Nahas Pacha se succédèrent au pouvoir, en agitant chaque fois l'étendard du fanatisme.

D'ailleurs le dilemme actuel égyptien, qui est, avant tout un problème social, sera insoluble, tant que les Égyptiens eux-mêmes ne s'y intéresseront pas.

Trop peu de Pachas reprennent, avec Mahomet : « Al Faqr fakhri » (je suis fier d'être pauvre). C'est l'immobilisation de la fortune nationale, en quelques mains, qui voue à la misère, la masse des paysans et des travailleurs.

Mahmoud, fils de fellah

Car c'est vraiment un honteux état de misère que connaîtra tout au long de son existence, Mahmoud, fils de fellah. Croupissant dans la vermine, il atteindra l'âge de dix ans pour aller, comme son père et comme sa mère travailler le long du Nil.

Chaque année, les immenses étendues de coton du pays sont menacées par les ravages du vers de coton. C'est alors que, pour quelques sous par jour, une armée de jeunes fellahs, pénètre dans les cultures et sauve les

milliards en péril, des Pachas du Caire ou d'Alexandrie.

Le tableau est assez noir. Nous ne parlerons pas des autres maux qui périodiquement s'abattent sur les épaules du jeune paysan de Haute-Égypte et du Delta : la famine, les débordements dévastateurs du Nil, les épidémies, la cécité.

Toile de fond, que trop de jeunes propriétaires arabes, quoique généreux et bienveillants, s'habituent à considérer comme faisant partie du décor local.

Les Européens du Caire...

Aussi, les quelques milliers de néo-Égyptiens qui se partagent entre Le Caire, Alexandrie, Port-Saïd et Ismaïlia, peuvent-ils apporter le plus grand bien au pays, en créant une sorte de classe moyenne de petits possédants, instruits et raffinés.

Certes, les fils de commerçants, d'hommes d'affaires, de professeurs qui vinrent, il y a vingt ou trente ans, s'établir au Caire, gardent les liens de leur race, de leur religion et de leur culture d'origine. Mais ils ont su merveilleusement bien s'adapter au pays.

Ces jeunes gens qui possèdent la double nationalité, et dont le second passeport est français, italien, belge, grec ou allemand sont un peu le résultat du brassage qui donne les hommes les plus intelligents et les plus fins du monde.

L'élite arabe le sait bien, qui bénéficie ainsi de l'apport latin et hellénique, auquel se mêle toute la souplesse et le délié d'un Orient tout proche.

Pour la grande part chrétienne, la jeunesse néo-égyptienne suit les cours des lycées français, d'Alexandrie, du Caire ou d'Héliopolis ; les jeunes filles, elles, ceux des écoles catholiques italiennes.

Ce sont sans doute les néo-Égyptiens, qui parmi les jeunes, jouent le plus grand rôle dans la vie publique. Les résidents possèdent au Caire, de nombreux journaux qui sont en quelque sorte leur porte-parole et dont l'influence est grandissante dans certains milieux.

C'est là un bien, car on peut penser que tout l'avenir de l'Égypte se trouve lié à une bonne entente avec l'Occident, et surtout à une collaboration avec tous les pays européens ou asiatiques de l'orbite méditerranéenne.

L'Handicap égyptien est très grand : principalement créé par les ans qui s'accumulent et qui ont consacré des plaies sociales, telles que la corruption à tous les étages, l'usage de la drogue même chez le peuple, le fanatisme et l'ignorance.

La jeunesse de l'Égypte 1952 saura-t-elle écarter les obstacles ? Est-ce à elle que reviendra le rôle de former l'Égypte nouvelle ? Il n'y a pas de raisons d'en douter. Mais encore faudrait-il que cette jeunesse concrétise plus avant ses buts et qu'elle ne se livre plus à des mouvements spasmodiques aussi regrettables que ce triste samedi 26 janvier, qui a vu flamber les plus beaux édifices du Caire.

X. B. DE L.

— Pardon, excuse, je viens pour les étrennes, explique l'homme en portant la main à sa casquette. C'est moi qui vide la poubelle.

— Ah ! bien, répond la dame ; et de son ton le plus aimable, avec sa plus gracieuse révérence et son plus charmant sourire, elle ajoute, en repoussant doucement la porte : c'est moi qui la remplis !



LES MOUSQUETAIRES DE L'ARMAGNAC

par PIERRE BOURGET

LA FRANCE, on le sait, est le pays du bien-manger par excellence : d'innombrables confréries gastronomiques — *Tastevins* de Bourgogne, *Jurats* du Bordelais, *Chevaliers de la Poularde* d'Ile-de-France, *Sacavins* de l'Anjou — tiennent régulièrement des séances alimentaires dans les plus belles régions du pays, afin de rendre hommage aux produits de la terre et de la vigne.

Une nouvelle association de « Becs fins » vient d'être solennellement créée au cours d'un somptueux banquet, qui s'est récemment tenu dans la grande salle de l'abbaye cistercienne de Flaran, construite au XIV^e siècle, dans le département du Gers. Là au son de vieux chants gascons, le général Baston, Président d'Honneur du Syndicat du Commerce de l'Armagnac, a intronisé en grande pompe les membres de la Compagnie des « Mousquetaires de l'Armagnac ».

Les convives, au premier rang desquels l'Ambassadeur de Norvège en France, Monsieur Rolph Andvord, le Ministre plénipotentiaire du Vénézuéla, Monsieur Hernandez-Ron et M. Manell, Directeur-adjoint au Service des Informations de l'Ambassade des U.S.A. en France, ont reçu le Grand Cordon bleu azur des Mousquetaires et un diplôme parcheminé, par lequel ils s'engagent à « bien servir l'Armagnac, qui devra toujours être le témoin des festes et réjouissances de notre pays, de notre famille, de l'amitié et de l'amour ».

Mais l'Armagnac, qu'est-ce donc ? C'est à la fois une vieille province de France — qui se trouve approximativement au centre d'un triangle dont les sommets seraient Toulouse, Bordeaux et Bayonne — et une des eaux-de-vie les plus toniques qu'on connaisse. Les 220,000 Français qui habitent la province sont, plus ou moins, intéressés à la fabrication de l'Armagnac : une moyenne de 60,000 hectolitres est produite chaque année.

L'Armagnac, dont le degré d'alcool est moindre que celui du cognac, est particulièrement prisé par les connaisseurs : savoureux et léger, subtil et parfumé, il est le joyau de la Gascogne. Sa distillation est délicate, et il n'existe que très peu d'alambics qui peuvent donner une eau-de-vie d'excellente qualité : aussi n'est-il pas rare de voir en Armagnac des alambics ambulants, montés sur un châssis spécial... et tirés par des boeufs, se rendre de ferme en ferme pour brûler les vins récoltés par les producteurs.

La vigne est la première richesse de la province, pleine par ailleurs de vieux souvenirs qui remontent à l'époque romaine, de châteaux du moyen âge, ou de gentilhommières du temps de Louis XIII. Il suffit de s'y promener, au printemps de préférence, pour buter à chaque instant, sur des sites ou des monuments d'une rare beauté : le vieux pont sur la *Baise à Nerac*, le cloître de *Condom à Nogaro*, qui possède encore son église et son cloître du XI^e siècle, *Auch*, enfin, le chef-lieu du département du Gers, avec sa Tour des Armagnacs...

Le plus célèbre personnage de la province est, sans conteste le bon roi Henri IV, Henri de Navarre, Seigneur d'Armagnac, qui monta sur le trône de France en 1589...

Mais le plus populaire personnage de la région, c'est d'Artagnan, capitaine des mousquetaires du Roi Louis XIV, le héros du livre le plus lu dans le monde du grand romancier français Alexandre Dumas, « Les Trois Mousquetaires ».

C'est en souvenir de d'Artagnan, enfant du pays, qu'a été créée la compagnie des Mousquetaires et l'Armagnac, qui l'a pris pour parrain. Le moment le plus émouvant des cérémonies qui se déroulent en Armagnac à propos de la création de cette confrérie fut constitué par la visite de ces mousquetaires du XX^e siècle au château natal de d'Artagnan, *Castelmoré*.

Derrière ses pierres rosées par le temps, d'Artagnan passa les premières années de sa jeunesse : et son seul descendant vivant actuellement, le Marquis de Montesquiou, Duc de Fensensac, est, tout naturellement, le premier des Mousquetaires de l'Armagnac...

Après un plantureux repas, les Mousquetaires font une reconstitution d'un duel tel qu'il se déroulait sous Louis XIII (en haut). Le tout dans une cave, évidemment...



C'est le premier de l'An, et, depuis le matin, les coups de sonnette succèdent aux coups de sonnette chez les Duval.

— Flûte ! à la fin, je n'y suis pour personne ! grogne monsieur.

— Bien, dit madame, plus patiente de sa nature, je répondrai pour toi.

Drelin ! din ! din !

Madame ouvre. Sur le palier, un digne « boueux ».

LE LEGUME LE PLUS MERVEILLEUX DU MONDE

[Suite de la page 4]

Quant à la plante, elle peut être utilisée de plusieurs manières. Comme pâturage, elle est plus profitable que la luzerne ou le trèfle, parce que dans le soja il y a plus de protéine que dans les deux autres.

Le soja en pleine croissance peut être ensilé avec autant d'avantages que la luzerne et le trèfle, mais il ne faut pas attendre qu'il soit très avancé, car les tiges deviendraient trop ligneuses et coriaces, ce qui déplairait aux animaux. Il faudrait en dire autant du soja en foin. On recommande de le mélanger aux autres sortes de foin. Le foin de soja haché enrichit les concentrés donnés aux animaux : bovins, chevaux, moutons, et même aux volailles. En donner trop aux porcs à engraisser, leur fait produire du lard mou. Pour les porcs et les volailles, il faut ajouter au soja un mélange minéral, soit à la graine, soit à la farine du tourteau.

Le fameux tourteau

Nous avons dit que les Orientaux ont utilisé le soja comme nourriture depuis 5,000 ans. Les Occidentaux, les Américains surtout, recherchent le soja surtout comme source d'huile. D'ailleurs, c'est la grande raison qui l'a introduit aux Etats-Unis lors de la première grande guerre. Comme les Américains tentèrent de trouver une source d'huile végétale bon marché, on leur a indiqué le soja. Il est arrivé que tandis qu'en 1914, les Etats-Unis cultivaient 14,000 carrés de soja, ils en cultivent aujourd'hui plus de 10,000,000 de milles carrés. Une fois que le soja a été soumis à l'opération de l'extraction de l'huile, le résidu se présente sous forme de « tourteau ». C'est un genre de gâteau d'une forte teneur de protéine, ce qui le fait utiliser pour équilibrer la ration de moulée donnée à toutes les catégories de bestiaux.

Utilisations industrielles

On vient de voir que le soja peut être employé de plusieurs manières à l'avantage des animaux. Sur la table familiale, on peut le présenter comme « soupe aux pois », comme plat de résistance sous forme de « fèves au lard », comme salade, comme pain et biscuit. Un des sous-produits du soja est un fromage ; un autre est un beurre, et enfin un autre encore se boit en forme de lait, ou se mange sous forme de crème glacée ou de bonbon. On voit donc que le soja et ses sous-produits peuvent constituer un repas complet.

Mais que dire de ses utilisations dans l'industrie ? Il y en a plus de soixante-quinze. Outre des douzaines d'emplois comme nourriture des humains, ses sous-produits ou ses grains entiers sont employés comme café, pâtisseries, nourriture pour diabétiques, comme « liens » dans la saucisse, comme macaroni, avec les blancs d'œufs, comme succédané ; comme lécithine il est employé comme émulsif, comme anti-oxydant, comme glaçage pour gâteaux, comme tanin pour cuir, comme préservateur du bois, comme cosmétique et comme médicament...

Mais nous ne finirions pas de faire la liste complète de tous les usages auxquels on peut employer les sous-produits du soja ; il faudrait encore parler de fertilisants, de colle, de matière à moulage, de « sizing » pour papeterie, matière à peinture à froid,

laine synthétique et plastique. Pour revenir à la cuisine, on peut parler de nouveau de « shortening végétal », margarine, huile à salade, huile à frire, verres, peintures émaux, matières à mettre à l'épreuve de la pluie, matières à préparer les cuirs, substitut du caoutchouc, encres d'imprimerie, enduit de graissage, lubrifiants et mastic. Il faudrait encore parler de la glycérine, des insecticides et des millions de livres d'huiles utilisées dans la confection des savons.

Pourquoi pas dans le Québec ?

Depuis des années on nous objecte que le climat du Québec s'oppose à la culture du soja. Or, voici une expérience personnelle : sur une ferme que des religieuses cultivent dans une île voisine de Montréal, une religieuse nous a montré du soja qui réussit dans cette île. Nous sommes allés aussi au nord du lac St-Jean, à une ferme cultivée par des moines. Un de ces moines nous montra aussi du soja qui réussit dans cette région. Nous disons donc que nous ne comprenons plus rien dans la prétention de ceux qui nous affirment que le climat du Québec ne permet pas la culture du soja, puisque ce légume réussit aux deux extrémités sud et nord de la province quand il est entre les mains de gens dont l'honnêteté n'est mise en doute par personne.

Le Québec va-t-il cultiver le soja ?

Il répugne de croire que dans la province de Québec le succès dans la

culture du soja n'est réservé qu'à ceux qui sont au service de Dieu, tandis qu'il est refusé à ceux qui sont au service du gouvernement sur les fermes expérimentales. Les faits, pourtant, semblent prouver cela.

En Asie on cultive le soja depuis plus de 5,000 ans. En Mandchourie 70 pour cent de la population travaillent, directement ou indirectement au soja. La plupart des pays d'Europe la cultivent. Aux Etats-Unis plus de 10,000,000 d'acres sont consacrés à sa culture. L'Ontario a aussi des milliers d'acres en culture, même bon nombre de meuneries en activité. Le soja vient bien au Jardin Botanique de Montréal, et nous avons eu les preuves qu'il y a plusieurs variétés qui donnent un bon rendement aux deux extrémités sud et nord de la province.

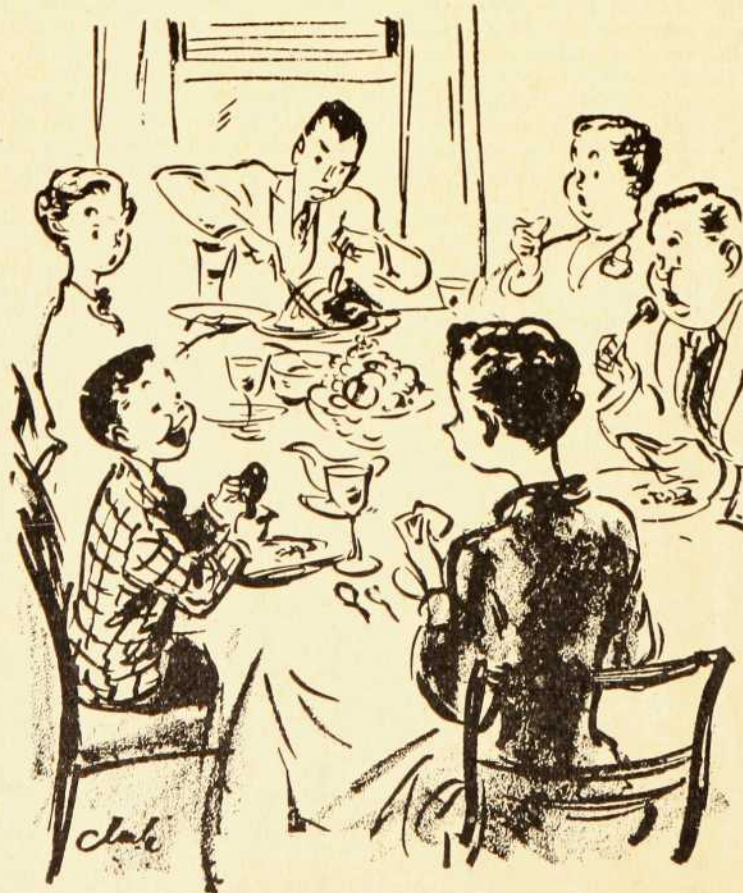
Le soja améliore la terre. C'est un suraliment pour les animaux, une excellente nourriture pour les humains et la base de soixante-quinze industries des plus variées. Quand est-ce que la province de Québec va s'aviser de mettre tous ces avantages à profit ?

POIGNET

La bande d'étoffe, large ou étroite, empesée ou non, qui est fixée à l'extrémité d'une manche de chemise se nomme *poignet*.

C'est à tort qu'on nomme « poignet » la *manchette* ou bande de toile empesée, amovible, qui se fixe par ornement aux poignets d'une chemise. Au lieu de « stud », « bouton de poignet », on dit : *bouton de manchette*.

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Mauvais calcul, maman : il n'y a jamais assez de dinde et toujours trop de carottes.

ILS ONT VINGT ANS... DE CINEMA

[Suite de la page 7]

Viviane Romance a figuré dans *l'Épervier*, un film de Marcel l'Herbier, en 1931. Elle a tourné en tout trente-cinq films dont *Maya* et *Passion*. Le prochain serait *la Femme et le Pantin*, d'après Pierre Louys.

Maurice Chevalier débuta au cinéma juste avant la guerre de 1914, dans le film muet : *l'Affaire de la rue de Lourcine*. Son plus récent film venu à Montréal est *Ma Pomme*.

Gary Cooper parut pour la première fois sur l'écran aux côtés de Marlene Dietrich, en 1931, dans *Coeurs brûlés*. Il a depuis connu une belle carrière dramatique : *The General Died at Dawn*, *The Adventures of Marco Polo*, *The Westerner*, *The Fountainhead*, *You're In The Navy Now*.

Ginger (Virginia) Rogers qui avait songé à devenir institutrice fut détournée de cette austère carrière par son goût de la danse. Cependant, ses débuts furent assez difficiles et le succès lent à venir. Ce n'est que quand elle devint la partenaire de Fred Astaire dans *Flying Down to Rio* (1932), que sa réputation fut solidement établie. Son meilleur rôle, à date, est celui de *Kitty Foyle* qui lui valut une récompense de la Motion Picture Academy of Arts and Sciences.

On ne saurait mieux conclure cette énumération qu'en citant le grand artiste français que Hollywood est fier d'avoir conquis : Charles Boyer. Il débuta en France, dès 1920, dans *l'Homme du large*, de Marcel l'Herbier et incarnait, quelques années plus tard, le *Capitaine Fraeasse*. Après avoir été l'amoureux le plus célèbre du cinéma américain, il nous est revenu, l'an passé, en vieux médecin de chez nous, *The 13th Letter*, et en missionnaire jésuite, *The First Legion*.

MARC LEBLANC.

GLANÉ POUR VOUS...

- Le paquebot Ferdinand-de-Lesseps, de 1,700 tonnes, a été lancé à Bordeaux le 21 juillet. La marraine de ce beau navire qui, dès octobre 1952, transportera ses 492 passagers entre la métropole et Madagascar, était la comtesse Française de la Bécassière, née Hélène de Lesseps, fille aînée du créateur du canal de Suez.
- Carlene Roberts, 37 ans, une diplômée de l'université d'Oklahoma, a été nommée récemment vice-présidente des American Air Lines à un salaire annuel de \$25,000. C'est la première femme à occuper une position aussi importante dans le domaine de l'aviation.
- De nos jours, le roi d'Angleterre est le propriétaire de 600 des magnifiques cygnes qui voguent sur la Tamise. Les 200 autres sont divisés entre la Compagnie des *Worshipful Dyers* et celle des *Vintners* auxquelles la Couronne en avait fait don au XIVe siècle.

RIEN DE SÉRIEUX

Un jour, alors qu'il était président du Transvaal, le paisible et simple Krüger reçut la visite d'une haute personnalité anglaise.

— Dites au président, ordonna le visiteur à l'interprète, que je suis le duc de X...

Krüger se contenta d'un salut correct.

— Ajoutez, poursuivit le duc de X..., que j'ai été vice-roi et que je suis membre de la Chambre des Lords.

L'interprète ayant traduit ces divers titres, le président Krüger répliqua :

— Dites au vice-roi, membre de la Chambre des Lords que je suis gardien de troupeaux.

En chemin de fer, deux voyageurs causent ensemble.

— Vous avez des enfants, monsieur ?

— Oui, j'ai un fils.

— Fume-t-il ?

— Il n'a, de sa vie, touché même une cigarette.

— C'est très bien cela. Va-t-il au café ?

— Jamais il n'y a mis les pieds.

— Mes compliments. Rentre-t-il tard ?

— Il se couche immédiatement après dîner.

— Eh ! mais, c'est un garçon accompli. Quel âge a-t-il ?

— Deux mois et demi !

— Elle m'a dit que vous lui aviez dit le secret que je vous avais dit de ne pas lui dire !!!

— Oh ! comment cela se fait-il, je lui avais pourtant bien dit de ne pas vous le dire !

— Eh bien, elle me l'a dit. Mais comme je lui ai promis que je ne vous le dirais pas... ne lui dites pas !

— Il m'a offert sa main et sa fortune.

— Et tu as accepté ?

— Non. L'une était trop grosse et l'autre trop petite.

Une vieille dame déclare à ses amies :

— Je viens de me faire construire un caveau au cimetière.

« C'est là que je serai enseveli si Dieu me prête vie. »

— Monsieur le chef de bureau, nous pourrions peut-être brûler les vieilles archives, cela ferait de la place.

— Entendu ! mais prenez-en un double !...

— Tiens, bonjour Victor. Comment va ? Comme tu as changé !

— Mais, monsieur, je m'appelle Georges.

— Tu as changé à ce point-là ?

Lui. — Sa blessure n'était pas grave pourtant ?

Elle. — Oui, mais il s'est déshabillé tellement de fois pour la faire voir à ses amis, qu'il a attrapé une bronchite.

Professeur X. — Tu as eu une fameuse bonne idée d'envoyer ta femme à la campagne pour un repos.

Professeur Y. — En effet, je t'assure que j'avais besoin réellement d'un repos.

— Il y a deux ans que je n'ai parlé à ma femme, dit un mari.

— Pourquoi ? lui demande-t-on.

— Pour ne pas l'interrompre.

Le Peintre. — Comment voulez-vous votre portrait ?

Le Client. — Non ! non ! en buste seulement ! Les pieds, je n'y tiens pas !

Le Peintre. — Vous avez tort ! C'est ce que vous avez de mieux dans la figure !

Le professeur de psychologie. — Nous avons constaté en psychiatrie que le fou pose toujours plus de questions que l'homme sage peut y répondre.

L'étudiant. — Pardon, monsieur le professeur, voulez-vous m'expliquer alors pourquoi tant de jeunes gens manquent leurs examens ?

L'Américain. — Les gratte-ciel de New-York sont la cause de bien des accidents ; tenez, moi qui vous parle, un de mes amis s'est cassé le cou à cause de l'un d'eux.

Un interrupteur. — Est-il tombé de haut ?

L'Américain. — Non, il était sur le trottoir et il a essayé de voir le dernier étage.

— Le gros monsieur riche, très riche, qui demeure pas loin d'ici ; sais-tu comment il a fait son argent, papa ?

— Dieu le sait, mon enfant.

— Je comprends alors pourquoi le monsieur a l'air toujours inquiet.

Un notaire chassait. Une perdrix lui part entre les jambes, son fusil en fait autant entre ses mains. Cependant, la perdrix franchit une haie, sans paraître trop émue du coup de feu. Le notaire saute la haie, espérant n'avoir plus qu'à ramasser le butin.

Plus de perdrix. Rien qu'un paysan attelé à sa charrue.

— Dites donc, vous n'avez pas vu tomber une perdrix ?

— Non.

— C'est singulier... j'ai cependant vu voler de la plume.

— Moi aussi, j'ai vu voler de la plume. Elle volait même si bien, qu'elle emportait la viande.

— La vérité, madame ? Sur quoi, s'il vous plaît.

— Sur vous, et Christian, morbleu !

— Elle est simple, madame, répondit Jeanne en regardant son interlocutrice dans les yeux. J'aime Christian. Je lui ai donné toute ma jeunesse. Sans regret, comme sans espoir.

Madame de Faverolle eut un rire assez désagréable :

— Comme sans espoir ?... En êtes-vous sûre ?

— Je vous en donne ma parole, madame.

— Pourtant vous n'avez pas choisi un jeune homme de votre milieu, de votre situation sociale... de votre fortune.

— Pourquoi m'insulter, madame ? Car l'insinuation ne m'échappe pas.

— Il y tant de jeunes gens sans fortune, mais avec l'espoir d'une situation ! Et vous prenez justement un marquis de Faverolle.

— L'amour choisit-il ? questionna Jeanne avec de la fièvre dans la voix.

Madame de Faverolle eut un sourire ambigu.

— Vous l'aimez donc ?

— De toute ma force d'amour ! Oui.

— Jusqu'à vous sacrifier ?

Elle regarda pâlir la jeune fille. La réponse tardait, mais elle ne s'impatientait pas.

— Jusqu'au sacrifice, madame, murmura enfin Jeanne.

— Si je vous demande, pour l'avenir de Christian, de ne plus le voir.

Jeanne n'hésita plus :

— Si son bonheur en dépend, ma-

La Vie Courante par Georges Clark



— Maintenant que tu réalises combien c'est meilleur marché de manger chez soi, peux-tu apprécier un peu plus la valeur de mon temps ?

Louis XV visitant, un jour, le bureau du ministère de la Guerre, aperçut des lunettes sur une table. Il les prit en disant : « Voyons si elles sont bonnes. » En même temps, sa main se porta sur un papier qui paraissait négligemment laissé sur cette même table et qui n'était autre chose qu'un éloge pompeux du monarque. Après avoir lu les premières lignes, il rejeta l'écrit et les lunettes, et ajouta en riant : « Elles ne sont pas meilleures que les miennes. Elles grossissent trop les objets ».

Un passant s'arrête l'autre jour devant un sourd-muet, sur la poitrine duquel un pancarte implore la charité, et, machinalement, en jetant son aumône dans la sébile, lui demande :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes sourd, mon pauvre ami ?

La distraction est contagieuse.

— Depuis ma naissance, répond le pauvre homme.

LA JOLIE VENDEUSE

[Suite de la page 10]

Eberlué, Choulski ne disait mot. Lui non plus n'était pas à l'aise. Madame de Faverolle ne songeait-elle pas à retirer sa clientèle à Lucienne et Gaston ? Ne voulait-elle pas enlever la vendeuse au profit d'une autre maison ? Les patrons avaient été idiots de ne pas faire signer un contrat !...

Plus morte que vive, Jeanne s'habillait. Pas besoin de se demander ce que méditait madame de Faverolle. Une mise en demeure, nette ! Des menaces, peut-être... Pendant ce temps-là, Christian l'attendrait au coin de la rue Pierre Charron... Que penserait-il, en ne la voyant pas arriver ? La croirait-il malade ? Irait-il s'informer à la maison de couture ? Ou courra-t-il chez elle ?

Comment en douter ? C'était l'effondrement de son bonheur... Pas la fin de son amour ! Celui-ci ne mourrait pas.

A gestes maladroits, elle s'habillait avec lenteur. Elle avait envie de s'asseoir, de s'arrêter, de déclarer qu'elle se sentait sans force, de demander qu'on la reconduisît. Elle s'efforçait de nouer des idées, mais son cerveau paraissait vidé de toute possibilité d'invention. Hélas ! Elle n'avait jamais su mentir. En arrangeant ses cheveux devant la glace, elle murmurait :

— Je l'aime, Christian !... Elle veut nous séparer ! Elle ignore donc ce que

c'est que la tendresse ?... Le besoin mutuel de la seule présence ?...

— Je suis prête, madame, dit-elle.

Madame de Faverolle la considéra froidement.

— Etes-vous toujours si longue à vous habiller ? questionna-t-elle du bout des lèvres.

— Pas toujours, madame.

— Partons... Je ne vous retarderai pas beaucoup. Une jolie fille comme vous ne dispose guère de son temps, je suppose.

L'allusion était cinglante. Jeanne pâlit. Le prince Choulski souriait. Devant de l'animosité dans la voix de la marquise, il ne cherchait plus à comprendre mais il se rassurait. Madame de Faverolle ne voulait aucun bien à Jeanne Martelange.

— Venez-vous, mademoiselle ?

Jeanne descendit derrière elle, sans parler. Le trajet fut également silencieux. Madame de Faverolle clapotait doucement son sac à main.

— Entrez donc. Je suis chez moi, dit la marquise en la faisant passer devant elle.

Elle ferma elle-même la porte du boudoir, indiqua une chaise, prit un fauteuil et, sans laisser à la jeune fille le temps de se reconnaître, elle lança :

— Allons ! La vérité !

Ces mots eurent au moins le pouvoir de rendre à Jeanne son assurance. Qui pouvait lui adresser des reproches ?

dame... si c'est nécessaire pour qu'il ne se brouille pas avec vous... je ne le verrais plus...

— Vous le jurez ?

Jeanne étouffa un sanglot.

— Je le jure... Mais comment pouvez-vous condamner ainsi quelqu'un que vous ne connaissez pas ?

Madame de Faverolle se mit à rire.

— Je vous connais parfaitement, ma petite ! Vous avez perdu votre mère, quand vous aviez cinq ans. Votre père était capitaine au long cours. Il s'est lancé dans la résistance. Il a été déporté. Il est mort dans son camp, il y a deux ans et demi.

— Et vous dites cela en riant, madame !

— J'ajoute, que vous avez fait front au malheur, que vous vous êtes fait une situation. Oui, je ris, ma petite, parce que, hier soir, j'ai longuement parlé de tout cela avec Christian. Et il riait, lui aussi, je vous le jure.

— Non, madame !... Il n'en aurait pas eu le cœur ! cria la jeune fille en se cachant le visage dans ses mains.

— Il riait, continua madame de Faverolle inexorable, parce qu'il venait de me dire que sans vous il n'y avait pas de bonheur possible pour lui, que je lui répondais que je savais ce que vous valiez, que le monde a marché, depuis cette guerre, et qu'il vous voulait absolument...

— Madame !...

Jeanne sanglotait, et madame de Faverolle la tenait dans ses bras, en continuant à rire, sans aucune pitié.

EDOUARD DE KEYSER.

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

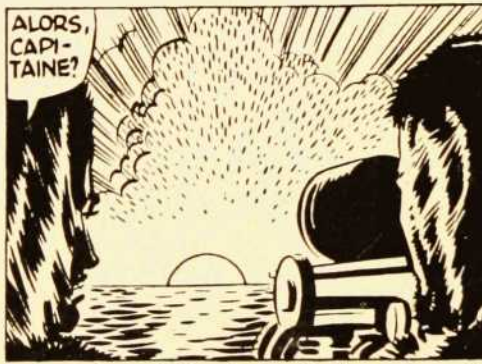
par JULES VERNE

Conte illustré du "Samedi" — Vingt-huitième épisode



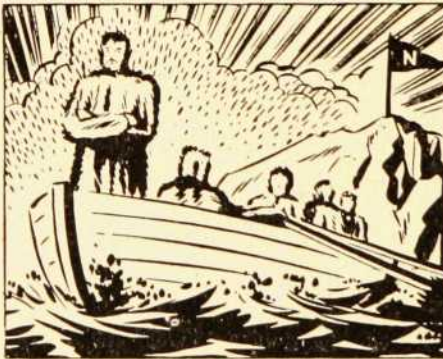
A l'annonce que le *Nautilus* flotte de nouveau à l'air libre, après avoir accompli un incroyable voyage sous la calotte glaciaire, le professeur Aronnax, suivi de Conseil et de Ned, se précipite sur le pont pour aspirer cet oxygène dont le manque se faisait cruellement sentir. A leur grande surprise, la température n'est pas tellement basse. — C'est probablement grâce à ce curieux phénomène de la nature que la mer n'est pas recouverte de glace comme aux alentours du cercle polaire. D'ailleurs, à quelques encablures, un îlot rocheux et aride s'élève au milieu des flots. Seuls, quelques phoques animent ce paysage désolé. Est-ce là le Pôle? — Muni de ses instruments d'observation astronomique, le capitaine Nemo accom-

pagné de ses prisonniers, embarque à bord du canot, et, en quelques coups d'aviron, gagne la petite plage de sable qui borde l'îlot. C'est la première fois que nos amis voient l'étrange capitaine fouler la terre ferme, mais il est vrai qu'aucun homme n'est jamais venu jusqu'ici auparavant. — Il faut attendre midi pour faire le point exact, et savoir si, ainsi qu'il l'avait dit, le capitaine Nemo a atteint exactement le pôle Sud. Malheureusement, le soleil est encore caché par la brume et Aronnax n'en peut plus d'impatience. Il se voit déjà au Muséum, faisant une conférence sur son voyage au pôle Sud...



oublant pour quelques instants leur situation de prisonniers à bord du *Nautilus*, Aronnax, Conseil et Ned Land s'impatientent de voir le soleil se lever, car seule son observation permettra au capitaine Nemo de dire s'il a atteint son but, et si nos amis se trouvent exactement au pôle Sud. — Quelques minutes avant midi, fort heureusement, une légère brise se met à souffler, et le brouillard se dissipe peu à peu. Sans émotion apparente, Nemo rive son oeil à l'oculaire de sa lunette d'observation: le grand moment est arrivé... — Longuement, attenti-

vement, le capitaine observe le disque rougeâtre qui flamboie à l'horizon, mais dont on n'aperçoit que la moitié. Aronnax retient sa respiration... Nemo a-t-il réussi à accomplir l'exploit pour lequel tant d'explorateurs ont fait le sacrifice de leur vie? — Enfin, le capitaine, que l'on sent profondément bouleversé, malgré l'attitude d'indifférence qu'il s'impose, se redresse, et annonce solennellement à nos amis qu'ils foulent en ce moment même le point le plus méridional du globe. Aronnax et ses compagnons sont muets d'émotion.



Le 21 mars, à midi exactement, le capitaine Nemo a fait le point et acquis la certitude qu'il avait bien atteint le pôle Sud, chose qu'aucun homme n'avait jamais fait avant lui. Maître absolu de la mer, il l'est maintenant d'une portion du globe. — En demandant à Nemo au nom de qui il prend possession du pôle, Aronnax espère peut-être apprendre la nationalité de son étrange géolier. Mais c'est mal connaître le capitaine qui, ayant rompu avec les hommes, s'est taillé un royaume à sa mesure. — Ayant ainsi affirmé son droit, Nemo, après avoir planté son

drapeau sur l'îlot rocheux qui marque le pôle retourne au *Nautilus* sans ajouter une parole. Ned Land lui-même comprend qu'il faut respecter le silence du capitaine, sous peine de provoquer une scène violente. — Dès le lendemain, d'ailleurs, le *Nautilus* se prépare à accomplir son voyage de retour qui, selon toute vraisemblance s'effectuera comme à l'aller, sous la banquise; Aronnax prie le ciel qu'on puisse emmagasiner un peu plus d'air qu'au premier voyage, car il garde un mauvais souvenir de son exploration sous-glaciaire.



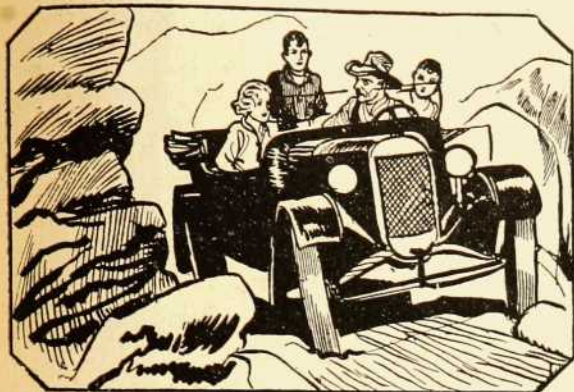
Revenant sur ses pas, après avoir atteint le pôle Sud, le *Nautilus* plonge à nouveau sous la banquise et remonte vers le Nord de toute la vitesse de ses hélices, car les réservoirs contiennent juste assez d'air pour accomplir le parcours sans faire surface. Le professeur Aronnax profite de son inactivité pour mettre son journal à jour. — Tout à coup, alors que rien ne pouvait faire prévoir un tel événement, un choc très violent se fait sentir comme si le «*Nautilus*» avait heurté un obstacle. Puis, après quelques soubresauts, le sous-marin s'immobilise en donnant fortement de la bande à tribord. Ned Land et Conseil ont été précipités

à terre. — Persuadés que le *Nautilus* a touché un récif ou s'est échoué sur un haut-fond, nos amis malgré la gêne qui rend la marche difficile, se précipitent dans la coursive. Celle-ci est déserte et rien ne semble indiquer à bord qu'il se soit passé quelque chose d'anormal. — Faute de quelqu'un à qui demander un renseignement, le professeur va jeter un coup d'oeil sur les appareils, et constate, à sa grande stupéfaction, que le *Nautilus* se trouve, en ce moment, à trois cents mètres de profondeur, ce qui exclut l'hypothèse d'un échouage. Alors?

[Lire la suite au prochain numéro]

LA MAGIE DE L'OUEST

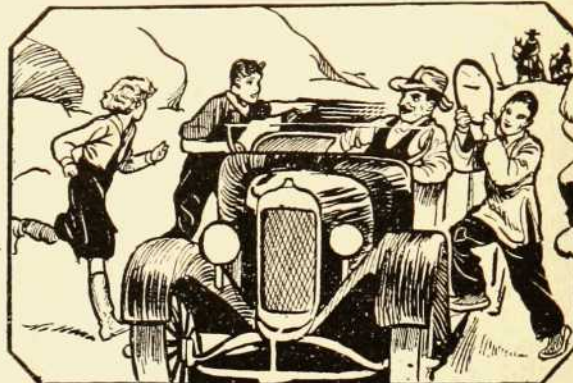
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIXIEME EPISODE



1. Tout à coup leur compagnon arrêta la voiture : « Pourquoi arrêtez-vous ? » demanda Françoise, surprise. — « Je dois attendre quelqu'un ici », répondit-il, « et j'espère que ce ne sera pas long ».



2. Françoise et Max escaladèrent une roche pour avoir une meilleure vue sur cette nature sauvage mais magnifique. En contemplant le ruban de la route, Max vit de sinistres cavaliers masqués qui accouraient.



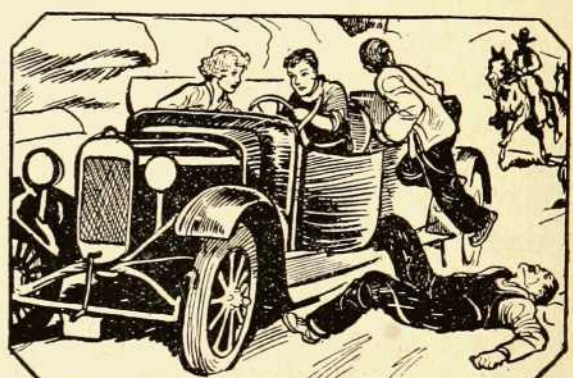
3. « Alerte ! » cria-t-il. D'un bond il fut près de la voiture : « Filons, et tout de suite, nous sommes poursuivis » — « Evidemment, ils viennent vous cueillir », répondit le conducteur en ricanant, « dans deux minutes ça y sera ! »



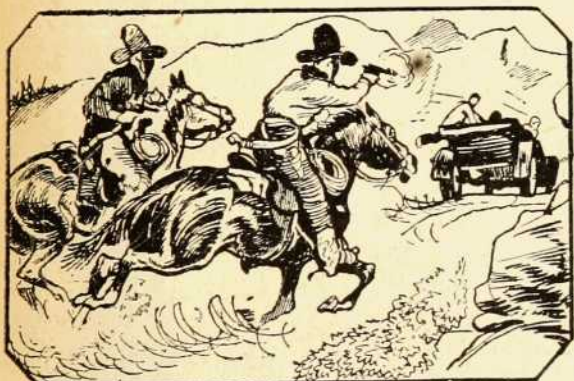
4. Il n'avait pas fini sa phrase que Li lui prenait le cou dans sa natte et tenait bon. Max, fort heureux de cette initiative, accourut pour porter main forte.



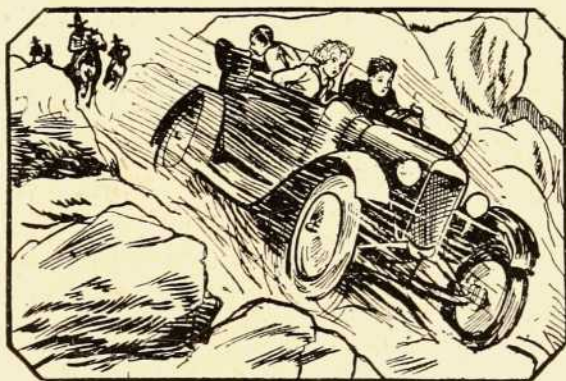
5. Mais Li n'avait pas besoin d'aide. Il balança brusquement l'homme hors de la voiture et leur ennemi alla frapper le sol de sa lourde tête. Pendant ce temps les cavaliers avaient fait du chemin. On les voyait venir à grand galop.



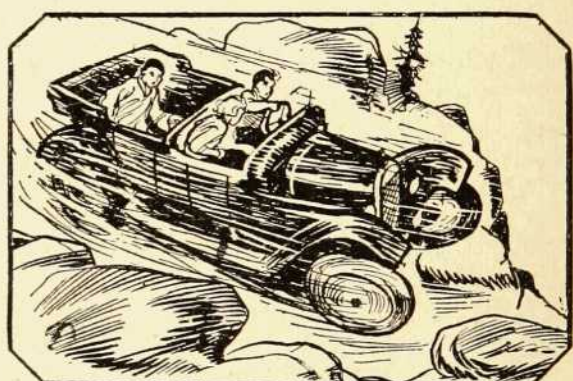
6. Ils eurent beau crier (toujours la voix de leur satané cousin !) les jeunes gens sautèrent en voiture : « Pas encore aujourd'hui », dit Max en un souffle et il mit la machine en marche.



7. Revolver au poing, les autres firent feu sur la voiture : « Ils ne peuvent aller vite sur une route pareille ! » Et, de fait, les chevaux gagnaient rapidement du terrain. Le cousin semblait sûr de sa prise...



8. Bien que ce soit casse-cou, l'auto se lançait de plus en plus vite sur la triste route. Péril mortel ! Max saurait-il conduire ? La moindre erreur serait fatale. Et hop !...



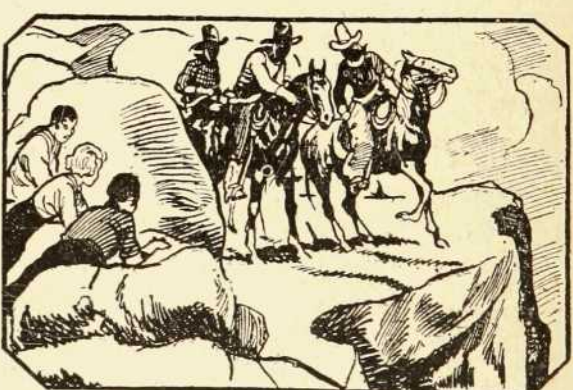
9. Le frein les lâcha. Max avait beau presser la pédale, pas de résultat. Tous ses efforts furent vains. Un précipice devant : le désastre était inévitable... Une seule chance leur restait !



10. « Sautez, sauve-qui-peut ! » hurla Max. Déjà les roues avant étaient dans le vide. Bandits ou pas, on ne pouvait reculer : « Allons-y », ajouta Max en fermant les yeux, « c'est parfait !... »



11. Ils se retrouvèrent étalés par terre, saignant, mais plus de voiture : un bruit dans le lointain, un peu de poussière. Il fallait se cacher si l'on ne voulait pas être pris. C'est ce qu'ils firent.



12. En silence, retenant leur souffle, ils se tenaient derrière une roche. Les bandits s'approchèrent du précipice : « C'en est fini avec eux, ils ne nous empoisonneront plus », dit leur cousin : « Partons ! » (à suivre dans le prochain numéro)

LE FANTÔME

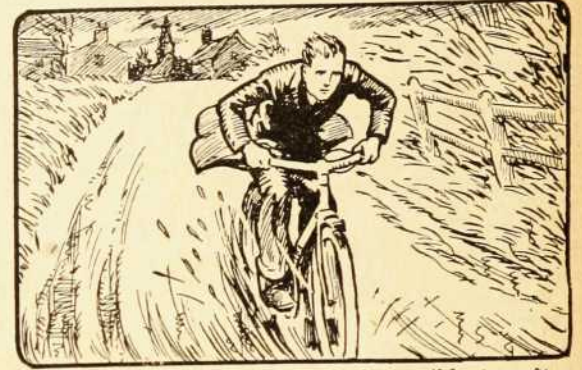
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIXIÈME ÉPISODE



1. Pénétrant dans le poste de police du petit village, ils installèrent le Fantôme inanimé sur une couchette étroite dans une cellule. Charles oubliait complètement son état trempé — il était transporté à la pensée d'avoir capturé le mystérieux et insaisissable cambrioleur.



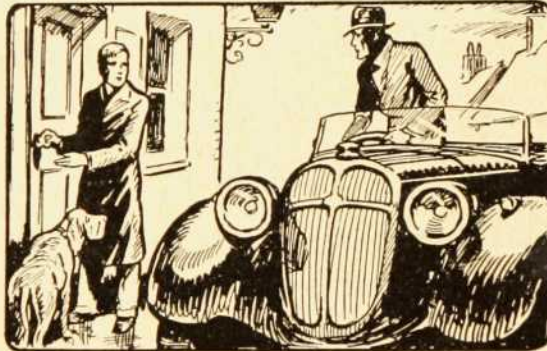
2. « Il faut que je téléphone au patron », dit-il, « pour lui faire part de l'événement et lui dire que je suis sauf ». L'homme de police lui indiqua l'endroit, et Charles tenta de communiquer. Mais il n'y eut aucune réponse, alors par la fenêtre il vit un poteau de télégraphe tombé.



3. Il avait été abattu lors de la terrible tempête, et quelques fils avaient été cassés. Mais, ne se comptant pas pour battu, le brave garçon emprunta la bicyclette de l'agent et se lança dans la tempête, vers la ville la plus proche à quelques milles de là.



4. Il arriva enfin, et bientôt il put communiquer avec Jean Stéfan. « C'est moi, patron — Charles! » dit-il, « je viens de laisser le Fantôme — je l'ai capturé! » Tout surpris, Stéfan écouta le récit. « J'y vais! » déclara-t-il.



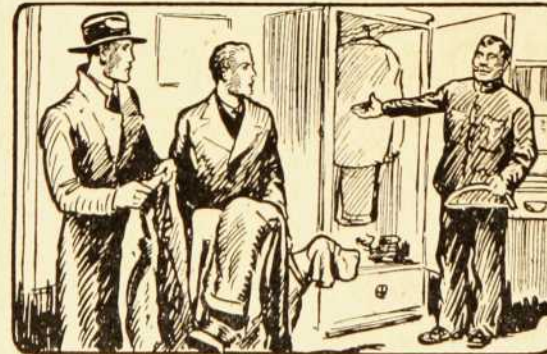
5. Sautant dans son automobile, Stéfan se dirigea tout droit pour ramasser Charles qui attendait devant le bureau de poste où il avait téléphoné. Puis ils poursuivirent leur route et atteignirent le poste de police. « La porte est fermée à clef », dit Charles.



6. Stéfan descendit de la voiture et constata que son assistant disait vrai. « C'est étrange! » déclara-t-il. « Il va falloir défoncer pour entrer ». A l'aide d'une grosse clef, il s'attaqua à la porte et eut bientôt fait de fendre les panneaux.



7. Quelques instants plus tard ils étaient en dedans. Le silence régnait, et plus que jamais Stéfan sentit que quelque chose clochait. Ils entrèrent dans la cellule où avait été laissé le Fantôme. Il n'était plus là! Le constable gisait sur le lit, ficelé et bâillonné!



8. Il y avait un message épinglé sur sa poitrine — un autre défi — venant de l'audacieux Fantôme. Stéfan libéra l'agent, qui raconta ce qui s'était passé. « Il m'a maîtrisé, monsieur », dit-il, « puis il s'est enfui. Il a aussi pris mon uniforme neuf. Venez voir ici! »



9. En disant cela il ouvrit la garde-robe pour prouver son dire. Les yeux de Stéfan se plissèrent. « Ainsi il nous a encore roulés, Charles », dit-il. « Mais, Dieu merci, tu es sauf! Nous allons le retracer! » Sur ces mots il fit flairer à Brutus, le chien policier, les habits mouillés.



10. Le Fantôme avait pris une bonne avance sur eux, mais ce ne fut pas long que Brutus lâcha un grognement sourd et s'élança sur la piste. Avide-ment Stéfan et Charles le suivirent. « Il ne peut être loin! » dit le limier comme ils arrivèrent à la ligne de chemin de fer.



11. Alors, tout à coup Charles, qui tenait la laisse du chien policier, lança un cri et indiqua en avant d'eux. « Regardez, patron! » s'exclama-t-il, excité. « Voyez-vous ce type qui grimpe la clôture le long de la voie ferrée? Ce doit être le Fantôme. Nous le tenons! »



12. A toute vitesse ils coururent vers la voie ferrée avec le chien, et, comme ils atteignaient la clôture, ils virent leur proie monter dans le poste de conduite d'une locomotive. « Saisissez-le! » cria Stéfan. (à suivre dans le prochain numéro)

impassibles, en présence de l'événement le plus étonnant d'une joute. Pour eux, un coup de circuit n'aura guère plus d'importance qu'un simple. Au point de vue émotivité, un point ne les fera pas plus sortir de leur catalepsie apparente qu'un but sur balles ou une erreur. Ce sont des gens connaisseurs, qui analysent froidement les différentes phases de la joute.

Ce sont les fidèles du baseball, qui ne font pas de bruit, car le bruit ne fait pas de bien ! Ils ne compliquent pas leur vie. Ils aiment le baseball qui, pour eux, est un excellent repos pour le corps et l'esprit.

Par contre, d'autres exploseront pour une balle. Ils se lèveront sur leur séant pour une balle mal lancée, un but volé à la Gilliam. La moindre contorsion du lanceur adverse provoque une épidémie de cris bruyants. Un coup retenu (bunt) d'un Fiala, qui n'est pas couvert par l'ennemi, met la foule en grande joie, car elle y voit souvent un signal de ralliement, qui se fait attendre depuis plusieurs manches.

Bavards et cois

Observez le défilé d'une assistance de près de 20,000 personnes, laissant le Stadium, après deux parties. Si la victoire a souri au club favori, tous ont une physionomie gaie, exubérante. Ils sortent en groupes bavards, comme des essaims d'abeilles. Ils commentent les plus beaux exploits des joutes. Ils sont pleins d'éloges pour tel ou tel joueur. Ils n'ont pas d'expressions assez vives pour caractériser leur admiration.

Par contraste, étudiez la même foule, qui part du terrain après une double défaite de ses favoris. C'est un livide défilé. Sur la figure de la plupart, vous pouvez facilement retracer l'amertume, parfois la colère et souvent l'empreinte d'un désappointement que le mutisme

hébété rend avec une singulière signification.

Si quelques-uns restent cois et vouent aux gémonies les artisans de la défaite de leur club, d'autres, moins taciturnes et plus expansifs, gloseront impitoyablement, souvent à tort et à travers, sur les causes des revers : Ah ! si l'arrêt-court avait lancé comme il faut ! Si le receveur n'avait pas laissé passer cette balle mal lancée par le lanceur ! Pourquoi le lanceur a-t-il pris une chance sur tel redoutable coigneur ! Il aurait mieux fait de lui donner un but gratuit ! Tout comme si l'artilleur était impeccable et s'il ne lui était pas permis de connaître les hasards de la joute, en prenant un risque, après avoir exécuté à l'iota les ordres du receveur et du gérant.

À côté de ces catégories de spectateurs, il s'en trouve une autre, qui observe le juste milieu et pour laquelle la saine observation et la juste critique — non pas celle des gérants de seconde main, des gérants d'estrades qui fourmillent un peu partout — ne sont tempérées par aucun calcul mesquin.

Conscients des faiblesses humaines, ils tiennent compte des facteurs et de leurs effets, des accidents du terrain, etc. S'ils critiquent, c'est toujours avec une bonne dose d'équité qu'ils le font. Ces oiseaux se font de plus en plus rares !

Ce sont, généralement, les plus aptes à discerner les véritables causes de victoires ou de défaites. C'est de cette trempe de gens qu'il faut attendre un jugement sain et impartial, tout en respectant l'opinion, moins exercée, des autres spectateurs payants. Moins exercée, parce qu'elle est plus impulsive, conséquemment, moins avisée. Parfois, en rencontre de ces fervents amateurs impulsifs, qui touchent du doigt le véritable bobo, mais le cas est très rare, aussi rare qu'un merle blanc !

ILU et IENTINIDU

par ETIENNE LABBE

VOCABULAIRE

Le vocabulaire des élèves des écoles de Montréal a été l'objet d'une intéressante expérience de la part de quelques professeurs bien inspirés. Dans vingt écoles de garçons et 20 écoles de filles, on a demandé aux élèves des classes s'étendant de la 3^e à la 9^e année inclusivement d'écrire sans l'aide d'aucun livre les mots qui leur passeraient par la tête durant un quart d'heure.

On a relevé 311,970 mots ; sur ce nombre 11,130 étaient différents, ce qui démontre que le vocabulaire des élèves est assez étendu. Cependant, le fait que seulement 5,020 de ces mots ont une fréquence de 5 et plus, et que seulement 3,379 ont une fréquence de 10 et plus indique bien qu'un nombre relativement restreint de mots constitue ce qu'on peut appeler le vocabulaire courant.

À partir de la 4^e année, les filles ont un vocabulaire plus abondant que les garçons. En 4^e, 2,091 (garçons 2,086) ; 5^e, 2,874 (g. 2,577) ; 6^e, 3,818 (g. 2,832) ; 7^e, 4,696 (g. 3,835) ; 8^e, 5,505 (g. 4,732) ; 9^e, 6,207 (g. 5,016).

Les mots se rapportant à la famille s'enregistrent au nombre de 564 chez les filles contre 173 chez les garçons ; ceux de la classe, 564 chez les filles contre 585 chez les garçons ; ceux de la religion, 1,301 chez les filles contre 895 chez les garçons ; ceux exprimant le sentiment affectif, (affection, aimable, aimer, ami, amour, amoureux), 724 chez les filles contre 370 chez les garçons ; ceux exprimant les moyens de transport (aéroplane, auto, autobus, automobile, avion, bateau, bicyclette, etc.), 781 chez les filles contre 1,371 chez les garçons.

On trouve d'intéressants détails sur ce travail de bénédictin dans la revue pédagogique de la Commission des Ecoles catholiques de Montréal. C'est un professeur plein d'initiative, M. Roland Vinette, qui a dirigé cette expérience.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Monseigneur Le Hun Tu, évêque du Viet-Nam, est le seul prélat catholique (à part le Souverain Pontife) possédant sa propre armée, qui compte 2,000 hommes.

Les masques utilisés pour les danses sacrées du Tibet sont conservés dans de petites constructions indépendantes des monastères, les *gon-kang*. Ce sont des divinités terrifiantes, qui représentent le *shi-tro* ou vision des morts pour la danse du squelette, ou encore des animaux fantastiques. Ils est très dangereux de déranger les masques et de les sortir sans raison.

Les *cuatrenos* ou taureaux espagnols de quatre ans ont atteint l'âge de combattre en corrida. Pour avoir toutes les qualités requises, ils doivent mesurer environ quatre pieds et demi de hauteur, avec une tête petite, des cornes élégamment incurvées, des yeux saillants et mobiles, une encolure ramassée et les extrémités fines et nerveuses. Extrêmement féroces, ils ne doivent être approchés qu'à cheval et par leurs vaqueros seulement.

Les splendeurs de la monarchie persane survivent aux orages qui s'abattent depuis dix ans sur l'Iran. Les jardins du palais du Golestan ou palais de la Rose, éclairent de leurs bassins et de leurs massifs de fleurs l'ancienne résidence de la dynastie Kadjar, transformée aujourd'hui en musée où sont exposés les trésors de la couronne. Le chah dispose à Téhéran de deux autres palais : le palais Marmar (ou palais de marbre vert), ancienne résidence de son père, utilisé aujourd'hui pour les réceptions, et le palais de Saadabad où il vit.

Il y a quelques années, une place de la ville de Poitiers, portait encore ce nom curieux : Attend-m'y-là, parce que, selon la légende, les femmes arabes devaient y attendre leurs maris au retour de la bataille. Un jour, elles les attendirent en vain, parce que Charles Martel venait de remporter la victoire qui refoulait définitivement les Maures de l'autre côté de la frontière espagnole.

Le célèbre érudit de la petite histoire, G. Lenotre, s'appelait en réalité Théodore Gosselin. Il avait emprunté son pseudonyme à son arrière-grand-mère, authentique descendante du grand jardinier de Louis XIV. Le « G » qui précédait son nom n'était point l'initiale d'un prénom, mais celle du nom véritable de l'historien : Gosselin.

En 1802, un ingénieur français, Mathieu, suggéra le premier l'idée de relier la France à l'Angleterre. En 1868, on voit à Paris, la formation de la Société Française du Tunnel sous la Manche, au capital de 2,000,000. En 1869, on enregistre la constitution d'un comité franco-anglais qui a pour mission de se pencher activement sur le problème. Mais la guerre éclate. Le France subit de graves revers, et c'est seulement en 1876 que ce comité reprend ses travaux, lesquels aboutissent à un pacte d'accord entre les deux gouvernements intéressés.

Le baron James, le premier des Rothschild de Paris, a créé trois institutions charitables importantes que ses successeurs ont entretenues et développées : l'hôpital de la rue Santerre, l'orphelinat de la rue de Lamblardie et l'hospice de la rue Picpus. Le baron James-Edouard a fait construire en 1870 un des premiers hôpitaux de Berck pour les enfants atteints de tuberculose.

C'est au château de Saint-Germain-en-Laye que fut signé l'édit de 1563, qui fixait le début de l'année au 1^{er} janvier.

C'est en 1793 que l'explorateur Alexander Mackenzie traversa pour la première fois le Canada, de l'Atlantique au Pacifique, par voie de terre.

Les cultures assez hautes, comme le coton, le houblon ou les céréales, ne livrent pas habituellement passage aux tracteurs, et l'on ne peut dans tous les cas utiliser ces engins qui pourtant économisent du temps et de la peine. Aussi un inventeur a-t-il eu l'idée d'adapter des échasses aux tracteurs. Spécialement conçues pour chaque type de tracteur, ces échasses sont simplement boulonnées sur l'axe et sur le châssis. Une chaîne transmet la force motrice. Les roues arrière, à écartement variable, permettent l'adaptation aux cultures en ligne. Ainsi le cultivateur passe au-dessus de son champ, et non dedans.

Les botanistes de Grande-Bretagne se voient en face d'un problème mystérieux : vingt et quelques plantes, étrangères au Royaume-Uni, ont poussé dans un cratère de bombe en bordure d'un bois du Surrey. D'après une théorie, quelqu'un a, de propos délibéré, apporté des semences d'Europe, peut-être après un congé, et les a semées dans le cratère pour faire naître la confusion parmi les botanistes. Mais le cratère est d'accès malaisé, peu de gens en connaissent l'existence et le mauvais plaisant aurait pu difficilement se procurer toutes les semences, car il est douteux qu'elles se trouvent réunies dans une collection botanique d'Europe. D'après une autre théorie, un oiseau migrateur les aurait apportées. Mais il n'existe pas de plantes semblables dans les cratères avoisinants et il est peu probable qu'un oiseau migrateur ait pu apporter une telle variété de graines. Si les graines s'étaient trouvées dans le mélange explosif de la bombe qui a creusé le cratère, l'explosion les aurait à peu près certainement détruites. Les botanistes avouent donc leur ignorance. Pendant ce temps, le mystère s'épaissit, car on découvre toujours de nouvelles plantes dans le cratère.

Dans les jungles de l'Afrique et de l'Inde, le choix de l'éléphant qui sera en charge du troupeau est d'une importance vitale et peut signifier la survie ou la destruction de tous. La « mère » doit trouver les terres propres à nourrir les siens, prévoir les dangers suscités par les hommes, les bêtes et les éléments. C'est elle qui, à la tête du troupeau sonde le terrain de sa trompe et de ses pattes et évite pour toutes ses bêtes les sables mouvants et les pièges.

VOUS PARTEZ EN VACANCES...

FAITES - VOUS SUIVRE
DE VOS AMIS FIDELES

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Été comme hiver, ils sauront vous plaire



REPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LES TROIS MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
<input type="checkbox"/> LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
 IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

- instructifs
- amusants
- pour toute la famille
- des romans palpitants
- des chroniques variées
- des articles d'actualité

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-052-C-21715